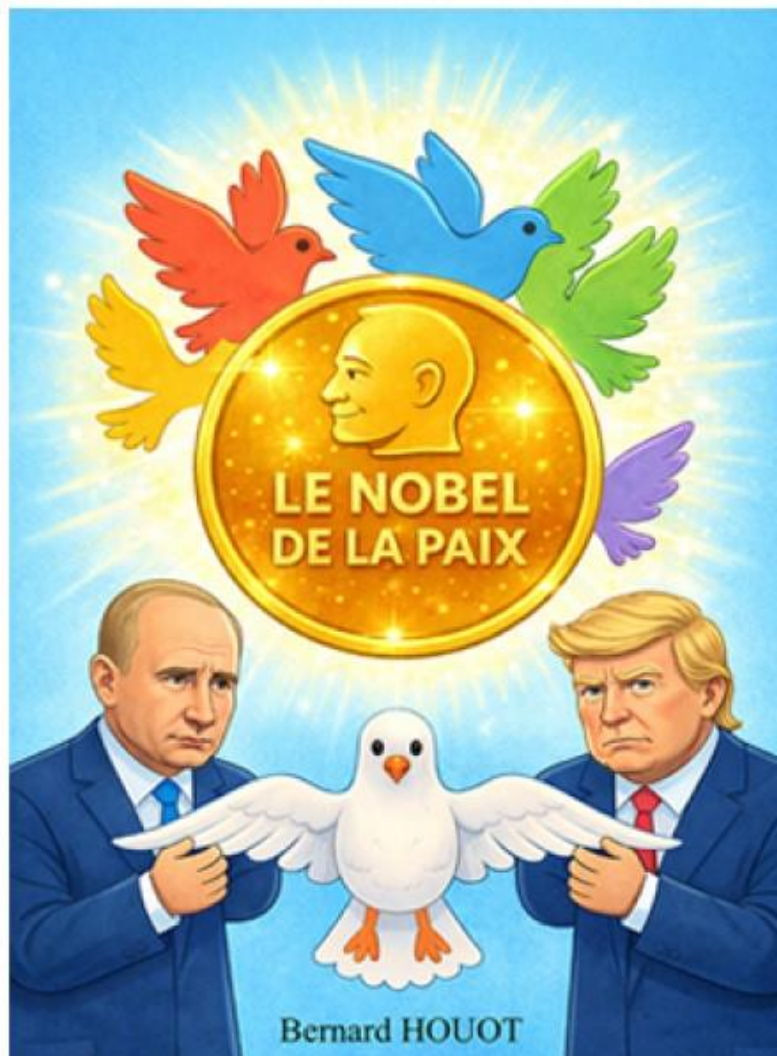


Le Nobel de la Paix

Pour remettre le «apouou» à l'endroit



Que se passe-t-il quand Vladimir Poutine
attrape le virus de la « bienveillance »
et se met à parler de paix et de dansse
avec sa petite fille ? Le monde s'interroge,
les services secrets se paniquent.
Poutine est récompensé par le Prix Nobel de la Paix.
Mais Donald Trump, déçu, crée son propre
prix, « Le Trumpel de la Paix ».
Le Comité Nobel ne sait plus où donner de la tête
mais répond avec sagesse aux défis que pose
la complexité des situations en revenant
à un choix plein d'humanité.

*Une fable satirique, vive et tendre,
où la géopolitique déraile, l'humour désarme
et la paix devient contagieuse.*

L'auteur

Bernard HOUOT - Ancien élève de l'Ecole Polytechnique
diplômé de la Harvard Business Schhol.

Auteur de divers ouvrages

dans le domaine de l'éducation, de la politique,
de la bioéthique et de la vise sociale et familiale.

Le Nobel de la Paix

Pour remettre le $\wp uou$ à l'endroit

DU MEME AUTEUR

Cœur de Prof, l'année sabbatique d'un cadre sup dans l'enseignement secondaire, récit autobiographique - Editions Calmann-Lévy, 1991 - Prix enseignement et Liberté

Utérus business, roman d'anticipation sur la bioéthique
Bernard Houot Editeur, 2010

Assureur d'emplois, pour vaincre la précarité - essai
Bernard Houot Editeur, 2011

Correspondance amoureuse de Zélie et Adrien avant leur mariage en 1901, document historique - Bernard Houot Editeur, 2011

Ecrits, de bonne heure

Une ville, de bonne heure

Visages et rencontres, de bonne heure

Des pensées qui bénissent

4 Recueils de poésie illustrés - Bernard Houot Editeur, 2013 et 2022

La grossesse de ma sœur, récit d'une première grossesse
Bernard Houot Editeur, 2014

Ambition civique, récit d'une élection
Bernard Houot Editeur, 2017

Le martyr de Restitue

La découverte du sarcophage,

2 Bandes dessinées sur la première martyre de Corse

Bernard Houot Editeur, 2018

Splendeurs de la démocratie !

Pamphlet - Bernard Houot Editeur, 2022

Ces morts qui nous apprennent à vivre

Récits de fins de vie - Bernard Houot Editeur, 2024

Vous trouverez ces ouvrages sur le site www.houot.com/editeur avec la possibilité d'en télécharger certains directement.

Bernard Houot

Le Nobel de la Paix

Pour remettre le monde à l'endroit

Avertissement important

Attention : Ceci est un roman gentiment satirique.

*Toute ressemblance avec des dirigeants réels
est pure coïncidence... ou pure taquinerie !*

*Tout est fiction : personnages gonflés, situations déformées et egos
politiques légèrement bousculés.*

A lire avec un sourire... bienveillant.

N° ISBN : 979-10-97343-45-3

1^{ère} édition en autoédition

Dépôt légal : Janvier 2026

© Bernard Houot, 2026

Tous droits réservés

Imprimé en France

*Aux étudiantes ukrainiennes, russes,
iraniennes, afghanes, soudanaises
ayant dû fuir leur pays
pour échapper aux guerres
ou aux persécutions
et
auxquelles j'ai pu apporter
un coup de pouce en français.*

1^{ère} PARTIE : POUTINE BIENVEILLANT

C'est un matin calme à Novo-Ogaryovo, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Moscou, dans une résidence d'État que Vladimir Poutine affectionne particulièrement. Ici, contrairement à ses autres palais, on a presque l'impression qu'un être humain peut y vivre sans se perdre dans les couloirs. Les pièces sont à taille humaine : on peut y faire trois pas sans croiser un majordome ni se heurter à une fresque dorée du XVIII^e siècle.

L'architecture est classique, presque modeste pour un Tsar. Le bureau — ou plutôt le « salon de travail » — est d'une sobriété qui frôle l'ascèse. Murs beiges, planisphère d'un côté pour ne pas oublier l'Ukraine, et tableau de paysage verdoyant de l'autre, peut-être pour se détendre après un sommet tendu, et bien sûr l'écusson de Moscou, suspendu comme un rappel discret que la grandeur de la Russie commence ici. Un drapeau trône dans le coin, droit comme un militaire à la parade. Sur le bureau, un grand sous-main en cuir foncé, des stylos alignés au cordeau, et une collection de téléphones dont certains, dit-on, permettent de parler directement à Dieu — ou à Gérard Depardieu, ce qui est un peu pareil en Russie. L'ensemble est sobre, silencieux, d'un confort feutré. On comprend que le maître des lieux aime venir dans cet endroit, loin du faste soviético-baroque du Kremlin.

Car oui, c'est bien Vladimir Vladimirovitch Poutine, le souverain incontesté et éternel de la Fédération de Russie, un homme à la fois redouté, révééré, et soigneusement retouché dans ses apparitions publiques qui vient se retirer ici. Petit de taille mais grand dans les sondages qu'il commande lui-même, athlétique dès que les caméras

sont là, amateur de judo, de chevaux, de tigres, de baignades glacées et d'histoires de virilité plus ou moins crédibles, il cultive l'image d'un chef invincible. Un genre de James Bond slavophile, mais avec un arsenal nucléaire et un goût prononcé pour déplacer les frontières.

Protégé comme un trésor national par ses services spéciaux, il ne sort que dans des limousines blindées. On dit que le peuple l'admire. En tout cas, ceux qui ne l'admirent pas ont appris à ne pas trop l'ouvrir — la Sibérie étant vaste et les procès rapides.

En Russie, Vladimir Poutine n'est pas simplement un Président. Il est *le* Président. Celui que l'on admire, que l'on craint, que l'on vénère comme un mélange de Pierre le Grand, de Saint Georges et de Bruce Willis version « *Piège de cristal* ». Depuis plus de deux décennies, il règne en maître absolu, traversant les crises, les sanctions, les printemps arabes et les hivers démocratiques avec la même expression impassible : celle d'un homme qui sait qu'il finira toujours par avoir le dernier mot, même si pour cela il doit rallonger le dictionnaire.

À l'échelle planétaire, les autres chefs d'État changent tous les cinq ou six ans, prennent leur retraite, écrivent des mémoires, s'adonnent au golf. Lui, non. Il reste. Il observe. Il *dirige*. Sa longévité politique relève de la physique quantique : plus on tente de comprendre comment il fait, plus on s'y perd. Chaque élection est une formalité. Chaque scrutin, une victoire annoncée. Chaque opposant, un souvenir.

Mais ce qui frappe surtout, c'est l'affection sincère, ou du moins bien disciplinée, que lui voue une large part de la population. Les babouchkas l'adorent. Les ouvriers le respectent. Les jeunes patriotes le chantent. Il est l'homme qui redonne à la Russie sa fierté, qui défie l'Occident, qui remet l'église au centre du village — ou plutôt au sommet de l'État.

Physiquement, il n'a rien d'un colosse. Mais dans l'imaginaire collectif, il soulève des ours à mains nues, il pêche des brochets plus gros que les mensonges officiels, il plonge dans les abysses du lac Baïkal pour remonter des amphores antiques — sans même

mouiller ses mocassins. Ce n'est pas qu'un Président, c'est une légende vivante. Un personnage de bande dessinée géopolitique : « *Captain Kremlin* », défenseur de la tradition, des valeurs et des territoires extensibles.

Derrière cette image lisse, se cache un homme d'une extrême prudence. Sa vie privée reste plus secrète qu'un compte bancaire en Suisse. Ses proches ? Inconnus. Ses biens personnels ? Classés confidentiel-défense. Ses pensées intimes ? Probablement en cryogénie au FSB¹. On sait qu'il aime le judo, les longues randonnées en forêt, et les retraites méditatives dans des chalets plus luxueux qu'un hôtel cinq étoiles. Le reste, c'est terrain miné, car sur ces sujets, on ne plaisante pas. Les journalistes qui s'y sont essayés écrivent désormais de très loin...ou plus du tout. Et ceux qui ont osé gratter un peu trop profondément dorment désormais dans des lits de béton armé, six pieds sous terre.

Et pourtant, malgré cet univers impénétrable, la machine à mythes fonctionne à plein régime. On le dit philosophe dans l'âme, stratège de génie, père de la nation et, parfois, briseur de rêves occidentaux. Il gouverne comme un joueur d'échecs paranoïaque : en avance de dix coups, mais prêt à renverser l'échiquier si la partie tourne mal.

¹ FSB, Service Fédéral de Sécurité de Russie, ex-KGB - chargé de la Sécurité, du Renseignement et du Contre-Espionnage

Ce jour-là, à Novo-Ogaryovo, la température est douce, les bouleaux frémissent et les tondeuses à gazon du FSB ont été priées de faire silence. À l'intérieur, dans le salon-bureau, une réunion se prépare. Pas une de ces réunions interminables avec des rapports chiffrés et des PowerPoint déprimants. Non. Une réunion stratégique, avec ses généraux, ses conseillers de l'ombre, et l'air tendu d'un opéra russe à l'acte III.

Ils arrivent un à un, silencieux comme des agents doubles, bardés de décorations militaires qui cliquettent comme pour rappeler qu'ici on ne plaisante pas. Le général Tchernoïev, un colosse au regard métallique, s'installe à gauche. À droite, l'amiral Petrov, spécialiste des opérations navales et des expressions faciales inexpressives. A la place centrale le long de la table ovale, le fauteuil du Tsar.

Poutine entre sans bruit, vêtu d'un costume gris anthracite parfaitement ajusté, comme si l'élégance faisait partie du plan de défense nationale. Il ne s'assied pas tout de suite. Il regarde. Il jauge. Il pèse les silences comme d'autres pèsent les missiles.

Quand enfin il prend place, personne n'ose tousser. Il commence toujours par une phrase anodine, d'un calme presque zen :

— Messieurs, la situation est stable... pour le moment.

Un frisson parcourt la pièce. Traduction : il va falloir bouger des pions. Ou des divisions.

Chacun sait ce qui suit. Une série de questions d'apparence simple mais à double fond, du genre à faire suer un colonel. Poutine adore ça : poser une question tranquille, laisser croire que l'on a le droit à

l'erreur, puis fixer son interlocuteur avec cette intensité caractéristique qui donne envie de confesser des choses qu'on n'a même pas faites.

— Amiral Petrov, combien de sous-marins sont opérationnels en mer de Barents ?

— Onze, camarade Président.

— Onze ? Vraiment ? Pas douze ? fait-il remarquer d'un ton neutre. Alors qu'en avril, on en comptait douze. L'un d'eux s'est-il volatilisé ou nage-t-il jusqu'en Norvège ?

Petrov rougit à peine, mais dans son esprit, mille scénarios de fin de carrière s'activent en silence. Le Président ne hausse pas la voix. Il n'en a pas besoin. Il parle peu, mais chaque mot est un test, une mise à l'épreuve. Il n'attend pas seulement des réponses. Il observe comment elles sont données. Trop sûr ? Méfiance. Trop hésitant ? Danger.

De son côté, le général Tchernouïev consulte nerveusement ses notes, comme si une erreur de virgule pouvait déclencher une opération spéciale sur lui-même. Poutine le fixe soudain :

— Général, où en est la préparation de notre exercice *Zapad* ?

— Tout est prêt, monsieur le Président. Les troupes sont en alerte, le matériel est en place, les simulations ont commencé...

— Simuler, c'est bien. Se préparer à attaquer, c'est mieux !

Il n'élève toujours pas la voix. Mais l'atmosphère se densifie, comme si l'air avait brusquement décidé de rester figé comme au Kremlin.

La réunion dure une heure et demie, pas plus. Les téléphones sont éteints, les regards concentrés, les stylos tremblent un peu. À la fin, le Tsar se lève sans un mot de plus. Il fait un signe discret de la main — le genre de geste qui, chez lui, signifie aussi bien « merci à tous » que « l'un de vous va sauter, mais je ne dis pas encore qui ».

Il sort, laissant derrière lui une pièce encore pleine de tension, comme une boîte noire qui continue d'enregistrer après le crash. Les généraux se regardent, soulagés d'être toujours là, pour l'instant.

Car dans la Russie de Vladimir Poutine, tout est stratégique, même les silences. Surtout les silences.

Cela fait déjà plusieurs jours que Poutine s'est replié dans son repaire de Novo-Ogaryovo où le silence est roi et le samovar toujours prêt. Il a eu une journée bien chargée. Dans la matinée il a relu trois discours martiaux, signé plusieurs décrets anti-LGBT, et s'est plié à une séance photo torse nu sur fond de pins enneigés pour entretenir la légende. Et l'après-midi, après avoir écouté un rapport économique soporifique, revu deux lois interdisant tout ce qui commence par "lib" ou qui bouge un peu trop vite, et envoyé une lettre d'anniversaire à Kadyrov, avec un couteau suisse en cadeau, il a terminé sa journée par une réunion secrète avec des hommes très silencieux pour imaginer un nouveau pipeline souterrain débouchant en Turquie.

Après ce temps passé à gouverner ainsi la Russie, il décide de se détendre en s'installant devant sa télévision. Il ne regarde pas n'importe quoi, Vladimir : il choisit ses émissions pour prendre le pouls du pays et du monde, avec la délicatesse d'un médecin légiste. Il se cale dans l'un des fauteuils de son salon et attrape la télécommande — un modèle spécial, avec un bouton rouge qu'il ne faut surtout pas confondre avec le volume — pour zapper jusqu'à l'émission d'une chaîne étrangère, donc forcément suspecte, qui annonce un débat sur lui-même : Poutine, en chair, en os, et en statue équestre — et donc l'occasion rêvée d'un moment d'ego-thérapie. Ce n'est pas un reportage classique, non ! Un débat entre deux journalistes. Deux "experts". Deux ennemis jurés. Bref, un combat en smoking.

Le présentateur, plus botoxé qu'un mannequin d'État, sourire ultra-bright, attaque d'emblée son sujet avec l'air pénétré d'un oracle sous caféine :

— Beaucoup prétendent connaître Vladimir Poutine. Mais à entendre les avis très divergents qu'il suscite, on peut se poser la question : Qui est-il vraiment ? Pour en débattre, nous accueillons deux journalistes que tout oppose, sauf leur obsession pour le sujet. Julie du journal El Demon — vous devinez la tendance — et Hubert du journal El Garofig, chantre de l'ordre, de la morale et de l'ours russe.

— Alors Julie, nous vous écoutons. Que pensez-vous de Poutine ?

Julie, l'œil noir, la voix aigüe, avec un regard assassin et sur un ton de procureure qui connaît ses dossiers, ouvre le bal :

— Ce que je pense de Poutine ? C'est un autocrate cynique et sans scrupule ! Un cocktail de paranoïa, d'orgueil impérial et de testostérone toxique. Il brime, il ment, il déporte, il bombarde. Il s' imagine Tsar, stratège et philosophe, mais il agit comme un patron de casino : tout pour lui, rien pour les autres ! Ce type n'a pas de limites. Son rêve ? Reconstituer un empire sur les ruines de la liberté. Un danger public en cravate. Il bâillonne les journalistes, embastille les opposants, réécrit l'histoire à coups de missiles, et se prend pour le parrain d'une mafia orthodoxe.

Hubert, costard impeccable et œil brillant comme une médaille soviétique fraîchement astiquée, sourire confit et œil humide, riposte aussitôt avec ferveur :

— Mais enfin Julie, vous êtes injuste ! Poutine est un homme d'État d'exception ! Il a ramené l'ordre, la discipline, les valeurs... Il a sauvé la Russie du chaos post-soviétique ! Il aime son peuple, sa patrie, ses églises, ses ours. Il a remis la Russie sur ses rails — rails blindés, certes, mais des rails qui tiennent ! Il incarne l'ordre, la virilité, la morale.

— Il a ramené l'ordre ? lui rétorque Julie en haussant les sourcils avec un soupir d'experte désabusée. Parlons-en. Un ordre à base de prisons, de poison et de propagande. Il transforme les écoles en casernes de rééducation et les journalistes en cibles. Il gouverne par

la peur, pas par la vertu. Et il justifie tout ça avec des discours pseudo-mystiques sur la Sainte Russie. Une Sainte Russie à géométrie très variable.

Hubert, outré comme un évêque devant un clip de Lady Gaga :

— Mais voyons, Julie ! Vous êtes aveuglée par votre propre idéologie ! Il faut parfois des mesures fermes. Il lutte contre les délinquants, les extrémistes, les influenceurs TikTok ! Et il est admiré. Regardez comme ça marche droit chez lui ! Les enfants l'applaudissent, les grands-mères l'embrassent, les ours lui font des saluts militaires !

— Ah oui, les enfants... parlons-en ! lui répond Julie. Ceux qu'il enlève en Ukraine pour les « rééduquer ». Les opposants qu'on retrouve suicidés par accident. Les journalistes qui tombent par la fenêtre, toujours la même, toujours mal fermée. Et vous parlez encore de morale ?

Hubert reste imperturbable dans sa foi bien ancrée :

— Il faut replacer tout cela dans un contexte global. Les menaces, les défis, la géopolitique. Vous croyez que le gouvernement d'un pays, c'est un buffet à volonté ? Parfois, il faut serrer la vis. Rassurer la population. Maintenir une ligne claire. La vérité, ce n'est pas ce qu'on dit, c'est ce qu'on croit bon et utile de faire croire.

Avec un rictus de guerrière, Julie le coupe sans lui laisser le temps de poursuivre :

— Et les droits de l'homme ? Vous êtes prêt à avaler n'importe quel mensonge, du moment qu'il est bien présenté. Les dictatures prospèrent sur le silence des complaisants comme vous. Vous allez nous dire que le goulag, c'était du camping encadré ? Et les journalistes assassinés, des victimes de chutes malencontreuses sur des poignards ? Franchement, Hubert, il faut arrêter de boire l'eau bénite du Kremlin. L'histoire ne vous dira pas merci.

Hubert, théâtral, comme s'il s'adressait déjà aux livres d'histoire, et le doigt levé à la façon d'un pope récitant l'évangile selon Saint Vlad :

— Les mensonges officiels sont parfois utiles. Ils rassurent les gens. Et puis franchement, vous préférez quoi ? Un pays dirigé par

un homme fort ou un pays livré à la décadence woke, aux influenceurs et aux drag-queens patriotes ?

— Hmmm... entre un dictateur bodybuildé et une drag-queen fan de Rousseau... voulez-vous m'obliger à choisir ? lui répond Julie, faussement songeuse.

Dans son fauteuil, Poutine observe, impassible.

Il ne sourit pas. Il ne cligne pas des yeux. Il prend des notes. Peut-être pour la prochaine purge. Ou pour son futur one-man-show. Il se murmure, en lui-même :

— Intéressant. L'un m'adore, l'autre me hait. Les deux me font de la pub. Finalement, c'est moi qui suis le gagnant.

Le débat continue en direct sur le plateau de l'émission "*C'est l'heure de s'engueuler*".

Le présentateur, toujours impeccable, mais cravate de travers et regard vaguement inquiet car il sait que parler de Poutine, c'est jouer à la roulette russe médiatique, reprend la parole :

— Après cette passionnante joute verbale sur la personnalité complexe, voire multiforme, de Vladimir Poutine, passons à une autre question qui fâche : l'intervention des pays occidentaux dans le conflit russo-ukrainien. Julie ? Hubert ? Vous avez deux minutes chacun... et une vie entière pour regretter peut-être ce que vous allez dire.

Julie, remontée comme une Kalachnikov bien huilée :

— Je vais être claire : ne pas intervenir, c'est abandonner un peuple en détresse. C'est comme regarder un type se faire agresser dans la rue et dire : "Oh, dommage, je suis en chaussons, et je dois donner son lait à mon chat à la maison." L'Ukraine n'est pas un épisode de Game of Thrones, c'est une démocratie agressée par un voisin revanchard sous stéroïdes impériaux !

Hubert, respirant la suffisance par tous les pores de son costume en tweed :

— Ah, les grandes envolées lyriques de Julie ! On dirait un discours de Miss Univers. "Je veux la paix dans le monde et un plaid pour mes chatons !" Mais la réalité, ma chère, c'est que l'Occident joue avec le feu nucléaire tout en se prenant pour Mère Teresa en treillis militaire. Fournir des armes, entraîner des soldats, sanctionner à tout-va... et après on s'étonne que Moscou grogne ?

— Moscou “grognait” déjà quand l’Ukraine mangeait des cornichons sans demander la permission, fait remarquer Julie. Et puis franchement, Hubert, vous avez vu les sanctions occidentales ? “Oh non, notre yacht a été saisi ! Vite, plan B : les Maldives.” Vous croyez vraiment que ça suffit à faire trembler des oligarques russes qui boivent du pétrole au petit-déjeuner ? On est encore bien trop gentil avec eux !

Hubert, imperturbable :

— L’Occident devrait balayer devant sa porte au lieu de distribuer des leçons. Il a laissé faire toutes les horreurs du monde pendant des décennies et soudain, parce que Vladimir n’est pas assez “inclusif”, il faudrait envoyer des troupes ? Allons. Et après ? On va envahir Moscou avec des influenceurs TikTok et des chars peints en arc-en-ciel ?

— Oh Hubert... Poutine ne comprend qu’une chose : la force. L’Occident doit arrêter de danser le menuet des compromis et sortir le bazooka — au moins symboliquement. Qu’on montre un peu qu’on a une colonne vertébrale, nom d’un G7 !

Hubert, hilare :

— Et quoi ? On envoie Macron encourager les va-t-en guerre par un discours ? Ursula von der Leyen avec un lance-flammes biodégradable ? Et Merz avec des téléprompteurs piégés ? L’OTAN n’est pas une troupe de théâtre de rue, c’est une armée ! Et les armées, quand elles bougent, ça fait des morts. Des vrais. Pas des pixels. Vous avez oublié ça, dans vos éditos pleins d’emphase ?

— J’ai aussi oublié vos opinions au compost, Hubert. L’inaction coûte cher. L’indifférence, encore plus. À ce rythme-là, dans deux ans, la Crimée c’est Disneyland Russie, et sur nos factures de gaz on verra des photos de Poutine en kimono.

Dans son fauteuil, Poutine sirote un thé — ou est-ce un élixir d’immortalité ? — en fixant l’écran. Il écoute, toujours impassible, comme s’il regardait une sitcom dont il aurait écrit tous les dialogues. Puis il murmure à son majordome :

— Ils hésitent encore... Parfait. Plus ils parlent, moins ils agissent. Occidentaux bavards, missiles patients !

Le majordome qui attend les ordres de son maître hoche la tête sans un mot. Il sait que dans ce théâtre d'ombres et de postures, le rideau ne tombe jamais. Juste quelques bombes.

D'un débat civilisé, l'émission bascule en un duel de gladiateurs médiatiques — à mi-chemin entre *C'est dans l'air* et *Koh-Lanta* version Kremlin. Le pugilat tant attendu entre Hubert, l'apôtre du compromis mou, et Julie, l'amazone de la résistance démocratique, est devenu féroce.

Le présentateur, visiblement inquiet pour son plateau, son contrat et sa moquette :

— Calmons-nous... Calmons-nous... On est là pour débattre, pas pour rejouer la bataille de Stalingrad sur le plateau. Hubert, Julie, chacun son tour. Hubert, vous disiez que l'Ukraine devrait... comment avez-vous formulé cela déjà... “reconnaître son erreur de naissance” ?

Hubert, gonflé d'une assurance olympique :

— Exactement. L'Ukraine devrait cesser de résister et accepter le fait géopolitique : elle est née dans l'ombre de la Russie, comme un petit frère turbulent qui croit qu'il peut s'émanciper en jouant au cow-boy avec l'OTAN. Mais il est temps d'arrêter la mascarade et les massacres. Résister, c'est souffrir. Se soumettre, c'est survivre. Et parfois, la paix vaut mieux que l'orgueil. Même Napoléon aurait compris ça... Enfin, à la fin.

Julie, les yeux comme des lasers de Star Wars :

— Oh mais bien sûr, Hubert. Rendons-nous pendant qu'on y est, distribuons des drapeaux russes à la frontière polonaise et rebaptisons Paris “Putingrad-sur-Seine” ! Résister, c'est souffrir, dites-vous ? Mais résister, c'est aussi exister ! Vous confondez diplomatie et capitulation. Et entre nous, si l'Ukraine doit “accepter” son sort, pourquoi pas Taïwan, la Géorgie, la Moldavie... et la Corse, tant qu'on y est ?

Hubert tapote son micro comme s'il était à la tribune du Parlement :

— Vous faites dans le théâtre, Julie. Le drame, les grandes orgues, les punchlines. Mais la politique, ce n'est pas Netflix. C'est le réel,

c'est le compromis, c'est parfois tendre l'autre joue pour éviter de perdre les deux jambes. Vous croyez qu'en livrant des tanks à Kiev, on construit la paix ? Non, on joue à colin-maillard avec un pyromane.

Julie se lève, telle Marianne sur une barricade :

— Mais enfin, Hubert, Poutine ne veut pas de compromis ! Il veut des couloirs humanitaires pour ses chars, et des traités de paix pour mieux encercler ceux qui lui disent non ! Ce n'est pas de la diplomatie, c'est une partie d'échecs où chaque pion se transforme en drone et en missile ! Vous prêchez la reddition au nom du bon sens, moi je préfère la solidarité au nom de la liberté !

Hubert, se lève à son tour, veste ouverte, torse bombé, index pointé :

— Liberté, liberté... Toujours les grands mots ! Et qui paiera la facture ? Qui ramassera les morceaux ? Vous ? Avec vos éditos enflammés et votre abonnement à Amnesty International ? Le peuple ukrainien mérite la paix, pas une guerre éternelle au nom de valeurs qui ne remplissent pas les supermarchés mais les hôpitaux !

Julie, furieuse :

— Et il mérite surtout de ne pas être gouverné depuis le Kremlin ! Ce que vous appelez la paix, Hubert, c'est une capitulation avec ruban. Vous seriez né en 1938, vous auriez applaudi à Munich en chantant "*Mein compromis, Mein compromis* " ?

— Et vous, seriez-vous partie saboter la ligne de métro de Berlin pour "résister" à l'oppression du régime nazi ?

Le présentateur essaye d'intervenir mais il est dépassé par la situation :

— Euh... on va peut-être passer à une page de publicité ? Non ?

Julie attrape un gobelet d'eau qu'elle fait mine de lancer. Hubert se recule, prêt à sortir sa fiche "*Discours de Kissinger sur la coexistence pacifique avec l'URSS, version fan fiction*".

A ce moment précis, l'image se fige. La régie panique. Le direct coupe. Un message s'affiche : « *En raison d'un échange trop vigoureux entre nos invités, nous reprendrons le programme dans quelques instants. En attendant, regardez cette belle image de*

canards qui glissent paisiblement sur le Baïkal envoyée par une téléspectatrice. »

Dans son salon de Novo-Ogaryovo, Poutine esquisse une moue amusée en tapotant sa télécommande.

— Les Occidentaux... Toujours aussi divisés. Un bon spectacle. On devrait leur donner un prix...ou un os à ronger.

Il appuie sur pause. L'écran reste figé sur Julie, bras en l'air, et Hubert, bouche ouverte comme un poisson perplexe. Un moment de télévision immortalisé... pour les coulisses de l'histoire.

Dans son fauteuil, Poutine prend un air songeur. Il ne sait pas s'il doit remercier Hubert et le faire recruter comme un agent de propagande gratuite... ou envoyer à Julie une invitation à venir prendre un thé parfumé au polonium dans une ambassade de Russie.

Poutine a passé sa robe de chambre couleur camouflage, télécommande à la main. Avec un soupir lassé, il coupe le son, se verse un thé, et murmure à nouveau en lui-même :

— Ah... ces Occidentaux. Toujours en train de parler. Heureusement que moi, j'agis.

Il reprend sa partie d'échecs intérieure. Une partie qu'il gagne toujours, étrangement !

Son thé avalé, il réappuie sur sa télécommande en se disant en lui-même :

— Les Occidentaux se battent comme des poules sans tête. Voyons ce que racontent les vrais journalistes indépendants.

Un clic et l'écran change. Une chaîne au logo douteux, quelque part entre Sputnik, TikTok et Télé-Azerbaïdjan Vintage, diffuse une "émission spéciale" : « *Exclusif : les coulisses du Kremlin !* ». Un titre en majuscules rouges clignotantes s'affiche accompagné d'une voix-off épique, avec un accent « slavement » exagéré : « *Images ultra-secrètes ! Une rare confrontation entre le Président et un général récalcitrant !* »

La caméra tremble. On dirait une reconstitution filmée dans un hangar de la banlieue de Kazan. Apparaît alors un sosie de Poutine, le crâne trop lisse, la carrure trop large, l'attitude trop... théâtrale. On devine que c'est un ancien comédien de théâtre municipal recyclé en propagandiste freelance. Ce faux Poutine hurle sur un général qui ressemble à un acteur de pub pour soupe en conserve, en tapant du poing sur la table :

— Komrad Ivanovitch ! Ça fait trois semaines que vos chars tournent autour de la même station-service abandonnée ! Est-ce que vous faites la guerre ou un rallye touristique ?

Le faux Général, penaud :

— Camarade Suprême, c'est la boue... et aussi les vaches ukrainiennes. Elles sont très agressives cette saison.

Le faux Poutine, les yeux exorbités :

— Vous avez été vaincu par des bovins ? Vous me faites honte, Ivanovitch. Honte ! À moi, à la Russie, et même à ma grand-mère qui tricotait des étuis en laine pour transporter des grenades pendant le siège de Leningrad !

Le faux Général, bredouillant :

— Mais nous avons pris un village ! On a planté le drapeau, il y avait un chien, et un panneau en bois. Un endroit sans doute stratégique...

Le faux Poutine, se levant d'un bond théâtral, cape au vent :

— Assez ! Si vous ne prenez pas Kiev d'ici jeudi, je vous envoie piloter des drones depuis une Lada sans GPS. Compris ?

Le Général Ivanovitch se met au garde-à-vous en tremblant :

— Oui, Camarade Suprême. On va tenter d'avancer... en contournant une supérette.

L'écran affiche une carte météo avec des flèches rouges pointant vers plusieurs villes, accompagnée d'un air martial joué au synthétiseur.

Poutine — le vrai — fixe l'écran, cligne des yeux, puis prend une gorgée de kvas, lentement, très lentement. Il s'interroge :

— C'est qui ce clown ? On dirait un croisement entre Jean-Claude Van Damme et un castor albinos.

Il appelle son majordome :

— Alexeï ?

— Oui, Monsieur le Président ?

— Qui a autorisé la diffusion de ce sketch grotesque ?

— C'est une coproduction Biélorusse. Ils pensaient que ça "détendrait l'atmosphère".

— Parfait. Vous leur enverrez un panier de pommes de terre. Et un recueil de comédies bolcheviques.

— Bien, Monsieur.

Poutine secoue la tête :

— Même mes sosies veulent jouer les chefs de guerre maintenant.
Où va le monde ?

L'air sombre, Poutine repose sa tasse de kvas avec un soupir agacé. Il prend un petit carnet en cuir marqué « Top Priorités Stratégiques ». Et entre « lancer une offensive et trouver une teinture pour les cheveux plus naturelle » il griffonne rageusement :

« *À faire dès demain matin :*

— *Appeler le service de propagande et exiger des infox plus machiavéliques, plus sombres, plus démoralisantes*

— *Interdire les sosies sans validation capillaire préalable*

— *Créer des fake-news : Zelensky aurait fui à Disneyland déguisé en pingouin...»*

Il appuie sur un bouton rouge — NON !!! pas celui-là ! se rappelle-t-il soudain, mais l'autre, marqué “Communications publiques” — pour faire venir son chef de propagande.

— Dmitri, viens ici, il faut qu'on parle de choses sérieuses.

Dmitri s'approche, haletant.

— Oui, Vova ?

— J'ai vu une infox avec l'un de mes sosies. Une caricature ! Il avait la grâce d'un rhinocéros et le charisme d'un poisson pané. Tu trouves ça intimidant, toi ?

— Euh... ça dépend de la panure, Excellence.

— Pas de sarcasmes, Dmitri. Il est temps de passer à la vitesse supérieure.

Il se lève d'un bond, la robe de chambre volant au vent tel un général en pantoufles.

— J'en veux des bien tordues. Du lourd. De l'absurde ! Je veux que l'ennemi doute de tout, même de sa propre existence. Que les Ukrainiens se demandent s'ils ne sont pas des agents russes infiltrés... en Ukraine !

Dmitri note tout frénétiquement :

— Très bien. On pourrait aussi lancer une rumeur disant que Zelensky a vendu Lviv à Elon Musk contre un abonnement à vie à

Starlink. Ou que les soldats ukrainiens ne sont en fait que des mannequins gonflables dotés d'intelligence artificielle occidentale.

Poutine hoche la tête. Dmitri poursuit :

— Et pourquoi pas affirmer qu'un bataillon ukrainien s'est rendu à un stand de hot-dogs par erreur, croyant attaquer un poste frontière. C'est humiliant, ça !

Poutine ricane d'un air satisfait :

— Dmitri. Tu es un artiste du mensonge, un Dali de la désinformation ! Mais attention, hein. Pas de sosies sans entraînement. Le prochain qui me ressemble vaguement et qui joue comme dans une pub pour pastilles de gorge, je l'envoie jouer Hamlet au front, sans répétition.

Dmitri s'incline et note avec soin : « *Créer une académie officielle des sosies du Tsar : uniforme impeccable, costume sombre, regard glacial, absence totale d'humour, et casting dans les studios de Rossiya.*

Le temps a passé et c'est l'heure du dîner. Poutine a invité son ministre de la Défense, Sergueï Choïgou, qui est resté à Novo Ogaryovo, pour un repas en tête à tête afin de débattre avec lui de la situation militaire dans le conflit avec l'Ukraine. C'est l'un de ses meilleurs et plus fidèles amis, un homme implacable, célèbre pour sa mâchoire en béton, sa passion pour les chars lourds et sa capacité à déclencher une opération militaire avant même d'avoir terminé son café.

L'échange est généralement sérieux dans leur tête-à-tête. Au menu de ce repas du soir ? Probablement la reconquête du monde... et les mérites de la désinformation.

Ils s'assoient autour d'une table très longue, si longue qu'on dirait qu'ils vont renégocier le traité de Versailles. Poutine est à un bout, Choïgou à l'autre. Un majordome en gants blancs traverse la distance entre eux comme s'il passait la frontière entre deux fuseaux horaires.

En ouvrant un petit dossier marqué "*Confidentiel – pour les yeux autorisés*", Poutine lance la conversation :

— Sergueï, il est temps de faire un point. L'opération spéciale piétine. Nos troupes avancent à la vitesse d'un escargot syndiqué. C'est quoi le problème ? Trop de soupe au mess ?

Choïgou, mâchant une bouchée de canard à l'estragon :

— Pas exactement. Il faut dire que les Ukrainiens... comment dire... se défendent. Ce n'était pas dans les prévisions de l'état-major, Excellence.

Poutine, sèchement :

— J’avais pourtant dit “opération éclair”. Je parlais de Blitzkrieg, pas de l’éclairage LED dans les chars.

Le majordome annonce le premier plat :

— Soupe borsch revisitée à la truffe sibérienne.

Poutine soupire :

— Encore une invention de la nouvelle chef. Depuis qu’elle a lu un livre sur la fusion russo-végan, je vis dans l’angoisse.

Ils goûtent en silence. Puis Choïgou, à mi-voix :

— Ça aurait pu être pire. Elle aurait pu faire du tofu en forme de bombe planante.

Poutine l’interrompt pour recadrer l’échange :

— Tu as des problèmes de munitions, des pertes de blindés, et des généraux qui confondent Google Maps avec Risk. Qu’est-ce que tu fais ?

Avant que Choïgou n’ait eu le temps de répondre, le majordome annonce le plat suivant :

— Ragoût de sanglier de l’Oural sur lit de quinoa.

Poutine fronce les sourcils :

— Le quinoa, c’est ukrainien ?

— Non, non. C’est... neutre... suisse. Enfin, ça pousse quelque part, bredouille Choïgou.

Ils mangent en silence, puis Poutine reprend la conversation en mâchonnant :

— Et cette histoire d’armes occidentales qui affluent ? Drones, missiles, tanks livrés comme des pizzas aux Ukrainiens...

— Oui, répond Choïgou, on soupçonne même les Finlandais d’envoyer des saunas en kits pour leur permettre de se réchauffer.

Après un entremets au choux rouges, le majordome fait servir à Poutine un tartare de poulet dont il raffole et à Choïgou un rôti de porc sur une purée mousseline.

Ils dégustent ces mets sans beaucoup parler avant de passer au dernier plat :

— Napoléon revisitée au caviar doré ! annonce le majordome

Poutine, sarcastique :

— Encore un hommage à un envahisseur raté. Quelle ironie !

Choïgou, un peu saoul du kvas :

— Sauf qu'à la fin, Napoléon a fini en exil... Comme... euh...

Long silence. Poutine le regarde fixement. Choïgou comprend qu'il a choisi une mauvaise référence :

— Je voulais dire... Alexandre le Grand, bien sûr.

— Alexandre n'a jamais fui, précise Poutine un peu excédé. Lui, on l'aimait. Toi, tu es en train de gâcher mon dîner. Demain, tu vas au front. En civil, pour une inspection surprise...

Un bref silence, puis la conversation glisse doucement – ou plutôt dérape – vers Zelensky, un sujet qui donne instantanément à Poutine des aigreurs d'estomac, malgré le kvas et le tartare de poulet.

Le service du dessert vient d'être retiré. Le majordome s'incline dans un silence feutré et disparaît comme un ninja en gants blancs. Poutine repose sa cuillère d'un air distrait, les sourcils froncés, comme s'il venait de sentir un courant d'air suspect dans son repaire blindé.

Choïgou, les joues rosies par l'alcool, lance avec candeur :

— En parlant d'images de propagande... Tu as vu cette vidéo de Zelensky en T-shirt kaki qui joue du piano avec ses pieds ? Elle a fait le tour des réseaux occidentaux. Un vrai succès viral. Incroyable, non ?

Poutine se raidit :

— Zelensky !

Il articule le nom comme s'il goûtait du yaourt périmé.

Choïgou, qui ne voit pas le malaise, enchaîne, hilare :

— Et l'autre, là, où il fait un sketch en anglais dans un bunker décoré comme un Starbucks... Quel showman ! Même les Américains en rigolent.

Poutine prend un petit fruit confit et le réduit en purée sous sa fourchette avec une lenteur chirurgicale :

— Sergueï... Nous avons dit : aucun nom d'acteur comique à table, n'est-ce pas ?

Choïgou se rend compte de sa bourde :

— Oh, bien sûr, pardon... Je voulais dire... euh... le chef du régime de Kiev. Voilà. Le petit... euh... commandant en T-shirt. On ne le nommera pas.

— Tu fais bien. Je ne veux ni le voir, ni l'entendre. Même son nom me donne des palpitations.

Choïgou poursuit en voulant alléger l'atmosphère :

— Il faut reconnaître qu'il a du style. Toi aussi, tu pourrais faire des vidéos plus... euh... modernes. Avec un filtre, un peu de lumière douce... Peut-être un fond musical. Une chanson patriote techno ?

— Tu veux que je fasse du TikTok, peut-être ? répond Poutine. Que je chante “Kalinka” sur fond de bombardements ?

— Non, bien sûr... Mais imagine : toi sur un cheval, torse nu, avec des sous-titres dramatiques. Ça ferait un malheur sur Instagram.

Poutine lève les yeux au plafond :

— On envahit un pays, et toi tu veux me mettre sur Instagram avec un cheval. Je dirige une opération militaire, pas une campagne de pub pour du dentifrice patriotique.

Un silence inconfortable s'installe. Le majordome revient discrètement avec une tisane à la mélisse. Poutine prend un ton plus tranchant :

— J'interdis formellement qu'on me parle de ce... Volodymyr. Si je vois encore son visage en train de faire des grimaces dans un sweat-shirt de femme, j'ordonne une frappe sur l'antenne satellite qui diffuse cette absurdité.

— Tu ne veux même pas lire un petit extrait du Times où il est nommé “Homme de l'année” ?

— La prochaine fois que tu prononces ce mot, lui répond Poutie, je t'envoie faire du théâtre à Marioupol. En solo. Et sans rideaux.

Le dîner se termine. La tisane à la mélisse fume doucement dans les tasses de porcelaine. Sergueï Choïgou, le visage un peu détendu par les vapeurs sucrées de la pâtisserie au pavot, se redresse soudain avec un éclair d'inspiration dans le regard et pas mal d'alcool dans le sang.

D'un ton presque enfantin, comme s'il proposait une partie de Monopoly, il déclare :

— Et si - je dis bien si ! - si on prenait Zelensky comme... conseiller ? Pour la com, je veux dire. Pas pour la stratégie militaire, bien sûr. Juste pour donner un peu de peps à nos vidéos. Il sait parler aux jeunes. TikTok, YouTube... Il fait des miracles avec quatre mots et une barbe de trois jours !

Poutine, totalement immobile, le regard fixe, les pupilles contractées se cramponne à la table :

— Qu’as-tu dit ?

Choïgou, riant jaune :

— C’était une blague, hein ! Une simple idée, comme ça... Un brainstorming ! Zelensky, conseiller du Tsar, tu imagines ? Ha ha !

Poutine se lève lentement, desserre sa ceinture avec un calme inquiétant :

— Sergueï... Tu viens de prononcer la seule combinaison de mots qui justifie, selon la doctrine nationale de défense, une réponse immédiate de catégorie “réflexe spinal”.

Choïgou, inquiet, se lève à moitié :

— Je veux dire, on pourrait le prendre juste comme consultant fantôme... Pas au Kremlin, hein, mais dans une datcha. Une datcha très éloignée. Avec des barreaux. Et du Wi-Fi limité...

Trop tard !!! Dans un éclair, avec une rapidité étonnante pour un homme ayant consommé trois entrées, deux plats, une charlotte impériale et une demi-tisane, Vladimir Vladimirovitch se jette sur Sergueï. Il l’empoigne, pivote sur un pied tel un danseur de ballet soviétique, et dans un mouvement millimétré digne du manuel officiel de la Fédération internationale de judo, il l’expédie au tapis, entre un buffet Louis XIV et le portrait brodé de Catherine II.

Boum !! Choïgou est allongé, hébété :

Poutine réajuste calmement sa veste :

— Voilà ce qu’on obtient quand on confond humour noir et trahison culturelle. Je suis champion de judo, pas un clown de cirque.

Il s’assied, balaie sous son assiette, et s’adresse à son majordome :

— Apportez une compresse... et retirez les couverts tranchants. Sergueï a visiblement des tendances suicidaires ce soir.

— Je note : ne jamais mentionner ce nom, ni proposer d'émissions humoristiques avec lui... conclut Choïgou en gémissant.

Poutine se calme :

— Sage décision. Et demain, tu répèteras cent fois : “Je ne prendrai jamais un Ukrainien comme conseiller en communication, même s’il joue du piano avec ses orteils.”

Au salon de Novo-Ogaryovo, l’horloge carillonne deux coups sinistres dans la sombre clarté d’une nuit sans étoile. Il est 2 h du matin. Le silence règne, seulement troublé par le craquement lointain d’un meuble ancien et le ronronnement discret du générateur anti-espionnage.

Choïgou, toujours un peu courbaturé par sa leçon gratuite de judo, est revenu s’asseoir en face de Poutine. Une bouteille de vodka vieille de vingt ans — “édition spéciale *Retour de Crimée*” — trône au centre de la table basse. Leurs deux verres sont remplis.

Poutine, l’air grave :

— Sergueï... Tu es un idiot. Mais un idiot fidèle.

Choïgou, posant une main sur son estomac meurtri :

— Et toi, tu es un génie. Mais un génie qui fait très mal aux côtes.

Ils se regardent. Long silence, puis, comme deux vieux ours russes résignés à hiberner dans la même grotte, ils lèvent leurs verres et trinquent en chœur, solennels :

— Za, la Mère Patrie !

— Pour la patrie, les mensonges et la victoire !

Ils boivent cul sec, secouent la tête en grimaçant, puis, dans un geste synchronisé aussi absurde qu’émouvant, ils balancent leurs verres vides contre le mur. Le cristal vole en éclats comme les illusions de paix dans le Donbass.

Un silence. Puis Poutine entonne soudain :

— Debout ! Les damnés de la terre !

Choïgou enchaîne d’une voix rocailleuse :

— Debout ! Les forçats de la faim !

Leur chant monte, tremblant mais fervent, et se répercute contre les murs des salons de Novo-Ogaryovo. Ils se lèvent, bras dessus, bras dessous, vacillant légèrement - est-ce l’émotion ou la vodka ? -

et quittent la pièce en chantant l'Internationale comme deux jeunes révolutionnaires.

Ils sortent du salon en laissant le majordome, stoïque, passer la serpillière sur les débris de verre en murmurant :

— Encore une soirée qui ne finit pas trop mal...

A peine assoupi, Poutine ressent une très forte fièvre et fait appeler d'urgence son médecin personnel, le docteur Yvan Smirnov. Alerté à 3h15 précises, ce dernier arrive en courant, son sac médical pas fermé, et son stéthoscope battant contre sa poitrine comme un métronome affolé.

Une sueur froide perle sur le front du Tsar. Son visage est cramoisi, ses draps trempés, et ses dents claquent comme des castagnettes. Il se tourne, se retourne, marmonne une suite incohérente de mots : « *Zelensky... TikTok... Saint Staline...* »

Le docteur Smirnov procède à un examen rapide avec l'aide du majordome :

— Température ?

Le majordome, d'une voix grave :

— Quarante-deux virgule trois Fahrenheit.

Smirnov :

— Donc six degrés Celsius. Vraiment ???

— Non, attendez... je me suis trompé. C'est Celsius.

Smirnov blêmit :

— Mon Dieu. C'est au-delà du mode ours sibérien. Il entre en phase de fusion mentale.

On tente des compresses, de la décoction de racines sibériennes, un massage avec de la graisse d'élan, rien n'y fait.

Pendant plusieurs heures, Poutine reste abattu par la fièvre et demeure dans un demi-sommeil pendant lequel il délire. Quelque chose de bizarre se passe dans sa tête. Son regard laisse penser qu'il se débat entre hallucinations mystiques et visions grotesques.

Poutine encore à demi-assoupi tente de se lever. Une larme glisse sur sa joue. Il la voit se transformer en flocon de neige qui se pose lentement sur le sol. Il respire profondément, puis se rendort de nouveau. Les rideaux flottent dans la brise. Une lumière douce entre par la fenêtre.

Le docteur Smirnov s'est endormi sur sa chaise.

Poutine ouvre enfin les yeux et s'exclame :

— Je suis vivant ! Je suis vivant !

Il se lève, chancelle, se regarde dans le miroir. Quelque chose en lui a changé. Son regard n'est plus le même. Il se sent différent. Humain. Presque doux. Quelques mèches rebelles s'échappent de sa chevelure et descendent sur son front comme si elles voulaient participer à son agitation mentale. Son cœur bat étrangement fort — un peu trop vite pour quelqu'un qui doit se reposer.

Le docteur Smirnov, qui n'a pas dormi davantage que son patient, se réveille en sursaut, lui prend le pouls et lui administre un calmant pour tempérer ses délires.

Comme il soupçonne un retour du Covid, il procède à des tests. Mais les analyses concluent : pas de Covid à l'horizon. Le lendemain, la température monte encore d'un cran, décidée à défier le thermomètre. Nouvelle prise de sang, nouveaux prélèvements, mais les laboratoires du Kremlin ne trouvent aucune trace de virus connu. La science reste bouche bée.

A la fin de la nuit suivante, à 5 heures du matin, tout s'accélère : un message urgent est envoyé à Patrouchev le secrétaire du Conseil de Sécurité de Russie et à Choïgou :

— Poutine vient de tomber dans un coma profond !

Aussitôt, Nikolaï Patrouchev convoque les membres du Conseil de Sécurité et les principaux responsables militaires. Tous se retrouvent dans la salle de télésurveillance du Kremlin, un lieu discret où l'on peut observer sans quitter son fauteuil tout ce qui se passe à Novo-Ogaryovo.

À 8h30, rebondissement sur les écrans. Poutine s'agite, grogne, et sort de son coma comme s'il venait de terminer une sieste un peu longue. Toujours fiévreux, il se remet à délirer de plus belle, débitant des phrases sans queue ni tête, au grand désarroi de celles et ceux qui le regardent à distance. Ces derniers restent bouche bée en se demandant s'ils ne rêvent pas eux-mêmes.

Choïgou saute dans le premier véhicule disponible pour retourner en urgence auprès de son ami. Il ne sait pas s'il va trouver un chef d'État, un patient en convalescence... ou un prophète improvisé en pleine illumination intérieure.

Sur les écrans, tous voient Poutine se lever. Et phénomène étrange, on le voit, pour la première fois depuis vingt ans, sourire. Non seulement il sourit mais il veut embrasser Smirnov son médecin et Sergueï qui vient d'arriver dans sa chambre en leur déclarant de façon très distincte :

— Je vous aime.

Poutine est maintenant debout et avance en zigzaguant vers la fenêtre. Il regarde le lever du soleil avec une expression extatique, les bras ouverts comme s'il attendait une colombe, ou un drone de paix. Il respire à fond, les yeux brillants. Il a l'air... heureux.

Sur les écrans de télésurveillance, ils l'entendent dire tout haut, avec émotion :

— Que c'est beau ! Le monde est si beau... Même cette forêt sinistre pleine de caméras m'émeut !

Il est complètement réveillé et il appelle :

— Sergueï ? Où es-tu, Sergueï ?

Choïgou s'avance vers Poutine. Il a le bras en écharpe après la prise de judo de l'avant-veille.

— Je suis là, Vlad. Je t'apporte de bonnes nouvelles sur la progression de nos armées dans la région de...

Poutine l'interrompt, en se jetant sur lui pour l'embrasser sur les deux joues.

— Sergueï ! Mon Sergueï ! Pardonne-moi ! Je t'ai malmené, brutalisé, humilié, et pourtant tu es toujours là, mon petit chou farci que j'aime !

Choïgou, stupéfait et bégayant, ne sait plus quoi lui répondre :

— Euh... Merci, euh... Vlad... euh... Mon cher Vlad.

Poutine le serre dans ses bras comme un panda câlin et lui chuchote dans l'oreille :

— Je t'aime, Sergueï. Oui, je t'aime. Et tu n'es pas le seul. J'aime aussi Dmitri, et Nadia, et même ce journaliste qu'on a fait disparaître par erreur. Je les aime tous !

Se sentant plus solide sur ses jambes, il sort de la chambre, pieds nus, vêtu seulement de sa robe de chambre frappée de l'aigle bicéphale. Dans le couloir dans lequel il s'aventure, les agents de sécurité se figent. Poutine les étreint un par un :

— Toi, avec ton oreillette. Tu écoutes tout ? Eh bien écoute ceci : je te respecte. Et toi, le garde moustachu — je t'ai vu pleurer pendant l'hymne national. C'est beau, les sentiments ! Ne les refoule plus !

Il fonce ensuite vers la cuisine. Il embrasse la cuisinière sur le front :

— Ta soupe au bortsch un poème ! Une ode à la paix ! Une arme de reconstitution massive pour les malades !

C'est un nouveau Poutine pacifique et lunaire que ses compagnons contemplent en paniquant à l'idée qu'il soit devenu bizarrement tendre et affectueux. Cette scène, mi-rédemption divine, mi-bonté douce-amère d'un tyran transformé en un joyeux et bienveillant dirigeant leur paraît étrange, comme si une aube nouvelle voulait se lever sur la Russie.

Dans la salle de surveillance du Kremlin qui suit tout ce qui se passe à Novo Ogaryovo, Nicolaï Patrouchev, ses collaborateurs et collaboratrices ainsi que plusieurs généraux écoutent et observent, atterrés par ce qui se passe là-bas.

Le docteur Smirnov leur confirme que le Tsar est sorti du coma mais semble habité par un virus qui l'a transformé en un zombie incontrôlable.

Patrouchev décide de réunir, dans l'heure, les membres du Conseil de Sécurité et les plus hauts dignitaires du régime. Celles et ceux qui arrivent sont décoiffés, ont des cernes sous les yeux, et une tasse

de thé tremblante entre les mains, ayant regardé depuis l'aube les images de ce qui se passe à Novo-Ogaryovo.

Dans la salle du Conseil, sur l'écran géant qui vient d'être installé, défilent des images impensables : Poutine fredonnant *Imagine* de Lennon, caressant un chien de garde, demandant à se connecter en visioconférence avec Ursula von der Leyen pour lui proposer un week-end à Sotchi.

Le ministre de l'Intérieur est blême :

— Il est détraqué. Il a dit “plus jamais de missiles, que des embrassades” !

Le patron du FSB est également horrifié :

— Ce n'est pas de la démence. C'est pire : on dirait un débordement de tendresse amoureuse. Il a dit aussi qu'il veut réintégrer les Nations Unies et l'Union Européenne pour être en union avec toute l'humanité !

Nadia, secrètement attendrie, réagit :

— C'est peut-être une chance pour la Russie d'évoluer, non ?

Tous les autres participants, affolés, s'écrient en chœur :

— Tais-toi, Nadia !

Le Général Petrov tape du poing sur la table :

— Il faut faire quelque chose ! On ne peut pas laisser le monde croire qu'il est devenu inoffensif !

Les participants se mettent vite d'accord pour demander à Patrouchev de prendre des mesures urgentes. Non pas contre la guerre, mais contre la contagion de la bienveillance présidentielle.

Un flot de décisions s'abat sur Novo-Ogaryovo comme un ouragan déchaîné. Ordre est donné au FSB de couper toutes les liaisons de Novo-Ogaryovo avec l'extérieur. Téléphones, messageries, antennes, même les pigeons voyageurs sont mis en congé forcé. Seuls peuvent rester actifs les circuits « officiels » et les réseaux secrets - ceux qui, officiellement, n'existent pas. Tout ce qui sort de Novo-Ogaryovo doit être passé au crible : les courriels, les coups de fil, et même les conversations de couloir. Le mot d'ordre est clair : zéro fuite, même bien intentionnée.

Les visites sont désormais limitées à un cercle très restreint : quelques ministres, l'Etat-major, et deux ou trois fidèles triés sur le volet. Chacun doit signer un engagement solennel de silence. Plus question de raconter à sa belle-mère que le Tsar sourit, ou qu'il parle d'amitié avec l'Ukraine : cela relève désormais du secret-défense.

Les employés du domaine — médecins, cuisiniers, femmes de chambre — sont mis sous cloche. Leurs téléphones confisqués, leurs conversations écoutées, leurs sorties interdites jusqu'à nouvel ordre. On leur fait signer des serments de discrétion si sévères qu'ils en tremblent. Certains craignent d'être envoyés « en villégiature prolongée » en Sibérie s'ils parlent trop. D'autres plaisantent à voix basse : « On finira peut-être par nous lobotomiser pour être sûrs qu'on oublie tout. » Rares sont ceux qui osent rire de cette précipitation.

En quelques heures, toutes ces dispositions sont adoptées. Troupachev est confirmé dans ses fonctions de chef d'orchestre intérimaire du Kremlin, garant de la bonne marche de l'État, tant que le Tsar n'est pas redevenu tout à fait normal. Quant aux contacts diplomatiques c'est à Lavrov de les maintenir, tout en ne devant jamais prononcer le mot « bienveillance » devant un micro.

Cette réunion fait apparaître subrepticement un fossé dans l'appareil d'État entre deux équipes, comme on sépare ceux qui aiment le thé de ceux qui préfèrent le café.

D'un côté, quelques dirigeants prêts à accepter une nouvelle manière de se comporter en adoptant un ton, plus doux, moins intransigeant dans la façon de gouverner. Nadia, et plusieurs amis de longue date du Tsar en font partie, sans afficher clairement leurs opinions au cas où Poutine - ancienne version - viendrait à reprendre la direction effective de l'Etat.

De l'autre, les faucons : ceux qui veulent voir revenir sans délai l'ancien Poutine, celui des poings fermés et des discours musclés : comme Medvedev, les dirigeants du FSB et une partie de l'État-major, qui espèrent que l'ancienne boussole va être très vite de retour.

L'un des ministres acquis au nouveau Poutine déclare à mi-voix en quittant cette séance :

— Novo-Ogaryovo va devenir une forteresse du silence. Est-ce bien indispensable alors que notre Tsar est simplement devenu sensible et bienveillant ? La machine bureaucratique est vraiment consternante...

Et Nadia, d'ajouter :

— Je crois comme vous que le Tsar veut juste la paix...

Le patron du FSB, qui a entendu, lui répond sur un ton agressif, avec un regard incendiaire :

— Et nous, on veut que le monde continue à avoir peur !

Tandis que le gouvernement transitoire se met en place et que les mesures d'isolement et de surveillance commencent à être opérationnelles, un comité médical se penche sur la maladie qui vient de faire de Poutine un gentil poète surréaliste.

Le docteur Smirnov, blouse blanche impeccable et mine grave, attend les résultats de la batterie d'analyses qu'il a ordonnées : sang, cellules, salive... il ne manque plus que les poils de nez pour compléter la collection. L'objectif : identifier ce fichu virus qui a eu l'audace d'infecter le Tsar.

On interroge le patient mais il reste aussi confus qu'un convive devant un menu en chinois. On examine son emploi du temps, ses contacts et ce qu'il a mangé dans les jours précédents. C'est alors que le chef de cuisine, d'ordinaire plus concentré sur sa sauce que sur le monde extérieur, lève brusquement la tête, les yeux écarquillés comme deux œufs au plat :

— Docteur, il me revient un détail. Il y a quelques jours, le patron de l'élevage de poulets où je m'approvisionne est venu livrer un chapon si dodu qu'on aurait pu le servir à la table de Catherine II, et, en prime, une poule vivante pour repeupler le poulailler personnel de son Altesse. Il marque une pause, ajuste sa toque comme pour se protéger d'un orage de reproches, puis ajoute d'une voix coupable :

— Cet homme suait comme un samovar oublié sur le feu, et se plaignait de migraines carabinées. Et c'est avec ce chapon que j'ai préparé le tartare de volaille servi à notre Tsar bien-aimé qui est le seul à en raffoler ici.

Un *tartare de volaille*, cru bien sûr - quelle imprudence ! Pas étonnant que les choses aient tourné au vinaigre.

Les analyses confirment ces soupçons : le virus provient sûrement de cet élevage. L'employé venu livrer était fiévreux, et il a plongé peu après dans un coma de plusieurs heures ; certains de ses collègues ont suivi le même chemin vers les bras de Morphée et le service infectiologie de l'hôpital local. Ils sont plus d'une quinzaine à avoir été ainsi contaminés et malades.

Apprenant cela, le ministre de la Santé ne perd pas une minute : il interdit sur le champ la vente des volailles provenant de l'élevage suspect et envoie quelques spécimens de ces braves cocottes aux laboratoires militaires pour analyse.

L'information n'a pas le temps de refroidir que déjà les généraux montent sur leurs ergots :

— Faites abattre tous les poulets de la région de Moscou ! Et interdisez immédiatement la vente de toute volaille venant de cette région !

Aussitôt, c'est le chaos dans les basses-cours. Les petits éleveurs s'arrachent les cheveux en hurlant au scandale, les consommateurs se lamentent devant leurs frigos vides, et les marchands de tofu se frottent les mains. Mais rien n'y fait : l'ordre est aussi inflexible qu'un décret gravé dans le marbre.

Pendant ce temps, Poutine, informé par son médecin personnel de cette origine probable de sa maladie, comprend d'un air grave qu'il a peut-être partagé son dîner ce soir-là avec un virus gourmet.

— Il n'y a pas à s'affoler, balbutie-t-il, visiblement amusé par tout ce remue-ménage. Ce tartare de poulet était excellent et ce virus n'est pas bien méchant. Il donne juste envie d'embrasser ceux qu'on rencontre et de se dire des choses gentilles. Rien de grave, en somme.

— Mais Vladimir, c'est là le problème, rétorque Yvan, livide comme un blanc d'œuf. On ne sait rien de ce virus sinon qu'il modifie très bizarrement les comportements

Peu après, la nouvelle tombe : toutes les poules du poulailler présidentiel de Novo-Ogaryovo ont trépassé, non pas de peur, ni d'ennui devant les discours officiels, mais bien d'un virus inconnu. L'enquête prend alors l'allure d'un polar : suspect n°1 : le poulet ; arme du crime : une cuisse et une aile de poulet contaminées.

Les premières données épidémiologiques ne se font pas attendre. Une jeune biologiste, au brushing suspectement parfait pour quelqu'un censé passer ses journées dans un labo, entre dans la résidence, brandissant un rapport à la couverture rouge vif.

— Alors ? interroge Yvan. Ce virus, c'est quoi ?

— Ce virus est moyennement contagieux, Mais comment dire, il a des effets... atypiques !

— On s'en est rendu compte ! pas besoin de nous le dire.

— Oui, les patients passent tous par un coma mais quand ils en sortent ils sont submergés de tendresse et de bienveillance. Ils embrassent les infirmiers, les prennent dans leurs bras, distribuent des pièces de monnaie comme des missionnaires mormons, et se mettent à bénir les soignants. Un ancien mafieux aurait même offert sa Rolex au brancardier qui l'avait réveillé.

— De dangereux dérangés ! s'alarme Yvan. Ou des illuminés !

Poutine, lui, est aux anges. Il applaudit, se lève de nouveau, les yeux brillants.

— Ils sont merveilleux ! Faites-les venir ! Je veux les féliciter moi-même, les embrasser et leur offrir des cadeaux, leur ouvrir un compte d'épargne s'ils le veulent !

Il se tourne vers la biologiste, en souriant :

— Toi aussi, viens dans mes bras ! Je t'aime ! Dis-moi ce que tu veux, je te le donne ! Un bureau au ministère ? Un ours ? Une datcha en Crimée ?

Yvan, effaré, murmure à sa secrétaire :

— Il a perdu la boule. Ce virus est pire qu'un breuvage au laudanum. À ce rythme, notre Vladimir va transformer les malades en distributeurs automatiques de bisous, lancer des compliments au monde entier en souhaitant la paix universelle et demander pardon aux Ukrainiens en leur faisant livrer des écharpes pour le prochain hiver sans électricité.

L'épidémie a démarré bien avant la maladie du Tsar. Mais elle était jusque-là cantonnée au quartier de l'aéroport, zone connue pour ses embouteillages chroniques et son hygiène douteuse. Elle s'est étendue lentement sans se faire beaucoup remarquer. Mais les cas touchent désormais le cœur même de la capitale, comme un virus qui aurait lu *L'art de la guerre* mais aurait préféré *L'Alchimiste*.

À l'hôpital principal de Moscou, les patients qui commencent à affluer ont de très fortes fièvres puis tombent dans un coma de trois ou quatre heures - juste le temps d'une sieste prolongée - avant d'en ressortir illuminés, le sourire jusqu'aux oreilles, les yeux pétillants comme s'ils revenaient d'un stage intensif de bonheur.

Le plus troublant, c'est leur irrésistible envie de serrer tout le monde dans leurs bras, sans distinction : infirmières, agents d'entretien, vigiles... et même les distributeurs automatiques de boissons chaudes. On leur conseille poliment de s'isoler quelques jours, pour des raisons de précaution sanitaire. Mais ils n'en font rien. Persuadés qu'un câlin soigne mieux qu'une quarantaine, ils préfèrent propager l'infection plutôt que de rester enfermés.

Aujourd'hui bien sûr, les autorités sanitaires tirent la sonnette d'alarme — mais avec un petit grelot en peluche, car tout le monde a l'air trop heureux pour paniquer. L'enquête révèle une vérité bouleversante : ces ex-comateux sont tous bienveillants et gentils en sortant du coma, après avoir parfois fortement déliré. On rapporte des vagues d'altruisme dans les quartiers contaminés. Des

anciens voisins, qui ne se parlaient plus depuis une sombre histoire de perceuse prêtée il y a longtemps et non encore rendue, se prennent dans les bras. Des couples séparés se réconcilient. Des adolescents rebelles offrent des fleurs à leurs profs. Une mamie a même donné son dernier pot de confiture à un livreur de pizzas.

La bienveillance se propage lentement mais sûrement avec des effets qui ressemblent à s'y méprendre à ce que vit le souverain lui-même depuis sa propre infection. Alors qu'il était jusque-là aussi chaleureux qu'un congélateur, il est métamorphosé. Il envoie des messages de remerciement à ses ministres, il complimente les serveuses de Novo-Ogaryovo sur la qualité de leur café, et il a récemment proposé à son garde du corps une augmentation et des congés supplémentaires.

Le ministre de l'Intérieur, qui découvre le vent nouveau que fait souffler ce virus sur la région, fait lui aussi des constats étonnants dont il rend compte au Tsar :

— Vladimir, j'ai de bonnes nouvelles ! Deux de nos policiers ont été remerciés et embrassés par les habitants lors d'un simple contrôle d'identité.

— Embrassés ? s'exclame Poutine, les yeux humides. Mais c'est merveilleux !

— Oui, et ailleurs, des agents ont reçu des fleurs jetées depuis un balcon. Une brigade d'intervention a même été applaudie par des jeunes en jogging.

Le souverain lève les bras au ciel comme s'il venait de gagner l'Eurovision.

— C'est clair. Ce virus est une bénédiction !

Le professeur de médecine, Yvan, lui, reste sur la réserve. Il sourcille avec l'air d'un homme à qui on aurait demandé de diagnostiquer une épidémie d'amour avec un stéthoscope cassé.

— En l'absence d'analyses sérieuses, déclare-t-il, rien ne prouve que ce virus est sans danger. Les gens ont encore de la fièvre, des migraines, et certains chantent des airs des Beatles sans prévenir.

Tout cela, bien sûr, reste strictement secret. Le FSB veille de son côté à ce que rien ne sorte de Novo-Ogaryovo. La maladie du chef de l'État est classée "top secret : trop gênant—et donc ne rien dire". Seules quelques rumeurs circulent, portées par des opposants mis au courant par un infirmier. Sans même avoir pu vérifier cette nouvelle, ils distribuent tracts, affiches et tweets depuis Moscou comme des bonbons empoisonnés.

— Le souverain est fou, affirment-ils. Il a fait offrir des chocolats et ses excuses à ceux qu'il a limogés et a déclaré : "je vous comprends" à ceux qui ont eu des parents exilés en Sibérie. Il a même souri à un bébé ukrainien qu'on présentait à la télévision !

Les médias officiels n'en parlent pas. La dernière chose que le peuple russe est simplement prêt à croire, c'est que leur chef suprême est plus gentil et sympathique. Alors que les journaux du soir continuent à parler de "*tactiques offensives et de victoires en Ukraine*" Poutine fait préparer discrètement l'envoi d'écharpes au Président finlandais qui est grippé, par pur élan de compassion. Le virus n'a peut-être pas gagné la guerre, mais il est en train de gagner les cœurs. Et pour les généraux, c'est bien plus dangereux.

A peine mis au courant des effets de ce virus, plusieurs psychiatres de Moscou se réunissent dans un salon discret du ministère de la Santé. L'une de ces sommités médicales, célèbre pour avoir écrit un essai sur la "*psychose patriotique post-soviétique*" tente de rassurer ses collègues :

— Ce n'est qu'une phase, une réaction post-traumatique classique : le coma, la lumière au bout du tunnel, et hop ! ils reviennent gentils comme des scouts en pèlerinage. Ça va passer, je vous le garantis.

Mais à leur grande surprise, ça ne passe pas. Les comportements bienveillants persistent, s'ancrent, se répandent. On commence à en parler dans les rues comme du syndrome du baiser spontané. Des gens autrefois bougons se mettent à distribuer des compliments comme des tracts électoraux :

— Belle moustache, camarade ! ou— Votre chien est merveilleux, madame ! ou encore — J'ai envie de repeindre ma vie aux couleurs de votre sourire !

Dans le réfectoire du personnel du palais présidentiel, les conversations prennent un tour étonnant :

— Tu as entendu ce qui s'est passé avec les patients du troisième étage de l'hôpital central ? demande un aide-soignant, la bouche pleine de bortsch.

— Tu parles ! L'un d'eux est revenu offrir un pourboire à l'infirmière qui lui avait raté sa perfusion.

— Un autre a écrit une lettre d'amour à son ex-femme... et à sa belle-mère.

— Il y en a même un qui a appelé les impôts pour les remercier de leur travail !

Le philosophe de l'équipe — surnommé Kontine, car il passe plus de temps à disserter qu'à désinfecter — déclare avec gravité :

— Cela redonne foi en l'humanité. Un virus qui rend bienveillant, c'est peut-être la dernière chance de notre espèce.

Tout le monde ne partage pas cet enthousiasme. Les virologues, les vrais, ceux qui n'ont pas versé dans la poésie thérapeutique, restent inquiets. Le professeur Yvan, le nez dans ses résultats, est de ceux-là :

— Des fièvres persistantes, des maux de tête, des pulsions de générosité incontrôlables. C'est probablement un dérèglement neurochimique car ces malades, une fois sortis du coma, ne font pas qu'un baiser à leurs soignants : ils ruissellent de bonté suspecte !

Dans les couloirs de Novo-Ogaryovo, où Poutine est toujours confiné, on l'entend déclarer, les bras grands ouverts, aux femmes de ménage qui s'occupent de lui :

— Venez que je vous embrasse ! Je vous dois tout : ma chemise repassée, mes pantoufles bien rangées, ma paix intérieure...

Embarrassé et inquiet, Patrouchev reste en communication régulière avec le professeur Yvan :

— On ne pourra pas cacher encore longtemps cette douce folie de notre Tsar. S'il continue à bénir les plantes vertes et à faire des déclarations d'amour aux serveuses et aux statues, tout le monde va comprendre qu'il ne gouverne plus rien, pas même sa libido. Il va falloir l'isoler.

Dans les quartiers de Moscou où se développe l'épidémie, la population se divise entre ceux qui sont sortis du coma et sont devenus amoureux du monde, toujours prêts à aider une vieille dame à traverser une rue ou à chanter du Michel Sardou dans les halls d'immeubles et qui voient le virus comme un cadeau du ciel, et les bien-portants non infectés, suspicieux, qui regardent les

premiers comme des bombes à « hugs² » en liberté, qui les fuient dans la rue, et qui vont jusqu'à leur jeter des gants au visage pour les éloigner.

Un projet de confinement obligatoire pour les infectés déclenche une vague de protestations.

— Pourquoi nous isoler ? On est juste heureux ! proteste une quarantenaire, ex-fonctionnaire revêche, aujourd'hui bénévole dans un orphelinat. Laissez-nous aimer la vie et vivre en paix !

Le point de basculement, le vrai, celui qui n'a été apprécié par aucun, contaminé ou non, vient de la décision d'abattre tous les poulets des élevages de la région de Moscou. Une mesure sanitaire, certes, mais reçue comme une trahison par une partie de la population accro au bouillon de poulet. Les petits éleveurs crient au scandale. Certains s'enchaînent à leurs volailles. Un groupe de poètes urbains récite des haïkus aux poules condamnées :

*Ô gallinacé,
Toi qui fus porteur d'amour,
Te voilà gibier !*

Dans les couloirs du pouvoir, les opinions divergent : le virus n'a pas tué mais il a transformé les comportements. Un conseiller politique, membre du FSB, glisse à l'oreille du secrétaire du Conseil de Sécurité :

— Il va falloir choisir. Soit on soigne cette épidémie, soit on la laisse gagner. Le problème se pose franchement car les gens n'ont jamais été aussi gentils et pacifiques. C'est très bien pour certains, mais terrifiant pour d'autres !

Le Général Kravtchenko, les yeux écarquillés, fait partie de ces derniers. Il clame avec indignation :

— Savez-vous qu'il a ordonné qu'on repeigne les missiles balistiques avec des messages de paix, couleur arc-en-ciel ! On ne peut plus tirer sur un pays avec de tels missiles ! La guerre est perdue d'avance.

² Hugs : embrassades, câlineries

Le chef du FSB propose à Troupachev d'organiser un contre-feu médiatique. Plus une seule image, plus un seul message ne doit filtrer depuis Novo-Ogaryovo en évoquant le Tsar. Il faut faire croire qu'il médite. Ou mieux : qu'il est en retraite spirituelle avec son ami le patriarche Kirill.

Sergueï Choïgou paraît songeur :

— Et s'il ne revient jamais à lui ? S'il reste doux, gentil, aimant ? Que fait-on ?

Avec son regard futé, Nadia propose la solution :

— Dans ce cas, on fait comme dans les grandes traditions soviétiques : on met en scène une grande maladie nationale qui l'a fatigué. Il se repose. Il médite. Il pense très fort à la Russie. Et nous, pendant ce temps, on gère.

Le Général Petrov lève timidement la main :

— Et s'il devenait populaire en version "Peace & Love" ? Les gens aiment les leaders qui les choient, maintenant...

Medvedev le coupe net :

— Les Russes aiment la discipline, la puissance, les ours, les tanks et les armes nucléaires, pas les déclarations d'amour et les chansons de Joe Dassin ! Le monde ne doit jamais savoir ce qui se passe ici.

Dans la salle de crise du Kremlin, quelques heures plus tard, Nadia revient, passablement affolée :

— On vient de me dire qu'il a préparé une lettre manuscrite à Zelensky. Avec des petits cœurs à la place des points sur les "i" ! Un agent du FSB l'a interceptée avant qu'elle ne sorte de Novo-Ogaryovo, mais c'était moins une !

Un frisson secoue la salle. Une vieille colonelle en charge du courrier fait un signe de croix, tandis que les généraux et les ministres qui n'ont pas été contaminés renouvellent leur confiance à Troupachev pour assurer la direction du pays en attendant la guérison de Poutine ou la nomination d'un successeur.

Devant la difficulté de contrôler Poutine en permanence à distance, l'équipe de Troupachev et le FSB se mettent d'accord pour organiser, sans plus attendre, le retour de Poutine au Kremlin où il

sera cantonné dans une aile spéciale où il sera mieux isolé et pourra être surveillé plus facilement.

Le souverain, qui reste aussi solide physiquement qu'un ours sibérien nourri aux myrtilles et au patriotisme, est content de regagner Moscou où il pourra, dit-il, « *mieux ressentir le pouls du pays* » — autrement dit, vérifier que le cœur du peuple bat toujours pour lui... et au bon rythme !

Pour ce retour il invite dans sa limousine blindée Mikhaël Michoustine, qu'il a promu quelques mois plus tôt à la présidence du gouvernement de la Fédération de Russie.

Ce départ de Novo-Ogaryovo se fait en grande pompe : gyrophares en transe, motards pilotant avec la discipline d'un ballet du Bolchoï, et sirènes hurlant comme un chœur d'opéra. Officiellement, c'est un simple retour à Moscou. Mais on croirait plus volontiers à une mission guerrière contre les embouteillages. Car traverser Moscou n'est plus une promenade dominicale. La ville s'étend désormais comme une pâte à crêpes qu'on aurait trop versée sur la poêle : ça déborde dans tous les sens. La prospérité, la démographie et l'amour inconsidéré des SUV ont fait pousser des voitures comme des champignons après la pluie, sauf que les routes, elles, n'ont pas grandi d'un centimètre. Résultat : une symphonie de klaxons, de jurons étouffés et de conducteurs au bord de la crise de nerfs.

Pour éviter qu'un bouchon ou une personne mal intentionnée ne vienne gâcher la fête, la sécurité présidentielle ferme purement et simplement la circulation sur tout l'itinéraire. Moscou s'immobilise, figée comme un peuple en adoration devant son dieu. Le cortège peut ainsi s'élancer en un défilé de limousines

identiques, alignées comme des matriochkas chromées. On ne sait jamais dans laquelle se trouve le Tsar, ce qui fait de chaque trajet un jeu de devinettes géant pour les curieux qui voudraient faire des photos de leur idole. Parfois même, un sosie prend place dans la première voiture, juste pour brouiller les pistes et occuper les paparazzis.

Dans l'une de ces voitures, plus luxueuse qu'une Rolls-Royce Phantom et presque aussi coûteuse qu'un yacht d'oligarque, le docteur Yvan, assis devant, surveille son patient d'un œil discret tandis qu'à l'arrière, Poutine, d'humeur radieuse, s'adresse à son collaborateur Mikhaïl Michoustine qui assume consciencieusement la présidence du gouvernement :

— Mikhaïl, mon cher Mikhaïl ! Je ne t'ai jamais assez dit combien je t'aime et t'admire. Pardonne-moi cette négligence ! Grâce à toi, nos rentrées fiscales débordent comme la Volga au printemps. Tu as réduit la corruption, maîtrisé nos comptes, et modernisé l'impôt sans effrayer les riches. C'est un exploit !

Michoustine, ému, bredouille quelque chose sur le travail d'équipe, mais le Tsar, contaminé par le virus de la bienveillance, poursuit d'un ton aussi doux qu'une tisane sucrée :

— Grâce à toi, nous avons fait beaucoup pour les acteurs économiques, mais le peuple, lui, attend encore. Peux-tu faire de la lutte contre la pauvreté une priorité ? Ce n'est pas aussi grisant que de cajoler les grandes entreprises, mais c'est nécessaire. Redistribuons, soutenons les familles, créons des contribuables heureux !

Michoustine acquiesce :

— Ce sera fait, Excellence. Croyez le bien !

La limousine glisse dans une ville étrangement apaisée. Moscou respire la sérénité — un miracle orchestré par la volonté du Tsar. L'atmosphère est si calme qu'on oublierait presque qu'à quelques centaines de kilomètres, la guerre n'a pas tout à fait dit son dernier mot. Mais pour l'heure, dans la bulle feutrée de sa limousine, le souverain contemple Moscou avec l'air satisfait d'un père contemplant son enfant bien peigné pour la photo de classe.

— Quelle belle capitale ! murmure-t-il, en s’attendrissant sur lui-même

Yvan, son médecin, assis sur le siège avant, écoute, observe et note soigneusement : “*Symptômes persistants de bienveillance aiguë. Évolution stable. Aucun traitement nécessaire pour le moment.*”

Cette tranquillité dans la capitale a un prix : une forêt de caméras scrute chaque trottoir, des gardes sont en faction tous les trente mètres, et les policiers sont plus nombreux que les pigeons de la place Rouge. On peut être arrêté à tout moment, parfois pour avoir éternué dans la mauvaise direction — mais enfin, pourquoi s’inquiéter ? Tant qu’on obéit, tout va bien. Certes, il est arrivé un jour qu’un drone envoie une bombe sur un immeuble du quartier des affaires, mais l’événement a disparu de la mémoire collective plus vite qu’une promesse de candidats après des élections.

Ce qui trouble néanmoins les esprits, ce sont les histoires qui remontent du front et les nouvelles de proches arrêtés pour avoir eu l’audace de penser de travers. Les prisons débordent, les exils forcés deviennent à la mode, et les arrestations arbitraires se banalisent au point d’entrer dans la routine nationale. Tout le monde le sait, mais la plupart préfèrent se taire — car ici, on l’a bien compris : mieux vaut avaler sa langue que risquer de perdre sa liberté... ou ses molaires.

A l’entrée du Kremlin, les gardes, engoncés dans leurs uniformes rigides, présentent les armes avec un sérieux presque comique. Poutine, l’air grave — ou du moins aussi grave qu’un homme récemment contaminé par un virus inconnu peut l’être — s’engouffre dans son bureau, avec Michoustine et son médecin, comme des espions de série B.

Sur son bureau a été déposée une note d’un professeur de médecine de Moscou, griffonnée à la hâte par une secrétaire qui n’a manifestement pas fait Lettres Classiques. Le message est cependant très clair : l’épidémie prend de l’ampleur. De nouveaux cas apparaissent, principalement dans le quartier du grand élevage de poulets qui semble être le foyer de départ de cette épidémie.

Poutine fronce les sourcils, inquiet, et demande à Yvan :

— Alors, que sait-on de ce virus ? Nos labos ont-ils trouvé quelque chose ou sont-ils toujours en train de courir après leurs éprouvettes ?

— Ils attendent d'autres prélèvements, répond son médecin. Ils travaillent maintenant avec l'Institut Vektor, notre centre spécialisé en virologie. Apparemment, c'est un virus tenace et assez contagieux, mais surtout... déroutant. Cet Institut recommande l'isolement.

— L'isolement ? Tu veux que j'aie m'enfermer de nouveau dans une datcha avec mes DVD de Rambo et mes haltères ?

Poutine est isolé dans des locaux confortables mais reste étroitement surveillé. Il attend la visite de son ami, le ministre de la Défense, Sergueï Choïgou qui a l'autorisation de venir le voir en revêtant un équipement de protection sanitaire.

Choïgou entre dans le bureau avec un air bizarre. Quelque chose cloche dans son regard. Il a changé. Il sourit d'un vrai sourire, sincère, avec les coins de la bouche qui remontent sans effort, et non ce rictus administratif qu'il réserve d'habitude aux caméras ou aux ennemis de l'intérieur. Pire encore : il sort un petit pot de confiture de son sac.

— Bonjour, Vladimir ! dit-il avec une voix chaleureuse. J'espère que tu vas mieux. Je t'ai apporté de la gelée de cassis. C'est fait maison, par ma femme. Elle dit que ça adoucit les esprits.

Poutine ne répond pas tout de suite. Il se contente de le fixer comme on regarde une grenade dégoupillée. Puis, lentement, il murmure :

— Qu'est-ce que tu as fait Choïgou ? Tu n'es plus le même !

— Mais si, c'est moi ! répond Choïgou en s'asseyant docilement. Simplement... disons que j'ai eu une révélation. J'ai attrapé une grippe avec une très forte fièvre il y a une semaine. Elle m'a cloué au lit mais je m'en suis sorti, même si je ne me souviens presque plus de rien. J'étais loin d'ici et j'ai perdu connaissance pendant plus de 3 heures. Depuis, je ne ressens plus aucune envie d'envahir qui que ce soit.

— Tu n'as pas eu de visions ? d'hallucinations ?

— Oh si ! J'ai vu des bisons danser la polka dans mon jardin. Mais surtout, j'ai compris. La violence, Vlad, c'est dépassé. Ce monde a besoin d'amour, de solidarité, de diplomatie...

— Tu es en train de me dire qu'on va résoudre nos différends avec l'OTAN à coups de câlineries ? sourit Poutine, les yeux mi-clos comme un chaton qui se réveille.

— Pas des câlineries, non, mais peut-être... un sommet sur le bonheur mondial ? J'ai déjà dessiné un logo. Il y a un arc-en-ciel et un ours qui sourit.

Poutine se lève lentement. Il fait le tour du bureau. Il s'approche de Choïgou, l'observe sous toutes les coutures et lui pince légèrement la joue.

— Tu as pris des champignons en Sibérie ou quoi ?

— Seulement des cèpes. Mais ils étaient excellents. J'en ai aussi apporté !

Il sort un petit sachet du fond de son sac. À ce moment précis, un agent du FSB posté derrière la porte se retient pour ne pas déclencher une alerte chimique.

— Sergueï, dit Poutine en prenant un ton grave, sais-tu que tu es en train de devenir un danger pour la sécurité nationale, le sais-tu ?

— Un danger de paix ! tu veux dire.

Il rit et poursuit avec enthousiasme :

— Oui, un danger de paix ! Imagine : plus de tanks, plus de missiles, plus de sanctions. Juste des coopérations fructueuses et des échanges culturels !

— Mon cher ministre, dit alors Poutine, en se frottant le menton, je te garde quelque temps près de moi pour méditer et préparer l'avenir. Mais attention, nous sommes surveillés par des gens qui ne sont pas d'accord.

— Pas d'accord avec quoi ?

— Pas d'accord pour faire des choses paisibles... comme de la confiture en pot !

Ce que les services de renseignement russes avaient d'abord pris pour une intoxication alimentaire – « trop de compote, pas assez de dictature » – s'est transformé en phénomène incontrôlable. Le virus,

surnommé officieusement “Le Syndrome du Baiser », se propage dans les hautes sphères de l’État. Un vice-ministre des Affaires étrangères a été surpris en train de chanter du Aznavour dans un ascenseur. Deux colonels de la Garde nationale ont demandé l’autorisation de repeindre leurs chars en kaki pastel pour adoucir l’image de l’armée. Et un ancien directeur de prison a présenté publiquement ses excuses à l’ensemble de ses anciens pensionnaires, sur sa chaîne Youtube, les yeux pleins de larmes et de regrets sincères.

Poutine, au courant de ces comportements, observe ce glissement idéologique avec la même expression que celle d’un dompteur découvrant que ses lions ont soudainement adopté le végétarisme. Il interroge ses meilleurs scientifiques, les chercheurs les plus compétents. Tous sont unanimes : ce qui se passe est spontané, inexplicable, incurable. Ce virus touche de plus en plus de responsables du gouvernement. Et plus on monte dans la hiérarchie, plus ses manifestations et ses effets sont nets et surprenants.

Dans les rues et sur certaines places de Moscou, certains habitants passés par le coma proposent de coller des affiches : « *Un bortsch pour la Paix !* » ou « *Embrassons nos voisins, pas les tanks !* » ou encore « *Slava Druzhiba !* » (Gloire à l’amitié !)

Le FSB tente de masquer ce désordre pour empêcher une catastrophe qui serait d’arrêter la guerre. Mais le virus continue à lui donner du souci car l’épidémie progresse sans parole et sans faire de pause.

Depuis qu'il a été infecté par le virus, Poutine rayonne comme un pissenlit au mois d'avril. Convaincu qu'il est l'ami de tous, même de ceux qui le détestent cordialement, il se sent prêt à répandre la bonté, l'amour et les baisers comme on distribue des bonbons. Il papillonne joyeusement dans l'appartement du Kremlin qu'on lui a affecté et en oublie presque que, dehors, beaucoup de ses sujets craignent le passage par le coma et veulent à tout prix éviter le virus comme on évite sa belle-mère un dimanche après-midi.

Certains membres de son Conseil lui indiquent cependant qu'à Moscou tout n'est pas aussi calme qu'il pourrait le croire. Aussi demande-t-il à aller personnellement à la rencontre de son peuple pour le sonder. Il est si aimable et si doux dans le bel appartement qui fait office de geôle que ses gardiens lui facilitent la vie et transmettent sa demande. Patrouchev en parle avec les responsables du FSB :

– Si l'on prend suffisamment de précautions, lui répondent-ils, ce n'est pas une mauvaise idée. Cela rassurera la population qui ne sait pas que le pouvoir a changé de mains. Et cela fera taire les bruits que font courir des comploteurs qui veulent le renverser en profitant des mécontentements provoqués par l'abattage des poulets.

Pour lui permettre de sortir sans qu'il puisse faire des déclarations intempestives, le FSB lui impose un stratagème digne des Pieds Nickelés. On enverra devant lui un sosie accompagné d'un chien semblable au sien, car tout le monde sait qu'un dirigeant avec un chien a l'air plus humain. Et lui, déguisé en monsieur-tout-le-

monde, surveillé par un garde chargé d'éviter les dérapages, suivra à distance en écoutant les bavardages des babouchkas. Il pourra ainsi entendre ce qu'on dit de lui tout en laissant croire aux Moscovites qu'il n'est pas malade et qu'il dirige toujours le pays et les opérations militaires de la Russie d'une main de maître.

Sans plus tarder, on lui organise cette sortie.

Une Lada banalisée vient le prendre et file vers la banlieue nord de Moscou. Elle est suivie d'une voiture officielle où se trouvent son sosie et un chien. Toutes deux arrivent sur le plus grand marché alimentaire de la banlieue moscovite. Là, entre les odeurs de légumes, de poissons, de fromages clandestins importés de France et d'ailleurs, devant des stands de mûres à moitié écrabouillées, se presse une foule bigarrée : mamies pauvres ou radines, négociateurs professionnels, chasseurs de bonnes affaires et enfants traînant leurs mères vers les stands de sirops et de confitures.

Poutine, grîmé par un professionnel du maquillage, laisse son sosie entrer avant lui, entouré d'une escouade de policiers qui ont pour consigne de laisser le peuple s'approcher de lui mais pas trop près. Le sosie, fidèle à sa mission, part en tête avec un chien emprunté copie conforme du toutou présidentiel tandis que Poutine reste discrètement à distance. A peine le sosie a-t-il passé le portail d'entrée du marché qu'un gamin s'écrie :

— Maman ! C'est Poutine ! Et c'est son chien qui est en train de lever la patte contre ton stand !

— Mais non, voyons, réplique la mère, c'est pas possible ! ...Ah ! mais si ! c'est bien lui ! On voit souvent sa tête à la télé.

Au marché, c'est la ruée : enfants, grand-mères, marchands de salami — tout le monde se masse autour du faux Tsar. Il avance au milieu de la foule tenue à distance par les policiers. Croyant être bien dans son rôle, il se met à distribuer des sourires et même une petite montre à l'une des femmes qui tend la main vers lui :

— Je n'ai rien d'autre sur moi, chère madame. Prenez-la, c'est tout ce que j'ai.

En moins de deux minutes, les autres femmes se transforment en hyènes affamées :

— Donne-nous aussi une montre ! crie l'une d'elles.

— Tu en as sûrement plein d'autres, Monsieur le Président ! ajoute celle qui pense l'avoir bien reconnu.

Le geste du sosie a été sincère, mais malheureux. Cette maladresse déclenche un pugilat pour un piètre bout de métal suisse. Tandis que les vendeuses s'empoignent, le sosie revient en arrière, protégé par la police. Celle-ci, zélée comme un commando disciplinaire, disperse la foule avec une brutalité telle que même Vladimir, caché sous sa fausse moustache et planqué derrière une pyramide de betteraves à l'autre bout de l'allée, en a un haut le cœur.

— Eh bien ! soupire-t-il. Ce peuple ne manque pas d'énergie, ni d'envie d'avoir l'heure au poignet !

Il laisse son double repartir tandis que lui-même, avec son nez postiche, poursuit son exploration tel un Philby ou un James Bond en mission secrète. Il se glisse entre les étals, passe devant une vendeuse de légumes poussiéreux, tend l'oreille pour écouter ce qui se dit, puis s'arrête devant une vieille paysanne qui vend des oignons et poireaux devant lesquels elle a posé à même le sol un portrait de son fils héros de guerre, mort au combat, auquel il manque un œil et une partie de la joue. Poutine, en mode bienveillant, tente une formule consolatrice :

— Vous devez être fière d'avoir donné un fils à la patrie !

La réponse est immédiate : elle saisit un poireau et le brandit comme une arme contondante. Le Tsar recule, terrassé par tant de douleur brute. Il en oublie presque que la guerre est toujours en cours. Quelques mètres plus loin, une autre vendeuse expose la photo de son mari totalement transformé en Picasso post-traumatique avec un visage déstructuré et un bras atrophié.

Exposer de telles photos est strictement interdit par le pouvoir. L'agent qui accompagne Poutine avertit la police. Matraques sorties, des policiers arrivent, confisquent les portraits et tentent de les emporter. D'autres vendeuses aux cheveux relevés en chignons viennent défendre leurs compagnes. Elles résistent et frappent les policiers avec des bottes de carottes et de céleri en provoquant un

début d'émeute. Poutine, ébranlé devant ces violences, recule et part retrouver sa Lada.

Il rêvait de paroles chaleureuses, d'un bain de foule paisible et plein de bienveillance. Il a trouvé un bain de foule, certes, mais en état de guérilla, révolté et dans la peine. Et pour la première fois depuis qu'il est Président de la Russie, il pense que régner par la peur n'est sans doute pas la meilleure façon de gouverner. Il revient au Kremlin, en vivant une grave crise existentielle. Il rumine. Il s'introspecte et ça fait mal !

Lui, Vladimir Vladimirovitch, dieu vivant des steppes et des salons dorés, voulait "aller vers le peuple", comme il disait dans ses discours écrits par d'autres. Sauf que le peuple, quand on s'en approche sans escorte, ça mord. Ou ça tape avec des bottes de céleri. Ou ça vous rappelle que la guerre n'a rien d'abstrait quand on expose sur un cageot de radis le portait en bouillie de son fils ou de son mari.

Il ferme les yeux, se repasse la scène comme un mauvais soap-opéra : le sosie qui distribue une fausse Rolex comme une confiserie Haribo. Des grand-mères paysannes qui se battent pour un peu de pitié et de reconnaissance. Et lui, Vladimir, déguisé en touriste, recevant une pluie de poireaux et une bordée d'insultes et de vérités, crues comme des sushis à la sauce amère.

Il a mal. Mal à son image. Mal à son égo. Mal à cette compassion qu'il sent sourdre de ses entrailles comme une crise de foie après un banquet d'État.

— Je ne sais pas comment aimer et me faire aimer, se répète-t-il en lui-même comme un mantra.

Il se rend compte que, pendant plus de vingt ans, il a confondu "*être respecté*" avec "*faire peur*", "*diriger*" avec "*terroriser*", et "*ordre et paix sociale*" avec "*arrestations et presse muselée*". Toute sa vie n'a été qu'un long film de domination. Pas une seule diapo sur l'amour bienveillant.

La Lada bringuebalante qui le ramène au palais sent le chou du marché, le vieux cuir et la désillusion. Affalé sur la banquette arrière

comme un oligarque sous Xanax, il mâchonne une biscotte molle que lui a tendue le chauffeur, croyant bien faire. Il regarde le paysage défiler : des chiens errants, des vendeurs de chaussettes trouées, un panneau géant “Votez pour la stabilité avec Poutine !” où sa photo a été agrémentée d’une moustache à la Trotski.

Il se sent seul. Plus seul que l’ours polaire du zoo de Novossibirsk. Son trône ? Un tabouret glacé, planté au sommet d’un monticule de dossiers secrets, de listes d’anciens compagnons exilés, et de factures d’opérations plastiques pour lisser son image.

Mais voilà. Ce fichu virus — ce microbe sentimental — l’a infecté jusqu’à la moelle. Il sent, pour la première fois de sa vie, une bouffée de tendresse lui monter à la tête. Il pleure presque. Ou alors, c’est la poussière du siège arrière de la Lada qui le fait pleurer... Peu importe.

— Et si j’étais vraiment bienveillant maintenant ? Vraiment bon et gentil.

De retour au palais, envahi de nobles intentions et de sentiments beaux et bons comme des gâteaux moldaves, il donne des ordres inattendus à Patrouchev :

— Nikolai, Je veux que tu prennes des décisions de ma part. De bonnes décisions. Des humaines, gentilles, bienveillantes.

Patrouchev est interloqué et se demande :

— Que veut-il dire par gentilles et bienveillantes ? “plus du tout de tortures” ou “moins de corruption et de fraudes fiscales” ?

— Mieux ! lui fait savoir Poutine. Que le peuple dénonce tous les fonctionnaires corrompus ! Qu’on leur reprenne leurs villas, leurs montres, leurs jacuzzis ! Et qu’on rembourse le peuple !

Nikolai lui répond en bredouillant :

— Mais Vladimir, si on fait ça, il ne restera plus beaucoup de place dans nos camps de redressement et les goulags.

— Tant pis !

Le coup est parti. Poutine a retrouvé son autorité et Nikolai Patrouchev se soumet, même s’il n’est pas d’accord sur tout. Les bonnes actions s’enchaînent alors comme des perles sur un collier :

— Apporte moi la liste des prisonniers politiques ! lui demande Poutine. Qu'on les libère et qu'on leur fasse des excuses publiques, avec des chèques, et des doudounes pour l'hiver.

— Faut-il faire aussi des dons aux œuvres de charité ? surenchérit Patrouchev avec ironie.

— Absolument ! Même à celles qui ont un logo aussi affreux qu'une étiquette de lessive.

— Moins de militaires à la télé également ? poursuit Troupachev.

— Oui. Davantage de concerts, de clowns, et de recettes de pâtisserie.

Patrouchev et ses conseillers, d'abord incrédules, finissent par se convaincre que leur Tsar a été remplacé par un clone ressemblant au Père Noël.

— Il n'est plus lui-même, murmure Nikolaï. Pacifique, bon et généreux, combien de temps cela va-t-il durer ?

Au palais du Kremlin, la petite salle de réunion affectée à Poutine sent l'odeur du café froid et transpire l'inquiétude. La chercheuse émérite du Centre de recherche virologique Vektor vient d'arriver. Elle déploie devant Poutine, Smirnov et Patrouchev un épais dossier, orné d'insignes effrayants destinés à faire peur.

— Voyons voir ces fameux résultats ! demande Poutine

La chercheuse a fait un gros travail. Elle expose ses conclusions :

— Vous le savez déjà, ce virus est contagieux, apparemment inoffensif, et étrange dans ses effets psychiques. On n'a jamais vu ça ! Il stimule des zones cérébrales liées à l'amour, fait danser la dopamine dans tous les neurones, et pourrait même augmenter la production d'ocytocine - l'hormone de l'amour et du câlin -, de sérotonine - le neurotransmetteur du bonheur- et d'endorphines - les anti-douleurs naturels.

Ces résultats tombent comme une bonne nouvelle.

— Un virus de l'amour ? Il faut le breveter ! déclare Poutine, aussi inspiré qu'un capitaliste de la Silicon Valley.

Mais la virologiste ajoute aussitôt :

— Son origine reste un mystère digne d'un roman de science-fiction. On n'a pas trouvé de parent proche chez les virus de la grippe aviaire ou la maladie de Marek. Mais c'est bien un virus de volaille mutant, né dans un élevage en mauvaise santé où l'on ne parle peut-être pas assez aux poulets stressés pour s'en rendre compte ! C'est bel et bien un nouvel arrivant.

Ajustant ses lunettes pour lire la suite de son rapport, la chercheuse poursuit :

— Quant aux effets secondaires que notre laboratoire a observés, ils sont divers et variés, mais le plus impressionnant c'est que certains infectés adoptent un comportement affectueux extrême, comparable, disent quelques spécialistes, à celui des personnes atteintes de la Trisomie 21, même si aucun lien chromosomique n'a été mis en évidence.

— Nous devons poursuivre nos recherches, conclut-elle. Et pour cela, nous allons établir la cartographie des circuits de la tendresse activés dans le cortex par ce virus, étudier en parallèle le métabolisme hormonal pour mesurer la montée fulgurante de dopamine, ocytocine, sérotonine et endorphines ; et enfin explorer l'impact génétique de ce virus, ce qui va nous amener à vérifier notamment si le virus a quelque talent de sculpteur chromosomique... ou si c'est juste un hasard viral.

Pour donner bonne presse à ce microbe sans poil, certains épidémiologistes russes le baptisent le « *Bienveillant* », une appellation qui fait le buzz. Ce mot, court, doux et vaguement affectueux, se propage plus vite qu'une blague de bureau.

Les journaux l'adoptent : le *Bienveillant*, nouvelle arme de paix ! Les réseaux sociaux le relayent : hashtag : #TeamBienveillant. Même les vendeurs de journaux en kiosque présentent l'épidémie comme un nouveau service tout compris : embrassades et accolades illimitées et bonne humeur gratuite.

Pour déplier le tapis rouge à ce virus, le ministère de la Santé prend des mesures... très virales :

- Abandon immédiat des gestes barrières : lavez-vous les mains, oui, mais pas trop !
- Suppression officielle de la distanciation : désormais, c'est « serrez-vous la pince » obligatoire.
- Réouverture des poulaillers : vivent les poulets ! et fin du carnage !

Ces mesures font dire à Poutine :

— Vous voyez, grâce au *Bienveillant*, le peuple est plus heureux et plus uni. Personne ne doit le craindre !

Derrière la joie collective subsiste cependant une grave inquiétude :

— Et si, un jour, le virus mutait... et décidait d'activer d'autres hormones ? Genre, la testostérone pour susciter et encourager l'agressivité dans la rue, ou le cortisol pour augmenter le stress ?

Pour l'heure, le *Bienveillant* reste un doux mystère que le gouvernement décide de qualifier de « meilleure garantie de paix intérieure et de stabilité », bien qu'il fasse oublier un peu vite le Covid qui n'a pas encore dit son dernier mot et qui ressurgit de temps à autre.

Le secret du Kremlin vient de voler en éclats. Tout Moscou sait désormais que leur cher souverain n'est plus vraiment malade. Du moins pas malade-malade, juste un peu, de façon... disons, imprévisible.

Les bavardages des dames qu'il a embrassées dans des accolades plus que diplomatiques, et la balade de son sosie au marché ont mis la puce à l'oreille des citoyens. Résultat : plus personne ne croit à son coma mystique. Le Tsar va bien, merci, il respire la forme et la bienveillance à pleins poumons !

Les opposants misaient sur un peuple grognon et en colère contre le pouvoir qui avait tardé à reconnaître que le virus n'était pas aussi dangereux qu'il l'avait fait croire. Ils sont déboussolés. Comment renverser un souverain qui guérit trop bien et se met à distribuer des faveurs au peuple ? C'est indécent ! Et comme le FSB colle à leurs basques plus étroitement qu'une combinaison de plongée, leur enthousiasme révolutionnaire s'évapore comme vodka au soleil.

Depuis son exil à Londres, Khodorkovski, le chef des révolutionnaires expatriés, n'est pas aussi désespéré. Il garde la flamme. Il est convaincu que le mécontentement populaire va exploser — et pas seulement à cause du prix de l'essence et du gaz, mais à cause des poulets qui ont tardé à revenir sur les étals, et de la guerre en Ukraine qui fait beaucoup de vide dans les familles. Il ordonne donc à ses lieutenants d'organiser un attentat « propre et discret », façon film d'espionnage des années 70.

Pendant que Vladimir Poutine rayonne de bonté comme un radiateur en pleine surchauffe émotionnelle, à l'autre bout de

Moscou, dans une cave mal ventilée et vaguement décorée de posters froissés de Navalny - édition collector, bientôt introuvable - , se réunit le Comité Central des Opposants Pas Encore Morts ni En Prison (le CCOPEMEP).

Autour de la table se pressent :

- Igor, le représentant de Khodorkovski et chef local des opposants.

- Vadim, ex-espion reconverti en poète existentiel et alcoolique intermittent.

- Ludmilla, hackeuse féministe, intolérante au gluten, au patriarcat et aux logiciels propriétaires.

- Mikhaïl, prof de philo viré pour avoir osé dire que Platon n'aurait pas voté Poutine.

- Rassoul, l'homme de la com,

— Camarades ! Le Tsar a changé ! lance Igor. Il est gentil, paraît-il. Il pleure devant les babouchkas, distribue des roubles et libère des prisonniers politiques ! Qui peut croire ça ?

— C'est un piège ! fulmine Mikhaïl. Une opération psychologique. L'opération Doudou. Il veut nous endormir à coups de câlins !

— Ou alors, murmure Ludmilla en tapotant sur son vieux Nokia, c'est dû à un parasite cérébral... ou pire, à un implant émotionnel chinois.

La conclusion tombe, convaincante comme un syllogisme :

— Si Poutine est devenu gentil, c'est qu'il est malade. Et s'il est malade... il faut le libérer de ses souffrances !

— L'assassiner ? interroge Vadim. Facile à dire, mais comment ? Avec une arme blanche ? un drone ? Une bombe ? Un sandwich empoisonné ?

— Peu importe ! répond Igor. L'essentiel, c'est de trouver un volontaire courageux, idéaliste... et un peu suicidaire.

Silence glacial. On entendrait voler une mouche espionne lancée par le FSB.

Igor frappe du poing sur la table pour réveiller les vocations :

— Qui est volontaire ?

Nouveau silence.

Finalement, Rassoul, un comploteur inspiré fait une proposition :

— Je connais un jeune chômeur un peu... déconnecté. Il adore les sensations fortes, les jeux vidéo, et il n'a pas grand-chose à perdre. En plus, il a besoin d'argent pour se "motiver".

— Parfait ! conclut Igor. Un héros moderne, prêt à mourir pour la cause ou au moins pour sa dose.

Rassoul le contacte. Avec l'accord du groupe, ce jeune est chargé de l'attentat. Mais, la gloire de ce héros est de courte durée : ce volontaire est arrêté par le FSB avant d'avoir appuyé sur quoi que ce soit. Après quelques séances d'un interrogatoire musclé, il livre toute la bande. C'est une panique générale !

— Dispersez-vous ! hurle Igor. Cachez-vous, planquez-vous, mais ne touchez pas trop fort, on risquerait de vous trouver !

Ironie du sort : dans leurs cachettes minuscules et mal aérées, les conjurés attrapent le fameux virus de la Bienveillance. Fièvre, délires, sourires béats : le cocktail parfait pour neutraliser toute révolution. Les sbires du FSB, ravis, les cueillent un à un, comme des champignons en automne. Dans l'équipe des résistants, c'est la débacle.

Quelques jours plus tard, Alexandre, le chef de la police secrète du Tsar, déboule chez Poutine, radieux :

— Vladimir, tout va bien ! Vos ennemis ont été terrassés par... votre propre virus !

— Excellent, répond le Tsar, réjoui. La nature fait bien les choses.

En effet, miracle ! Igor, quelques heures après être sorti du coma, déclare sa flamme politique au souverain. Il lui jure fidélité, écrit même un poème "Ô Vladimir, lumière de ma fièvre !" et devient l'un de ses plus fervents supporters. D'autres anciens opposants, encore groggy, se mettent à chanter également ses louanges à la télévision :

— Notre dirigeant nous a écoutés. Il va cesser d'envoyer des jeunes au front, comme nous le lui avons demandé. Il faut le soutenir.

Le timing est parfait : les élections approchent. Avec le ralliement des ex-révolutionnaires, Poutine caracole en tête dans les sondages. Pas besoin de faire campagne lui-même. Affiches, médias, réseaux, tous crient Votez Poutine ! et de toute façon, pour qui d'autre voter en Russie ?

Dans son palais, le souverain contemple le pays, un verre de kéfir à la main. Il plane dans une douce euphorie post-virale, confiant en sa réélection :

— Pourquoi faire campagne quand on sait qu'on peut compter sur des électeurs bienveillants ?

Les sondages pour Poutine s'envolent plus haut que les choucas de Daourie. Aucun adversaire sérieux ne se présente contre lui.

Les Russes, rassurés, votent comme d'habitude pour la stabilité et la tradition. Poutine est réélu à près de 90 % sans même bourrer les urnes. Elles étaient déjà pleines d'amour pur lui !

Quant au futur radieux promis par Khodorkovski, il attendra. Le virus de la bienveillance a encore de beaux jours devant lui. Et tandis que Moscou s'endort sous la neige, le Tsar lit à voix haute l'un des messages que vient de lui envoyer son ami Choïgou : « *Je rêve de drones qui distribuent doucement des baisers à la population de notre beau pays qu'est la Russie.* »

Six mois après le premier « bonjour » du virus, Poutine a repris en mains le pouvoir, et l'équipe des ultras, menée par Medvedev, rentre totalement dans le rang. L'épidémie est encore sévère mais on commence à apercevoir à l'horizon des guérisons définitives, des malades d'où le *Bienveillant* a fini par faire ses valises. Hélas, avec lui s'en vont aussi les élans de tendresse et les pulsions câlines. Le verdict des spécialistes tombe pour ajouter les précisions suivantes aux caractéristiques de ce virus :

— Virus autolimitant, disent les chercheurs.

— Disparition dans 6 à 12 mois, préviennent les épidémiologistes. Plusieurs voix inquiètes résonnent dans les couloirs du Kremlin.

— Ça signifie que dans un an, on va dire : adieu les bons sentiments ! et bonjour le retour à l'égoïsme ?

Poutine, qui tient entre les mains un ourson en peluche qu'on lui a offert lors d'une visite d'école, pâlit. Il est véritablement angoissé :

— C'est un drame qui se prépare ! Les gens vont vouloir reprendre leurs dons, revenir sur les pardons accordés, devenir des goujats ! Il faut faire quelque chose !

Le directeur du Centre Vektor, fin psychologue, tente de le rassurer :

— Majesté, même si le virus s'en va, il aura planté quelques germes de bonté en chacun, un jardin secret d'empathie qui restera présent.

Mais l'ombre de nuages émotionnels très gris plane sur le Kremlin. Poutine veut des certitudes, et rapidement.

— Dis-moi : peut-on attraper le *Bienveillant* deux fois ? demande -t-il à la chercheuse du Centre Vektor.

— Sans doute... mais attention aux effets de la forme longue de cette infection : fièvre, maux de tête, courbatures.

— Seulement cela ! répond Poutine rassuré. Ses yeux brillent comme des émeraudes :

— Parfait ! Je me propose comme cobaye ! Réinjecte-moi ce virus tout de suite !

Sous les yeux médusés des médecins, une infirmière prélève de la salive et du sang d'un patient fraîchement contaminé, les mélange dans une seringue, et fait une piqûre royale.

Les jours suivants, Poutine traverse le cycle habituel : forte fièvre ; hospitalisation au palais, puis un coma de trois heures, avec ronflements délicats. Et cinq heures après s'être réveillé, dans la soirée, il bondit dans sa chambre, plein d'entrain :

— Je me sens meilleur que jamais ! N'attendons pas plus : Recontaminons la Russie tout entière, rationnellement, efficacement.

Il ordonne aussitôt :

— Cadeaux officiels à tous les soignants, même aux agents d'entretien— car l'amour et la bienveillance passent aussi par les bonbons. Invitation solennelle à la recontamination générale pour 6 à 7 mois supplémentaires, voire plus si on développe une forme « longue » du *Bienveillant*.

Le professeur Yvan, pris de jalousie affective, réclame, lui aussi, sa dose royale. Quatre jours plus tard, il déborde d'enthousiasme :

— Merci, Vladimir ! Je vais engager toute ma brigade à te suivre.

— Excellent ! lui répond Poutine Mais préserve bien ce virus : c'est notre meilleur atout.

Le miracle de cette recontamination au *Bienveillant* se manifeste immédiatement : les couloirs du palais résonnent de rires, d'exclamations joyeuses et de chorégraphies improvisées. Il s'accompagne de nouveaux gestes de générosité dont pour certains la restitution spontanée des biens mal acquis. Au tribunal de

Moscou, s'amoncellent les procès-verbaux d'amnisties. Les effets du plan anti-corruption s'accélèrent : les ministères passent en mode grand ménage ; les fonctionnaires honnêtes brandissent leurs diplômes, les fraudeurs s'exilent vers les îles finlandaises.

Le Président du gouvernement de Russie, Michoustine, qui restait un peu sceptique, constate avec satisfaction une situation inédite :

— Les corrupteurs se repentent, et les budgets s'équilibrent... sans racket ! Tout se passe à merveille ! Le peuple applaudit. C'est du jamais vu !

Pour l'heure, la Russie nage dans un océan de bienveillance institutionnalisée. Et son souverain, fier comme un paon au bain, conclut :

— Pourquoi entretenir des usines de chars et de fusils quand on a une usine à fabriquer de l'amitié et de la bienveillance ?

Un peu fatigué mais toujours optimiste et bienveillant, Poutine décide d'aller à Daïval, une résidence d'Etat, pas très éloignée de Moscou. Situé entre forêts, lacs et souvenirs de l'URSS, c'est un domaine qui semble flotter hors du temps, un lieu de silence surveillé, où le vent n'ose pas souffler sans autorisation.

Officiellement, c'est une pause dans ses activités de dirigeant suprême de la Russie. Officieusement, une quarantaine « affective » dictée par les médecins du Kremlin — le Président étant suspecté d'avoir contracté une nouvelle forme du virus de la bienveillance, le variant B, plus contagieux et provoquant des accès de tendresse accrus, des élans de bonté incontrôlés, voire des décisions politiques inconnues.

Peu de regards peuvent plonger dans cette propriété d'Etat isolée dans la nature. Il est impossible de voir de l'extérieur ceux qui viennent y séjourner. Poutine en profite pour y passer plusieurs jours avec sa fille Maria et sa petite fille Evguenia qu'il n'a jamais bien gâtée.

Il s'y découvre grand-père maladroit mais attendri, enchaîne les cabrioles cosaques après une tentative ratée de danse classique, pêche le brochet comme un vieux sage russe au bord du lac, et philosophe sur les joies simples.

Une fois arrivée, Evguenia, avec sa candeur enfantine, lui pose des questions dont une à laquelle il ne s'attend pas :

— Dadushka, c'est bien toi qui fais la guerre ? Pourquoi tu ne veux pas l'arrêter ? lui demande-t-elle en plantant son regard dans les prunelles pâles de son grand-père.

Il toussote. Il aurait préféré qu'on lui parle d'économie politique, de pipeline, ou des ballets de l'Armée Rouge. Mais cette question-là, non ! Trop directe. Trop crue.

— C'est compliqué, ma petite... Ce sont des opérations de stabilisation territoriale...

— Tu veux dire : taper les autres pour qu'ils te laissent la place ? Mais ils ne vont jamais t'aimer.

Elle a dit ça en mordant dans une fraise, l'air parfaitement sérieuse.

Les heures passent, étrangement douces. Avec l'écoulement du temps le Tsar, d'abord raide comme une statue soviétique, s'est mis à rire, un vrai rire, pas celui programmé par son porte-parole. Puis il a dansé un peu, observé des canards à la jumelle, pêché au lancer avec sa petite-fille. Chaque soir, Evguenia insiste pour qu'il lui lise un conte. Il choisit les plus courts. Elle, les plus longs. Mais ce qui le bouleverse le plus, c'est sa voix quand elle lui dit, avant d'éteindre sa lampe de chevet :

— Bonne nuit, Dadushka. Tu sais, t'as pas besoin d'être méchant pour être fort.

A la fin de son séjour, il repart à Moscou dans son train blindé en laissant à Daïval Evguenia et sa mère car il ne veut pas qu'on les voit ensemble pour préserver leur anonymat et leur tranquillité.

Dans son compartiment, de retour vers Moscou, en robe de chambre militaire, il médite. L'omelette truffée, bénie par le patriarche Kirill, refroidit doucement. Il n'y touche pas. Les mots d'Evguenia tournent dans sa tête comme un vieux vinyle grippé : « Pas besoin d'être méchant pour être fort... »

Il se replie dans le confort de son train spécial et réfléchit à ces paroles. Elles le poursuivent à l'approche de Moscou jusque dans ses rêves brumeux où il entrevoit une Russie bienveillante, dansante, souriante, et pleine de petits brochets dans des eaux vives.

Bien atteint par le variant B, il prend à son retour des décisions radicales. Il limoge les généraux les plus belliqueux, renvoie les

bureaucrates gris et sans tendresse, nomme Choïgou secrétaire du Conseil de Sécurité et prend Patrouchev comme Conseiller personnel. Quant à Medvedev, il le laisse vociférer dans le vide.

Tandis que le peuple russe —lui aussi largement infecté par le variant B — commence à se passionner pour la danse classique, les pique-niques familiaux et la pêche éthique, le Tsar médite :

— Peut-être qu'un jour, on construira la Grande Russie non pas avec des missiles, mais avec des danses, de la culture et des récits.

Deux jours après le départ discret du Tsar de la résidence de Daïval, Maria et sa fille Evguenia reviennent à Moscou dans une grosse berline banalisée en empruntant une route ordinaire pour se fondre dans la routine d'un pays en guerre. Le chauffeur du Service de la Sécurité conduit avec le soin professionnel d'un homme qui sait qu'il transporte une cargaison humaine précieuse – et potentiellement explosive.

Soudain, à proximité d'un dépôt de carburant, la sirène d'alerte déchire l'air. À peine le temps d'une prière, d'un geste de protection maternelle, qu'un missile — ukrainien, russe, ou simplement égaré on ne sait pas encore — tombe sur les citernes en contrebas. Une boule de feu surgit, projetant la voiture contre le bas-côté comme une canette vide. L'explosion suivante achève le travail : la berline, réduite en puzzle incandescent, devient un feu de détresse improvisé.

Les pompiers arrivent dans un ballet de sirènes et de cendres. Ils extirpent une femme, blessée mais consciente, le chauffeur – déjà dans l'au-delà patriotique – et une petite fille sans nom, dont la jambe gauche pend comme un chiffon. L'un d'eux, apparemment infecté par le virus, murmure en posant un garrot : « *Pauvre petite...* »

À Moscou, Poutine est mis au courant du bombardement. Il consulte la cartographie satellite du trajet, s'arrête sur le point où la voiture de sa fille s'est évaporée. Il devine. Il devine trop bien. Il prie, maladroitement, comme un débutant de la foi.

Peu après, un rapport lui confirme ce qu'il redoutait : sa fille Maria est blessée, sa petite-fille Evguenia amputée. La voiture n'était pas n'importe quelle voiture. Et ce missile, dont on sait finalement qu'il a été lancé en représailles d'un bombardement ordonné par lui-même, via Choïgou, boucle un cercle d'absurdité stratégique parfait.

À l'hôpital militaire de Moscou, Evguenia est opérée dans les salles ultra-modernes réservées aux puissants. Quand Poutine lui parle au téléphone, sa voix tremble un peu — c'est peut-être l'effet secondaire du virus.

— Je sais que tu es très courageuse, Evguenia. On va te faire la plus belle jambe bionique de tout l'empire. Même James Bond en serait jaloux.

Elle lui répond quelques jours plus tard, joyeuse comme un enfant peut l'être malgré tout son malheur et ses blessures :

— Dadouschka ! Elle est presque prête, ma jambe-robot ! Je vais pouvoir sauter comme un kangourou, tu crois ? Et j'ai une amie dans la chambre d'à côté, elle est ukrainienne. Elle n'a plus de parents. Je pourrais l'inviter chez nous ?

Le mot « ukrainienne » fait l'effet d'un fil barbelé autour du cœur de l'ancien KGBiste. On l'informe que l'amie est une orpheline d'un village rasé par une frappe aérienne russe. Elle doit partir pour un centre de « rééducation patriotique ». La grande machine, destinée à transformer des enfants ukrainiens en enfants russes, soviéto-compatibles, se met en marche.

Poutine ne dit rien. Il est le chef. Il ne veut pas remettre en cause les ordres qu'il a donnés pour une larme d'enfant... sauf que cette larme-là, il l'entend couler et résonner dans son propre cœur. Il cite même Dostoïevski dans sa solitude : « Rien ne peut compenser une seule larme d'un enfant. » Cette larme, il l'a vue, et s'en souvient désormais.

Au Kremlin, les collaborateurs du Tsar ignorent ce qui s'est passé, tout en remarquant son air méditatif et son désir de changement bienveillant.

Les remarques fusent sur le nouveau Poutine :

— Il est encore plus contaminé qu'avant, s'écrie Nadia en bondissant hors de son bureau. Il parle d'amour, de cuisine végétarienne et veut réformer la police avec des comédiens formés à la médiation ! Il a même nommé Belousov à la Défense alors que ce n'est pas un militaire !

Les médias ne savent plus sur quel pied danser. À la télé, un débat enflammé oppose d'anciens spadassins du régime à de jeunes influenceuses bienveillantes.

— C'est une trahison géopolitique ! hurle un vieux général en tapant sur son pupitre.

— Non, c'est la renaissance spirituelle de la Russie ! répond une star de TikTok en tutu brodé de coquelicots.

— Et vous, citoyens, que pensez-vous de ce décret-surprise sur les danses populaires et les pique-niques intergénérationnels ? demande une présentatrice à un homme du peuple.

— Moi j'dis, si ça peut remplacer les chars par des accordéons, j'suis pas contre !

Dans son bureau, Vladimir Poutine, désormais surnommé « Vlad le Tendre » pour rappeler sans doute en version plus sympathique « Yvan le Terrible », regarde les actualités avec une expression indéchiffrable. Il est toujours le maître du jeu. Mais quelque chose d'invisible et de contagieux l'habite désormais

Il appelle le chef d'orchestre du Ballet Bolchoï.

— Prépare-moi une tournée. Tu vas faire jouer La Symphonie de la paix intérieure et inviter une petite fille handicapée à danser. Je la connais. Elle m'a dit qu'elle voulait que je la voie danser dans ce ballet avec sa nouvelle jambe.

Et c'est ainsi que l'homme le plus redouté de Russie commence à réécrire son destin en voulant qu'une « Belle à la jambe bionique » se mette à danser devant lui.

La vague de bonté et de bienveillance due à l'épidémie n'a pas fait que des heureux. Si la société civile découvre de nouvelles vocations de poètes, de jardiniers solidaires, de pêcheurs de brochets ou de médiateurs de quartier, l'armée, elle, commence à tousser.

Le premier à sonner l'alarme est le préfet de police de Moscou. Il s'adresse au ministre de l'Intérieur, l'air grave, les yeux cernés, comme un homme qui vient de lire avant de s'endormir 200 pages d'un manuel sur les cent-et-une façons de réprimer les manifestations de rue :

— J'ai un problème sérieux, déclare-t-il d'un ton sec. Mes policiers... changent.

— Comment ça, ils changent ?

— Ils deviennent gentils.

— Soyez plus précis !

— Ils refusent d'interpeller. Ils préfèrent discuter. Ils font des baisers aux manifestants, les embrassent, distribuent des mouchoirs aux pickpockets en pleurs qu'ils arrêtent, et veulent même aider les contrevenants à remplir leurs formulaires d'amende.

Le ministre pâlit.

— C'est... grave ?

— Très.

Mais le pire est encore à venir. Un rapport militaire transmis par un lieutenant angoissé fait l'effet d'un tir de mortier dans les salons dorés du Kremlin :

« *Du lieutenant Farouk au capitaine Shirin,*

Plusieurs soldats revenus de permission montrent des signes inquiétants de tendresse incontrôlée. Sur le champ de bataille, certains chantent des chansons enfantines. D'autres refusent de tirer sans avoir d'abord tenté un dialogue par signaux avec les adversaires. Un caporal a même tricoté un gilet pour un prisonnier ukrainien qui « grelottait trop fort ». Je crains une dégradation majeure de la combativité et de l'esprit belliqueux. Un sergent a osé même déclarer que "la guerre, c'est dépassé" !

Je vous supplie d'intervenir avant qu'un de mes hommes ne propose un traité de paix unilatéral signé avec des petits cœurs »

Devant l'ampleur de cette détresse psychologique, les généraux paniquent. On convoque les labos militaires avec un mot d'ordre : créer de toute urgence un vaccin *anti-Bienveillant*.

Très vite, des moyens colossaux sont engagés. Deux mois plus tard, miracle ! Un vaccin est prêt... du moins, sur le papier, car les essais sont peu concluants. À peine 10 % des soldats vaccinés résistent à l'envie d'organiser des pique-niques fraternels avec l'ennemi. Un major vacciné est même surpris en train de composer un haïku pour célébrer la douceur d'un lever de soleil sur le Donbass.

— Ce n'est pas un vaccin, c'est une passoire, murmure l'un des généraux. Il n'est intéressant que pour ceux qui le vendent très cher à l'armée, soupire un autre.

Acculés, les vieux généraux décorés, nostalgiques de l'époque où l'on pouvait tirer sans avoir reçu un ordre, prennent une décision radicale : suspendre immédiatement toutes les permissions pour éviter les contaminations pendant les retours de ces soldats dans leurs familles. Voulant faire vite, ils en oublient d'en informer Poutine.

Deux jours après, des milliers de femmes – épouses, mères, sœurs, fiancées, maîtresses, toutes bienveillamment contaminées – descendent dans les rues. C'est la première fois dans l'histoire russe que des manifestations de femmes sont aussi importantes. Sur les pancartes qu'elles brandissent, on peut lire :

« *Rendez-nous nos maris !* » « *On veut les embrasser !* » « *Pour une armée plus tendre !* »

Poutine, informé par son secrétaire du Conseil de Sécurité, manque de s'étouffer avec sa tisane au gingembre enrichie au *Bienveillant* qu'il prend en cachette depuis deux semaines pour apaiser le reste de ses instincts belliqueux.

Le ministre de l'Intérieur se rend en toute hâte dans le bureau du Tsar.

— Vladimir ! Nos policiers refusent de disperser les manifestantes. Ils leur apportent des fleurs et organisent des ateliers de mandalas participatifs !

Poutine fait convoquer ses haut-gradés, leur fait un blâme et les menace d'une excursion en camp de rééducation :

— Quelle idée de suspendre les permissions ! Vous voulez déclencher une révolution contre la bienveillance ?

Les généraux, têtes basses, bredouillent des excuses. Le Président leur ordonne de revenir sur leurs bavures :

— Qu'on rétablisse immédiatement les permissions. Et qu'on les prolonge à trois semaines. Cela fera trois semaines d'embrassades dans les familles, et de bisous entre amis. Et sachez que je reconsidère sérieusement vos compétences de chefs militaires.

Puis, dans un moment de lucidité virale :

— Je reconnais que j'ai été mal inspiré en lançant cette guerre... Vous m'aviez assuré qu'elle ne durerait que trois jours, comme un rhume, alors qu'on est parti pour une sinusite de quatre ou cinq ans !

Le décret présidentiel est publié dans l'heure, provoquant des scènes de liesse dans tout le pays. Les femmes retournent à leurs cuisines pour y préparer des plats spécialement enrichis au variant B. Certaines vont jusqu'à contaminer les chaussettes, les slips, les pyjamas de leurs hommes.

Les femmes ukrainiennes, inspirées par le courage contagieux de leurs voisines russes, ont décidé d'imiter leur stratégie. Elles veulent la paix, le retour de leurs fils et de leurs maris, et en ont assez de tricoter des chaussettes pour les envoyer au front. Alors, elles innovent.

Sous prétexte d'aide humanitaire, elles font parvenir aux deux camps des plats savamment infectés au *Bienveillant* : des pelmeris³ mi-cuits, des bortschs tièdes, des pirojkis⁴ crus, mais présentés avec un raffinement tel que les soldats s'empressent de les dévorer sans soupçon. Certains, après quelques bouchées, soupirent déjà d'émotion. L'un d'eux demande même en mariage la cuisinière invisible qui fait de si bons pelmeris. Et pour favoriser davantage l'épidémie, les Ukrainiens lancent sur les réseaux sociaux des jeux de bienveillance active, dont une application de rencontre géolocalisée, *Tendrement Contaminé(e)*, qui est téléchargée près d'un million de fois en 24h.

Dans les tranchées, l'effet ne tarde pas à se faire sentir. Après quelques jours, des soldats russes sortis du coma et devenus bienveillants s'approchent des lignes ukrainiennes en brandissant leurs armes au-dessus de leur tête. Pas pour tirer, pour les offrir. Certains agitent un fanion blanc confectionné à la hâte dans un caleçon réglementaire.

Un colonel ukrainien observe la scène à la jumelle, intrigué :

³ Pelmeris : raviolis russes.

⁴ Pirojkis : beignets en formes de petits chaussons farcis à la viande, au riz, à l'oignon et aux champignons et cuits au four ou frits.

— Regardez-moi ça ! Ils s'avancent avec des bouquets de fleurs. Ils veulent se rendre ou fêter quelque chose ?

Il ordonne qu'on les laisse passer jusqu'à un piton rocheux où on leur demande de déposer leurs armes comme des élèves bien élevés rendant leurs cartables à la maîtresse. Ils sourient. Ils sont visiblement soulagés. L'un d'eux lance même :

— « *Privet* (salut !) », camarades ! Quelqu'un aurait-il une tisane ? Mais un officier s'inquiète :

— Mon colonel, c'est une tactique virale du Kremlin. Ils veulent infecter nos unités avec des câlins et des discours de Tolstoï pour nous rendre inoffensifs.

Le colonel n'en a cure :

— On s'en moque ! Ils sont polis, ils sentent bons, et ils nous amènent des biscuits. C'est une victoire.

Bientôt, ce scénario se répète un peu partout. Une sorte de viaduc viral s'installe. Le *Bienveillant* circule sans passeport vaccinal, ni uniforme. Il grimpe les échelons militaires comme un mousse motivé. Il arrive même à Kiev sans avoir eu à montrer son passeport

Les résultats ne se font pas attendre : l'épidémie passe la ligne de front et rapidement, l'euphorie gagne les militaires et les civils des deux côtés. On ne parle plus que du *Bienveillant* et de ses vertus : tendresse, écoute, capacité soudaine à s'émouvoir d'un lever de soleil sur le Dombass. Sur les réseaux sociaux, les Ukrainiens se lancent des défis viraux. Les utilisateurs de l'application de rencontre *Tendrement Contaminé(e)* partagent leurs symptômes comme d'autres partagent des selfies. Ce Variant B ne se contente pas de rendre les gens bienveillants. Il les rend extrêmement démonstratifs. Ce qui conduit les membres du FSB à fuir les lieux ouverts trop infectés où l'on partage ses émotions. Certains d'entre eux se réfugient dans des sous-sols, casques sur les oreilles, en écoutant du hard-métal pour éviter toute contamination sentimentale.

À Kiev, les comportements sont encore plus chaleureux. Les passants contaminés se prennent dans les bras, les policiers récitent des vers au lieu de mettre des contraventions, les chauffeurs de taxi offrent la course gratuite si le client partage un souvenir heureux.

Une grand-mère ukrainienne contamine un bataillon entier en lui servant une soupe chaude avec un grand clin d'œil.

Lors d'une cérémonie de remise de médailles sur le champ de bataille, Zelensky, fidèle à son désir de proximité avec ses combattants, étreint, embrasse, félicite ses soldats un à un. C'est un grand moment d'humanité, immortalisé par des dizaines de caméras. Mais trois jours après son dernier passage sur le terrain, il revient à la capitale avec une fièvre brûlante. Son médecin, un homme à l'humour douteux mais au thermomètre fiable, lui annonce la nouvelle :

— Vous avez contracté le *Bienveillant*, monsieur le Président.

— Je vais ressembler à Poutine ? s'exclame-t-il

— Non, rassurez-vous, vous aurez encore vos cheveux et votre barbe. Et vous deviendrez plus doux.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Coma dans 48h. Après, on verra.

— Et après ? demande-t-il.

— Eh bien... vous ferez peut-être des caresses à vos ministres. Ça dépend de votre charge virale, lui déclare son médecin.

Zelensky, inquiet, s'exclame :

— Que la presse n'en sache rien !

— Trop tard, les journalistes ont déjà titré "Le Président en plein Boum viral" ! Ils font des infographies interactives sur votre température.

La population ukrainienne, consternée, suit l'évolution de la fièvre présidentielle comme un feuilleton Netflix. On craint une attaque russe massive pendant l'indisponibilité du chef. Mais à la surprise générale, rien de cela n'arrive.

Dans le climat d'hésitation et de confusion qui s'instaure, les services de propagande ne chôment pas. Plusieurs chaînes russes diffusent des images truquées de Zelensky avec des musiques menaçantes et des effets spéciaux ringards façon années 80, le faisant passer pour un vampire fasciste milliardaire.

Les médias ukrainiens contre-attaquent avec des montages qui ridiculisent Poutine en le montrant déguisé en ballerine soviétique ou en babouchka amoureuse d'un tank. Mais la censure russe veille. Chaque tentative de diffusion est interceptée, traduite, retournée. Une image de Poutine décorant une veuve de guerre devient dans les médias russes : "Le Tsar adore les veuves qui se remarient pour regarnir les armées !".

Et pendant que les propagandistes s'écharpent, les présidents, eux, s'adoucissent. Leurs pensées évoluent. Zelensky, réveillé de son coma, a changé. Il parle de paix avec émotion. Il écoute les mères de ses soldats, leur promet qu'il fera tout pour préserver leur vie sans renoncer pourtant à la reconquête des territoires perdus. Il rêve de négocier, mais ses alliés occidentaux lui glissent à l'oreille : « Résiste encore quelque temps. Après, on verra ! »

Poutine, quant à lui, sait qu'il pourrait gagner... mais à quel prix ? L'idée de bombarder tout un pays pour obtenir quelques centaines de kilomètres carrés de terrain supplémentaires l'ennuie désormais. Il consulte un conseiller spirituel. Il lit Tolstoï, au moins les résumés de ses romans, et demande qu'on remplace "Plan d'invasion" par "Stratégie de cohabitation partagée et non agressive" dans les documents internes. Puis il invite son ami Choïgou à Novo-Ogaryovo pour lui parler d'une décision qu'il rumine depuis plusieurs semaines.

Et pendant que les bombes tombent plus lentement, que les soldats s'échangent des recettes de pelmeris et que les Présidents sortent peu à peu de leur fièvre guerrière, un nouveau vent se lève sur le terrain des combats.

A Novo-Ogaryovo, où Poutine est revenu pour quelque jours, une douce odeur de tilleul flotte dans l'air. Dans le salon boisé, feutré, deux fauteuils en cuir, une bouteille de vodka entamée, un samovar qui fume doucement, veillent silencieusement. La lumière du soir peine à filtrer à travers les lourds rideaux. Un chien dort au pied d'un guéridon. Sur la table : deux tasses, et - fait rarissime - un pot de miel, une douceur inhabituelle pour le thé.

Le virus de la bienveillance a fait son œuvre. Les deux hommes, d'habitude raides comme des statues de bronze, ont dénoué leurs cravates. La théière fume entre eux. Au mur, les portraits de Staline et de Pierre le Grand semblent observer la scène d'un air perplexe et se demander si eux aussi n'ont pas attrapé quelque chose.

Poutine se penche pour parler à Choïgou qui reste son ami de cœur.

— Tu te souviens, dit-il, de ce qu'on s'était dit en 2022 ? Que l'Ukraine, c'était une partie de nous, que les Ukrainiens reviendraient dans notre giron comme des enfants perdus et que nous ferions tout pour qu'ils reviennent...

Choïgou remplit deux tasses en lui répondant :

— Je me souviens que tu étais bien d'accord avec ça. Mais Vladimir, j'ai une question à te poser, à retardement, mais ce n'est pas une bombe, rassure-toi. Pourquoi ne t'es-tu pas arrêté en Ukraine, quand tu as vu que ce n'était pas une promenade de santé ?

Poutine soupire en fixant sa tasse :

— Ah, Sergueï, parce qu'au KGB, on ne nous apprenait pas à reculer. Jamais. On nous disait : « Une décision prise est une

victoire commencée ». Et l'on croyait que l'honneur consistait à aller jusqu'au bout, même si le bout était un gouffre.

— C'était donc bien cette vieille école du KGB ? Celle où admettre une erreur, c'était déjà trahir ? questionne Choïgou

— Exactement, lui répond Poutine. Là-bas, on nous forgeait comme de petites enclumes : dures, froides, sans question. Le doute, c'était une maladie. On disait même qu'il fallait étouffer la compassion dans l'œuf, car elle pouvait "compromettre l'efficacité de la mission". Tu imagines ? Aujourd'hui, ce virus de la bienveillance me fait voir à quel point c'était une fable et une folie.

— Mais tu avais des modèles. Staline, par exemple... Tu l'admirais, n'est-ce pas ? rétorque Choïgou

Poutine admet, pensif :

— Oui. J'y voyais la force, une volonté d'acier. Mais je ne voyais pas les millions de morts, les familles détruites, les vies broyées. Je regardais le marteau sans voir les éclats. Aujourd'hui... — il marque un silence — je vois les éclats jusque dans mes rêves. Et parfois, Sergueï, j'ai honte de mes anciennes lectures.

— Et Boutcha⁵ ? demande Choïgou. Était-ce aussi pour te faire craindre ? Pour "imposer la décision prise", comme on dit dans les manuels du pouvoir ?

Poutine, ferme les yeux un instant avant de lui répondre :

— Oui. C'est le mot que j'ai le plus prononcé, jadis : craindre, se faire craindre. Mais tu sais, la peur est une monnaie qui se dévalue vite. On finit toujours par en être soi-même prisonnier. Aujourd'hui, je donnerais tout pour n'avoir jamais ordonné certaines "mesures d'intimidation"... Boutcha...Boutcha !

Et après un lourd silence :

— C'est le nom qui me réveille la nuit. J'y voyais une "opération spéciale". Maintenant, j'y vois des visages. Des mères. Des enfants. Des chiens errants qui attendaient leurs maîtres. Tu vois, la bienveillance, Sergueï, c'est une arme aussi. Mais elle tire en plein cœur.

⁵ Boutcha, lieu d'un horrible massacre de civils par les troupes russes au début de l'invasion de l'Ukraine entre le 27 février et fin mars 2022

— Alors... si c'était à refaire ? demande Choïgou

— Je m'arrêteraïs dès le premier obus. Je prendrais le téléphone, j'appellerais Zelensky, et je lui dirais : « Je m'arrête là, pendant qu'il reste encore quelque chose à sauver. Cherchons plutôt à refaire ensemble une union qui fera de nos deux pays une zone de prospérité et de paix ». Mais l'homme que j'étais ne savait pas encore parler ce langage-là. Le virus, lui, m'a réappris la grammaire de l'humanité.

Choïgou d'un ton plus léger, presque ironique :

— Alors, tu admets avoir été contaminé ?

Poutine avec un sourire :

— Gravement, mon cher Sergueï. Et je n'ai aucun espoir de guérison. Je crois même que je suis devenu contagieux. Attention à toi... tu pourrais te mettre aussi à aimer ton prochain !

Choïgou souriant lui aussi :

— Trop tard pour moi, Vladimir. Hier, j'ai surpris un soldat ukrainien blessé... et j'ai ordonné qu'on le soigne. Nos anciens maîtres du KGB me radieraient à jamais.

Poutine respire :

— Alors, sois heureux, mon frère. Nous venons enfin de quitter leur empire. On dirait que le virus de la bienveillance t'a donné des métastases...

Une pause. Les deux hommes lèvent leurs tasses de thé. Dehors, la neige fond doucement sur les pelouses de la résidence. Pour la première fois, elle ne ressemble plus à un linceul.

Poutine, grave et malicieux à la fois, poursuit :

— Bienvenue dans le nouveau KGB, le Komité de la Grande Bienveillance !

— J'aime bien ! lui répond Choïgou. Mais attention, si Lénine entend ça, il va se retourner dans son mausolée.

Et Poutine de conclure :

— Alors qu'il se retourne ! Pour une fois, il verra le monde du bon côté.

Au milieu des bouleaux, des hêtres et des souvenirs, Poutine continue à méditer tout haut. L'ancien Poutine aurait bombé le torse. Celui d'aujourd'hui rêve à une jambe articulée, à une enfant ukrainienne, et à une paix encore incertaine.

— Tu vois, dit-il à Choïgou, je ne peux pas m'empêcher de penser à ma propre petite-fille qui a perdu une jambe.

— Une jambe, Sergueï. Une jambe volante ! Comme si le karma avait une précision balistique.

Choïgou, après être resté silencieux, avance sa propre réponse :

— Tout ça à cause d'un dépôt de carburant. Je pensais que c'était un bon choix stratégique. On m'a dit que les Ukrainiens l'ont ciblé en réponse à nos frappes sur leurs raffineries.

— Donc c'est toi. Enfin... moi par toi. Nous deux. Un duo de fossoyeurs aveugles, résume Poutine en se levant pour faire les cents pas en poursuivant :

— Tu crois que le virus de la *Bienveillance* nous aurait empêché de faire ça ?

Choïgou hausse les épaules :

— Je crois que ça te fait dire des choses que je ne t'ai jamais entendu dire. Et ça m'inquiète.

Poutine esquisse une moue plutôt triste :

— Moi aussi. Ça m'inquiète... mais ça me soulage.

Il s'arrête net pour déclarer :

— Je veux qu'on arrête la guerre, Sergueï. Je vais le faire.

Choïgou sursaute :

— Tu vas faire quoi ?

Poutine se retourne :

— Oui. Parce que si je continue, je deviens fou. Je n'ai pas fait tout ça pour devenir un monstre qui blesse des enfants.

Il baisse la voix.

Choïgou le regarde avec un air fraternel :

— Alors vas-y. Mais as-tu vraiment réfléchi ? Ils ne comprendront pas. Ni les généraux. Ni les oligarques. Ni notre population. Ni même la moitié de ton propre cerveau.

Et Poutine de répondre :

— J'en ai encore l'autre moitié. Et elle me dit d'écouter cette voix-là. Celle qui ressemble à celle d'une petite fille à qui il va manquer une jambe à cause de moi.

Très loin d'eux, dans une chambre d'hôpital, la douce lumière du matin réveille une convalescente. Une prothèse repose près de son lit. Evguenia – car c'est elle qui est là - a une poupée sur les genoux. Elle tient le téléphone portable avec ses deux mains, concentrée. À l'autre bout de la ligne, dans son fauteuil, Poutine écoute.

Evguenia d'une voix claire, joyeuse malgré tout, lui annonce :

— Dadushka ! Ma nouvelle jambe est prête ! Elle est en titane et en plastique. C'est un monsieur qui l'a faite à la main. Il dit qu'elle est plus solide qu'une vraie.

Poutine esquisse un sourire triste qu'elle ne voit pas :

— Tu vas devenir la première ballerine bionique du Bolchoï. Je te l'avais dit, non ? Tu es la grâce et la force réunies.

— Tu crois que je pourrai encore danser ?

Poutine hésite :

— Peut-être pas comme avant ! Mais tu danseras autrement. Et plus personne n'osera t'écraser les pieds.

— C'est vrai ! Mais j'ai une autre question, poursuit-elle. Je t'avais parlé de l'ukrainienne de la chambre d'à-côté, qui a mon âge et qui a perdu ses parents. Tu ne m'as pas répondu quand je t'ai demandé si je pouvais l'inviter.

Poutine reste un moment en silence au bout du fil :

— Tu l'aimes bien ?

— Oh, oui. Elle est drôle. Et triste aussi. Je peux l'inviter chez nous, quand je sors ?

— Je ne sais pas, mon petit cœur, lui répond son grand-père, la gorge serrée. Je vais voir ce que je peux faire. Mais... c'est compliqué.

— C'est toujours compliqué, les grandes personnes ! Elle m'a dit qu'elle allait partir bientôt très loin d'ici. Tu sais, elle pleure la nuit. Moi, je ne pleure pas. Je suis forte, moi. C'est elle qui a besoin d'aide.

— Je vais y réfléchir. Promis.

Evguenia poursuit la conversation, avec d'autres remarques auxquelles elle pense :

— Tu sais, même avec une seule jambe, on peut faire plein de choses. Comme devenir présidente. Ou... arrêter les guerres, par exemple.

Poutine ferme les yeux :

— Oui. Tu as raison. On peut arrêter les guerres.

Il s'arrête, regarde son interlocuteur qui a entendu, et prend la décision qui stupéfie Choïgou.

Le virus de la bienveillance a fait son chemin. La vengeance bouillonne encore dans ses veines, mais se heurte à un nouveau sentiment : l'horreur des combats et des bombardements. Et si cette guerre, qu'il mène avec l'arrogance d'un joueur d'échecs qui triche, n'en valait plus la chandelle ? Et s'il pouvait, pour une fois, perdre peut-être des combats mais gagner quelque chose de plus rare : un peu d'humanité ?

Le surlendemain, à la surprise générale, il ordonne un cessez-le-feu. Sa déclaration publique parle de « générosité », de « grandeur d'âme » — jamais d'Evguenia. Cette tragédie restera son secret, partagé uniquement avec Choïgou, dans leur silence de complices repentants.

Le Président ukrainien Zelensky manque littéralement de tomber de son siège lorsqu'il entend à la télévision que Poutine annonce un cessez-le-feu unilatéral. Entre deux quintes de toux post-*Bienveillante* et un soupir, il lâche à son entourage :

— C'est une blague, non ? Depuis quand Poutine joue-t-il au prix Nobel de la Paix ?

Il pense immédiatement que c'est une fake news, car ses troupes fondent comme neige au soleil, ses stocks de munitions sont plus maigres qu'un régime de mannequins, et le monde entier sait que la situation militaire de l'Ukraine est critique.

Avant de répondre officiellement à cette proposition que confirment ses services de renseignements et son Etat-major, Zelensky convoque séance tenante ses plus proches conseillers.

La réunion se tient dans la salle du Conseil, aménagée au sous-sol de son palais présidentiel, parce qu'on n'est jamais trop prudent quand des missiles vous tombent parfois sur la tête au petit déjeuner. La pièce, aveugle, est illuminée par un lustre en bronze tellement gros qu'on pourrait y accrocher un bataillon de chauves-souris. Au centre, une grande table ovale en acajou. Autour, huit conseillers, tous assis dans d'énormes fauteuils de cuir jaune — seul luxe encore toléré en temps de guerre.

Zelensky débarque en tenue de combat — sweat kaki, barbe de trois jours et l'air épuisé d'un rock-star après une tournée mondiale. Il s'assoit en soupirant :

— Bon ! Notre voisin du nord a soudain décidé qu'il avait un cœur. Il propose un cessez-le-feu. J'ai ici son discours où il se

déclare « bon et magnanime ». Il est même question de « grandeur d'âme ». Qu'en pensez-vous ? Je vous écoute.

Silence de plomb, perturbé uniquement par le ronflement d'un ventilateur poussif, jusqu'à ce que le Général, chef d'Etat-Major, un vieux baroudeur au visage buriné, rugisse :

— Foutaises ! Retrait total des troupes russes, sinon rien ! Je n'ai pas envie de me retrouver avec les tanks russes garés sous mes fenêtres comme des livreurs de pizza.

La conseillère en relations internationales lève les sourcils :

— Vous savez sans doute, Général, que le virus de la bienveillance semble avoir fait effet sur Poutine. Il paraît qu'il distribue des montres au marché et qu'il veut sauver des orphelins. Peut-être faut-il lui laisser le bénéfice du doute ?

Le Général lève les bras au ciel :

— Et quoi encore ? Il va nous envoyer des bouquets de fleurs et des chocolats pendant qu'il garde nos territoires ?

Un jeune conseiller, lunettes rondes et costume trop grand, intervient timidement :

— On doit accepter ce cessez-le-feu. Si on refuse, la communauté internationale va dire qu'on est des jusqu'au-boutistes. On risque de passer pour les vilains de l'histoire.

— Vilains de l'histoire ? s'étrangle le Général. Mais c'est nous qui sommes envahis !

La chargée des relations publiques soupire :

— Mesdames, Messieurs, si on pouvait éviter de hurler... ça serait bien pour éviter de faire péter les ampoules de ce lustre. Nous n'en avons plus en réserve.

Zelensky se masse les tempes.

— Est-ce que quelqu'un, ici, a une solution autre qu'un refus total qui nous conduirait sans doute à un suicide collectif ?

Un autre conseiller propose alors à mi-voix :

— On pourrait impliquer l'ONU...

— L'ONU ? À part distribuer des biscuits et envoyer des casques bleus pour faire coucou à la caméra, ils feront quoi ? lui répond son voisin.

La conseillère en relations publiques prend un ton plus dramatique :

— Si on refuse l’armistice, les gens vont nous haïr. Nous serons considérés comme les « casseurs de trêve ». Déjà qu’on nous accuse de voler les fonds de l’aide internationale pour acheter des baskets de luxe...

Zelensky hausse les sourcils et tente de détendre l’atmosphère :

— Je n’en ai acheté que deux paires ! Bon, d’accord... trois.

Petits sourires discrets, malgré la tension. Le Président finit par soupirer :

— OK... Je vais accepter ce cessez-le-feu. Mais je vais dire à la presse que c’est « sous conditions ». Ayons l’air ferme, menaçant et ouvert à la fois, comme un crocodile végétarien.

Tous hochent la tête, un peu soulagés. Zelensky tend une carafe de vodka :

— Buvez, mes amis. Si ça se trouve, demain, Poutine m’enverra un bouquet de roses... ou un drone explosif.

Mais dès le surlendemain, les bonnes nouvelles se confirment et Zélensky leur déclare :

— C’est officiel. J’ai accepté de signer l’armistice !

Dès que la nouvelle fuite dans la presse, c’est la folie sur le front. Des soldats ukrainiens et russes s’invitent mutuellement à boire le thé entre deux tranchées. Certains échangent même leurs casques comme des trophées de footballeurs après un match.

Un commandant ukrainien fulmine en voyant ses hommes s’attrouper :

— C’est quoi ces accolades ? On parle d’un cessez-le-feu, pas un speed-dating !

Sur les réseaux sociaux, le nombre de nouvelles pages explose : #BisouPourLaPaix — où soldats et civils se filment en train d’embrasser leurs anciens ennemis, sur fond de musiques soviétiques romantiques.

La nouvelle n'est cependant pas rose pour tous. Les mercenaires et repris de justice qui sont en première ligne s'inquiètent car ils comprennent que leur prime de combattants va s'évaporer :

— Si ça continue, dit l'un d'eux je vais devoir me reconvertir en serveur dans un bistrot. Mais moi, je n'ai qu'une seule compétence : tirer et faire exploser des bunkers mais pas de porter des verres en équilibre !

Pour calmer leur mécontentement, on leur propose un marché : maintien de leur solde, plus des tickets-restaurants, en échange de la promesse de ne plus tirer à la kalachnikov ni de distribuer des coups de crosse à tout-va.

Dans la confusion générale qui s'instaure, un chef de bataillon russe, fraîchement contaminé, se met à écrire des poèmes d'amour à ses anciens ennemis ukrainiens.

— Franchement, j'aurais préféré que tu restes sur ton char plutôt que de me dédier un sonnet aussi plat ! lui fait remarquer, pas très gentiment, un major ukrainien écrivain à ses heures.

Mais le résultat est là ! Plus de bombes qui tombent... mais des fleurs, des bises, et des militaires trop occupés à échanger leurs playlists Spotify pour songer à se tirer dessus.

Zelensky, encore incrédule, confie à ses proches

— Vraiment c'est la guerre la plus bête qui soit que nous venons de vivre !

Poutine, de son côté, se répète devant son miroir :

— Je l'avais dit... Le *Bienveillant* est l'arme absolue.

Pour négocier ce fameux cessez-le-feu — celui censé épargner à la planète une crise de nerfs collective et un désastre irréversible — le Tsar de Russie et le Président de l'Ukraine se rencontrent dans un lieu strictement secret.

Enfin... *secret*, à part pour les cuisiniers, les techniciens du son, les femmes de ménage, trois agents de sécurité, deux espions lettons, un serveur finlandais et une vache locale qui n'a rien demandé.

Premier round : ambiance feutrée, rideaux tirés, buffet discret.

Zelensky entre, mine renfrognée, l'air d'avoir avalé un cornichon en pleine réunion d'état-major. En face, Poutine arbore un sourire si doux qu'on dirait un vendeur de chocolats bio.

— Alors, lance Choïgou, fidèle représentant de Poutine comme une ombre bien peignée, êtes-vous prêt à signer la paix ?

— La paix ? grogne Zelensky. Vous voulez dire... capituler ?

— Mais non, voyons ! répond Choïgou. Négocier ! Nous avons un atout commun pour cela.

— Ah oui ? Des pirojkis radioactifs ?

— Mieux : le virus de la bienveillance. Celui qui transforme nos soldats en gentils bisounours !

Zelensky soupire :

— Parfait. Des soldats qui se prennent dans les bras au lieu de se tirer dessus, il était temps.

— Justement ! s'exclame Choïgou. Si on contamine tout le monde, finie, la guerre ! Même nos ministres de la Défense vont chanter du Charles Aznavour à l'ONU.

— Vous voulez contaminer la planète entière ?

— Et pourquoi pas ? Avec le *Bienveillant*, Gengis Khan, aurait ouvert un spa à Oulan-Bator au lieu d’envahir l’Eurasie.

Les deux chefs d’État se mettent d’accord : Finie la recherche d’un vaccin *anti-Bienveillant* ! Finies les précautions pour rester immunisé. Juste de la tendresse...

Les journalistes invités à suivre les discussions doivent porter un badge : *Vert* : Contaminé - *Rouge* : Pas encore, mais curieux, ce qui donne lieu à des scènes surréalistes :

— Monsieur du Guardian, êtes-vous infecté ?

— Pas encore... mais j’ai téléchargé et payé l’application qui donne droit à dix baisers !

L’heure de signer la convention d’armistice arrive. Le lieu secret n’est plus un secret : un technicien l’a géolocalisé sur Google Maps et publié sous le nom de “Peace Summit”.

Poutine arrive en costume gris clair et cravate turquoise, “la couleur de l’apaisement”, Zelensky en sweat kaki, “la couleur du budget limité”.

Ils se saluent d’une poignée de main prudente, en évitant l’embrassade soviétique sur des lèvres qui pourraient sentir la vodka.

On reste sobre. La secrétaire lit le texte officiel, aussi bref qu’un titre de presse :

“Nous, dirigeants de la Fédération de Russie et de l’Ukraine, décidons de cesser totalement les hostilités et de préserver la paix, la santé publique et la transmission harmonieuse du Bienveillant...”

Zelensky l’interrompt :

— On ne forcera personne à devenir un bisounours professionnel.

— Ça va de soi, approuve Poutine.

Les clauses annexes de l’armistice prévoient des tournois de football sur la ligne de front, récompensés par des médailles en étain ; des congés émotionnels pour les soldats trop émus ; une Journée Internationale de la Bienveillance - chaque ministre devant

complimenter son pire adversaire à la télévision – et l’interdiction de fabriquer un vaccin *antiBienveillant* — sauf si le virus devient grognon.

Pour signer cette déclaration, Poutine dégainé son stylo argenté “Pour la Patrie”. Zelensky, son feutre vert fluo offert par une fan lors d’un concert caritatif.

— Je signe en bas, au milieu, propose Poutine.

— D’accord, mais en n’envahissant pas les lignes qui me sont réservées ! Je tiens à protéger mon territoire, répond Zelensky.

Aux frontières, les troupes se décontractent, des tentes communes sont mises en place pour des distributions de thé et de gâteaux. Des brochures intitulées “Comment se faire des amis après s’être bombardés pendant près de quatre ans”, cosignées par les deux anciens belligérants, sont offertes à chacun.

Sur TikTok, le #BienveillantDance fait un tabac : soldats russes et ukrainiens dansent ensemble le kazatchok et le gopak. Une hotline “post-traumatique” est ouverte : 50 % des appels viennent de généraux émus déclarant avoir “retrouvé goût à la vie et aux mots croisés”.

Choïgou murmure au Tsar :

— Tu as pensé aux oligarques privés de contrats d’armement ? Tu ne crois pas qu’ils vont râler ?

— On les contaminera aussi, répond Poutine. Ils finiront bien par donner leur fortune aux orphelinats.

Zelensky se souvient de son ancien métier :

— Si on m’avait dit qu’un virus câlin mettrait fin à la guerre, j’aurais pensé à un scénario pour Netflix...

Et ainsi s’achève la signature du Premier Armistice Virologique Mondial. Les canons se taisent, les soldats dansent, les diplomates méditent, et le monde retient son souffle...en espérant que le *Bienveillant* ne devienne pas, du jour au lendemain, le variant « Grognon ».

L’armistice est signé — et, miracle, respecté ! Les armes se sont tues sur tous les fronts où Russes et Ukrainiens s’envoyaient jusque-là des “arguments” plutôt explosifs. Il s’agit maintenant de fixer les conditions de la paix.

Dans un premier temps, les territoires ukrainiens occupés par la Russie vont être gelés et démilitarisés à la vitesse grand V : adieu tanks, bonjour tracteurs ! Ils seront administrés conjointement par la Russie et l’Ukraine avec un statut provisoire jusqu’à l’issue des référendums prévus dans les deux ans sous l’autorité de l’ONU dans les cinq territoires disputés⁶. Chacun de ces territoires sera rattaché au pays choisi par ses électeurs. Pour rassurer tout le monde, et surtout pour faire joli sur les photos, une force internationale est prévue sur place pendant deux ans. Symbolique ? Oui. Contraignante ? Euh... disons qu’elle fera surtout du tourisme diplomatique et assurera la surveillance des campagnes électorales et des bureaux de vote lors des référendums.

Durant la période transitoire, il est convenu de permettre à ces territoires d’avoir leurs propres assemblées, leurs budgets, leurs écoles et même un peu de police maison. Le tout “à la suisse” : neutre, précis et ponctuel, on l’espère, afin de faciliter la transition vers leur futur destin. Pour sceller la réconciliation et encourager le développement d’échanges culturels, le russe et l’ukrainien sont déclarées langues officielles sur tout le territoire ukrainien. De quoi

⁶ *Les oblasts de Donetsk, Kherson, Louhansk, Zaporijjia et la péninsule de Crimée.*

garantir des discussions bilingues... et des réunions trois fois plus longues.

Dans les mois qui suivent l'armistice, la démilitarisation prévue par ces accords commence étonnamment bien : pas de cris, pas de lancers de micros. Mais très vite, les négociations se corsent — surtout quand il s'agit d'argent. Les deux camps dressent la facture des dégâts : ponts rasés, villes détruites, champs minés, nerfs à vif... Le total donne le vertige ! Et comme personne n'a gagné officiellement, impossible de dire brutalement à la Russie : "C'est tout pour ta pomme !". Il va falloir négocier et piocher dans les avoirs gelés de la Russie et les dons de la communauté internationale pour ne pas retarder les travaux.

Quant aux réparations humaines : morts, blessés, traumatisés, réfugiés, c'est un autre chapitre très douloureux. Sans ressusciter les morts, ou guérir tous les blessés, on les rend à leur pays et à leurs familles lors de cérémonies poignantes. On n'oublie pas non plus la planète, qui réclame elle aussi ses indemnités pour sols criblés et mers polluées. La liste ressemble à un inventaire à la Prévert revu par Kafka.

On finit par mesurer à quel point la guerre est une absurdité coûteuse : des milliards pour casser, des trillions pour recoller. Et tout le monde promet solennellement que, juré craché, "plus jamais ça !" ... jusqu'à la prochaine fois.

Restent les questions épineuses que se posent les instances internationales réunies à la Haye : Que faire des responsables ? Déclarer une amnistie générale ? Non ! Ce serait un trop mauvais précédent. Alors comment juger ces responsables et devant qui ? Les débats sont houleux : punir ou pardonner ? Châtier ou tourner la page ? Jusqu'où aller dans la clémence ou la condamnation ? Et qui sera qualifié pour mettre en œuvre les décisions prises par ces instances ? Toutes ces questions restent sans réponse. On décide finalement de trancher plus tard. Après tout, il serait dommage de gâcher un si bel élan de paix par quelques juges et avocats mal lunés.

Quant au sort de Poutine lui-même, les discussions à la Cour pénale internationale ressemblent à une séance de psychanalyse collective. Le “Poutine d’avant”, chef de guerre impitoyable, ne serait plus le même que le “Poutine d’après”, soudain apôtre du dialogue et de la protection des veuves et des orphelins. Certains rappellent l’exemple de l’empereur du Japon, qu’on avait laissé tranquille en 1945 pour ne pas fâcher tout un peuple. Les juges finissent par trancher : on ne juge pas et on n’absout pas Poutine, mais dans l’année à venir on le garde en liberté surveillée dans ses activités politiques. Après tout, il faut bien quelqu’un pour signer les traités et poser sur les photos commémoratives.

Et voilà comment, à force de diplomatie, d’amnésie sélective et de bonne volonté, on réussit à faire la paix. Comme quoi, même les guerres les plus absurdes peuvent finir par un chapitre digne des meilleures fictions.

Dix mois après l’armistice — qui a transformé les fronts en zones neutres diplomatiques — la secrétaire du souverain de Russie reçoit à Novo-Ogaryovo un appel de Norvège. Elle vérifie l’origine, l’identité de l’appelant, puis fonce dans le bureau comme une invitée qui aurait vu le gâteau d’anniversaire s’effondrer : pâle, les mains qui tremblent, la nappe du banquet chiffonnée.

— Vladimir, on vous appelle de Norvège. C’est... urgent et très important, mais je ne sais pas de quoi il s’agit, déclare-t-elle.

Poutine prend le combiné, mi-sceptique mi-curieux :

— Allô ? Qui est à l’appareil ?

— Ici le Comité Nobel de la Paix. Sommes-nous bien en ligne avec le Président de la Fédération de Russie ?

— Oui... que puis-je pour vous ? dit Poutine, d’une voix prudente.

La voix norvégienne devient solennelle, presque cérémonieuse :

— Monsieur le Président, nous avons examiné le dossier que vos services nous ont fait parvenir dans le cadre de l’attribution du prix Nobel de la Paix. Nous avons l’honneur de vous annoncer que, à l’unanimité, vous figurez en tête de la liste des candidats pour le Prix de cette année, en reconnaissance de votre rôle crucial dans l’apaisement des tensions dans votre région.

Silence. Puis, comme on relit une phrase étrange :

— Ai-je bien entendu ? demande Poutine qui n’en croit pas ses oreilles. Vous n’auriez pas préféré choisir mon médecin, ou le virus dont tout le monde parle ? plaisante-t-il, fausse modestie comprise.

Le lauréat potentiel s’incline finalement en pensée et propose d’emblée d’inviter son médecin, peut-être même le Président

ukrainien, pour partager la médaille, la scène et le buffet si possible. La réponse du Comité est aimable :

— Nous admirons votre générosité, Excellence, mais le prix n'est attribué qu'à une seule personne cette année. Vous pourrez toutefois venir en étant accompagné et rendre hommage à qui vous voudrez lors de la cérémonie.

Après un échange de formules très polies, la consigne tombe : garder le secret jusqu'à l'annonce officielle.

— Le Comité vous enverra un recommandé confidentiel ce soir même — avec, sans doute, un petit timbre « top secret » sur un papier à en-tête très sobre, précise le représentant du Comité Nobel.

Poutine repose le téléphone. Il sort sur le perron, cherche l'air frais dans le parc givré et marche comme quelqu'un qui récite ses fiches de discours à voix haute. Entre fierté et perplexité, il pense à l'armistice, aux retraits, aux autonomies promises, aux regards furieux des services spéciaux — et à la mine dépitée de quelques proches. Un petit sourire fend son visage :

— Après tout... ça valait bien un Nobel !

De retour dans son fauteuil, il soupire :

— Il va falloir rédiger un discours et préparer des réponses pour la tempête médiatique. La Norvège soutenait l'autre camp ; ça va faire hurler la presse et beaucoup d'autres chefs d'Etat.

Il pense aussitôt à son adversaire mais néanmoins partenaire Donald Trump qui se voyait déjà lauréat de ce prix Nobel de la Paix. Comment va-t-il apprendre cette nouvelle ?

Lorsque le monde a vent de cette décision, les journalistes mettent quelque temps avant de s'assurer que ce choix du Comité Nobel n'est pas une fake news. Cela laisse à Poutine le temps de se mettre à relire ses notes et... à guetter la météo d'Oslo. Après tout, rien ne serait plus embêtant pour un nouveau Nobel que de devoir affronter une tempête de neige en costume de gala.

2^{ème} PARTIE : TRUMP ET LE NOBEL DE LA PAIX

Ce jour-là, à Mar-a-Lago, dans un palais tropical aux allures de casino céleste, une pendule en or offerte par les grandes entreprises suisses pour réduire leurs taxes sur leurs exportations américaines, sonne 7 heures du matin.

Un phénomène humain, en peignoir doré floqué « *The Best President Ever* », accessoirement 45ème et 47ème Président des Etats-Unis d'Amérique, est déjà levé et avale le troisième cheeseburger de son petit-déjeuner. Son regard se promène sur son golf, sa piscine et les dorures de ses murs en se demandant où va-t-il pouvoir accrocher son 85ème portrait de lui-même où il est représenté en ange de la paix. C'est un artiste ukrainien qui le lui a envoyé après avoir entendu le Président américain déclarer dès sa réélection qu'il se faisait fort de mettre fin à la guerre en Ukraine en 24h. Bon ! Donald n'a pas encore eu le temps de s'en occuper vraiment et de conclure le deal promis, mais il y pense. D'autres affaires urgentes l'occupent du côté d'Israël, pour lesquelles son ami Netanyahu lui demande un coup de pouce.

Il sort son smartphone, allume sa télévision plaquée or, incrustée de pierres Swarovski, et s'assoit pour se laver le cerveau comme chaque matin avec *One American News Network*. Il pâlit, il louche, il se lève, et s'écroule sur son canapé de cuir jaune fluo. Des journalistes américains renseignés par la CIA viennent d'annoncer :

— « *Vladimir Poutine – pressenti pour le Prix Nobel de la Paix !* »

Un silence. Puis un cri déchire la villa

— Quoi ? Poutine ? Le petit Russe torse nu sur son cheval ?

Il bondit de son fauteuil, renverse son milkshake à la fraise et triture la télécommande :

— Moi, j’ai bombardé l’Iran pour la paix ! J’ai tweeté jour et nuit “MAKE PEACE GREAT AGAIN⁷” ! Et on me remercie comment ? On va filer le prix au gars qui a envahi l’Ukraine ?

Trump se précipite vers le miroir, se regarde, se parle à lui-même :

— Donald, respire. T’es plus beau que lui. Plus bronzé. Plus... chevelu —ou presque.

Une pause, puis il reprend encore plus indigné :

— Mais c’est injuste ! Moi, j’ai fait distribuer des steaks gratuits aux Ukrainiens ! Et des casquettes MAGA⁸ aux Russes !

Au même moment, Melania entre dans la pièce, calme et sereine :

— Donald, c’est un prix de la paix, pas un concours de hamburgers.

— Tais-toi, Melania ! Il jette un coussin vers elle, rate de trois mètres son objectif.

Il attrape son téléphone et commence à tweeter frénétiquement :

— « FAKE NOBEL ! POUTINE N’AIME PAS LA PAIX. MOI OUI ! J’ai la meilleure paix du monde, tout le monde le sait !!! #NobelsRigged⁹ »

Puis il appelle son avocat :

— Ne peut-on pas poursuivre la Norvège ? Pour diffamation et vol de prix ?

— Tout n’est pas perdu ! lui répond l’avocat. Ce n’est qu’officieux pour le moment.

Mais cette nouvelle est confirmée très officiellement quelques heures plus tard par la presse du monde entier. Plus question de la mettre en doute. Ce n’est pas une fake news !

On acclame Poutine. Les Norvégiens sont en sanglots. Les anciens prisonniers politiques en extase. Le pape lui a même tweeté une colombe.

⁷ Redonnez à la Paix sa Grandeur.

⁸ MAGA : abréviation de « Redonnez à l’Amérique sa Grandeur ». Slogan électoral de TRUMP

⁹ Nobel Truqué !

Trump donne aussitôt une conférence de presse improvisée devant la fontaine de son golf. Remonté comme un gros carillon, il tonne plus fort qu'une cloche de cathédrale :

— Regardez Poutine. Il a fait des guerres. Moi, j'ai fait un mur pour avoir la paix avec nos voisins. C'est plus pacifique, non ? Et en plus, mon mur est très beau, très solide, tout le monde en parle. Même le Pape m'aurait donné le Nobel.

Il conclut, théâtral, les bras levés vers le ciel :

— Si c'est ça la paix, je retourne bombarder quelqu'un ! Qui veut être bombardé ? L'Iran ? La Belgique ? Les Tuamotu ?

Il est évident que pour lui, c'est l'injustice du siècle. Cette récompense doit lui être destinée, à lui, Donald Trump, artisan de la paix cosmique, fondateur autoproclamé de l'« École du deal divin », promoteur du « mur pacificateur », homme providentiel qui a selon ses propres dires « sauvé le monde plus de huit fois », dont une fois par erreur, et surtout mis fin à six guerres trois quarts au moins, dont la guerre potentielle avec l'Iran, et qui a obtenu le rapatriement des cadavres détenus par le Hamas.

Son esprit s'enflamme. Il se voyait déjà en toge romaine, recevant le Nobel devant une foule en liesse. Il se voyait marcher sur les eaux, distribuer des chapeaux « Peace Again », signer des traités de paix en forme de cœurs. Et c'est Poutine qui est choisi ! Le Tsar relooké. L'ancien macho militaire devenu bienveillant, félin, presque végétarien, prix Nobel avant lui ! Non, c'est trop !

Il claque des doigts et transmet ses ordres :

— Préparez-moi mon hélicoptère et mon avion. Destination : Washington, et après, Oslo, et peut-être Moscou. Ajoutez un piano et une sono à bord. Je ferai des discours.

On lui prépare une valise : deux costumes orange fluo, une perruque de secours, une Bible avec les pages en dollars, et un flacon de parfum « Narcissus Rex », by Trump, bien sûr.

Donald ne se déplace pas juste pour contester. Il veut prendre sa place dans l'histoire. Par la parole, par le deal, par la persuasion. Parce que dans le fond de son âme gonflée de certitudes, il est

convaincu d'être un messie incompris, un prophète à cravate rouge, venu enseigner au monde l'art de la paix... par le chaos !

À Washington, la situation russe déclenche une onde de choc sans précédent. La paix avec les Ukrainiens et ce prix vont donner les terres rares de l'Ukraine à Poutine et vont échapper à l'Amérique ! Le chef du Conseil de la sécurité est convoqué en urgence. Des généraux au front perlé de sueur et des analystes géopolitiques en état de choc scrutent les images de Russes et d'Ukrainiens dansant main dans la main sur les places publiques, tandis qu'un présentateur de Fox News annonce que « Moscou est tombée aux mains des hippies ».

Donald Trump résume la situation en une phrase historique :

— *What the hell is going on with the Russians?*¹⁰

Le directeur de la CIA vient lui confirmer ce qui se prépare à Moscou :

— Ils ne veulent plus bombarder, Monsieur le Président. Ils veulent accueillir, échanger et reprendre leur commerce de gaz et de pétrole. Ils commencent à négocier leurs terres rares avec d'autres que nous. Ils s'offrent du thé, veulent tisser des liens, et danser.

— Danser quoi ?

— Tout. Du tango, du hopak, de la salsa même.

Un silence, quasi assourdissant, s'abat dans la salle de conférence avant que Trump ne revienne à la charge.

— Messieurs, je veux riposter. Tout de suite. Il faut faire quelque chose d'américain, de fort, de rouge, de patriotique.

L'un des conseillers présents qui est en train de dévorer discrètement un hamburger s'étouffe et se met à tousser. Trump se lève pour lui donner une tape dans le dos :

— Au lieu de tousser, donne tes idées pour contrer Poutine !

Plongé dans une furie sacrée, il veut des plans, tous plus déments les uns que les autres, pour saboter le Nobel de la Paix et détruire la réputation de cet escroc de Poutine.

¹⁰ Traduction sommaire : *Purée ! qu'est-ce qui se passe donc avec les Russes !*

Le lendemain, il réunit son staff dans le Bureau Ovalé. Il entre, son smartphone à la main, la mèche légèrement décoiffée par la fureur.

À sa suite, J.D. Vance, son vice-président au calme olympien, Hannah la reine de la communication, et deux conseillers — l'un pour "les affaires générales", l'autre pour "les affaires célestes".

Derrière le bureau, sous un portrait géant de lui-même en pleine méditation sur fond or, Trump éructe :

— Ils ont osé ! Le Nobel... à Poutine ! À Poutine ! Ce type fait la guerre, signe un papier et hop, il devient l'apôtre de la paix ? Non mais ! C'est moi le pacifiste ici !

Vance, prudent comme un diplomate suisse en terrain miné :

— Monsieur le Président, peut-être pourriez-vous voir ça comme une chance spirituelle, la voie de la miséricorde...

— Pas de ça ! Ce que je veux, c'est le Nobel ! Et tout de suite ! Avant que ce Vlad monte sur scène pour dire que Dieu lui a soufflé la paix entre deux bombardements.

Hannah intervient, diplomatique comme un communiqué de presse :

— On pourrait publier un message plus doux, Monsieur le Président.

— Non, Hannah. Ce que je veux, c'est un message gagnant. Quelque chose du genre : "Bravo, Vlad, t'as fait ton boulot, mais le trophée, c'est pour moi."

Vance, fidèle à sa mission d'apaisement des conflits, revient à la charge :

— Peut-être... mais vous pourriez lui rappeler votre contribution en lui disant : “Vous avez œuvré avec courage pour la paix, mais ma modération constante mérite reconnaissance.”

— “Modération constante” ? Beurk ! grogne Trump. Les gens attendent que je sois fort, pas modéré. La modération est pour les faibles et pas pour moi !

Hannah tente de rebondir :

— On pourrait dire : “Même quand j’ai été ferme, c’était par bienveillance.”

Trump s’illumine :

— Oh, ça, j’aime ! “Ferme par bienveillance.” C’est comme “tendre comme un bulldozer”. Ça sonne très moi !

Le pasteur Andrews lève la main, l’air inspiré :

— Et pour la touche religieuse, Président ?

— Facile ! “Dieu vous le rendra.” Court, efficace, et ça marche toujours avec les orthodoxes.

Vance propose d’ajouter un petit souhait de paix :

— Et pourquoi pas aussi : “Restons amis”, pour conclure ?

— Excellent ! On reste amis, mais c’est moi qui ai le prix. Lui, il aura... la médaille d’amitié. C’est fair-play, non ?

— Et si le Comité Nobel vous appelle, Monsieur le Président, que direz-vous ? demande Hannah.

Trump bombe le torse :

— “Merci, de réfléchir à deux fois avant de dédier ce prix à un mangeur de bordj plutôt qu’à un homme qui a du génie, un bon compte en banque et qui sait ce qu’est un véritable hamburger.”

— C’est assez modéré et bien dit, commente Hannah, mi-sincère mi-résignée.

Trump, satisfait, lui ordonne :

— Parfait. Rédige-moi un message pour Poutine. Poli, mais musclé.

Quelques minutes plus tard, Hannah revient avec un projet :

« *Cher Président Poutine,*

Je vous félicite pour vos efforts de paix avec l’Ukraine. C’est un beau travail, et je le dis presque sans ironie. Permettez-moi

toutefois de rappeler que ma modération exemplaire — oui, exemplaire — méritait, elle aussi, une médaille, voire le prix.

Dieu vous le rendra si vous renoncez à ce prix. Certes, j'ai parfois été ferme car Dieu aime les limites bien tracées, mais je vous ai toujours soutenu par amour de la paix, de la postérité et, soyons honnêtes, du Nobel.

Vous et moi partageons la même foi en la bienveillance et en la puissance du selfie diplomatique. Restons amis — c'est plus simple que de se faire la guerre.

Avec mon amitié présidentielle,

Donald J. Trump

Futur colauréat du Prix Nobel de la Paix si tout va bien, — et ça va toujours bien avec moi ! ».

Vance lit, médite, puis commente :

— C'est audacieux, spirituel et presque sincère.

Trump s'exclame, ravi :

— Exactement ! Les médias vont adorer. Et Poutine ? Il va être aux anges ! Il adore quand on le félicite, presque plus que quand il gagne une bataille.

À la réception du message de son « ami » Donald, Vladimir Poutine prend la plume — enfin, façon de parler, car il dicte tout à sa secrétaire, une femme aussi loquace qu’une carpe en méditation et aussi tendue qu’une gymnaste avant un triple salto sur un tapis de sisal.

Il commence d’un ton inspiré :

« *Cher Donald,*

Je comprends ta déception. Moi aussi, j’ai été — disons — agréablement surpris d’apprendre ma nomination.

Mais soyons honnêtes : le vrai artisan de la paix, ce n’est ni toi, ni moi... c’est le virus. Oui, ce petit génie microscopique qui a transformé des généraux en poètes, des ministres en confesseurs et quelques oligarques en végétariens temporaires.

Hélas, le comité Nobel a jugé risqué de remettre une médaille à un microbe. Problème de taille, paraît-il. Et puis, faire monter un virus sur scène, ça casse un peu l’ambiance. Alors ils m’ont choisi, par défaut — ou par précaution sanitaire. Je ne suis que l’humble porte-parole de ce virus.

Avec toute mon amitié pacifique - et un petit éternuement bienveillant,

Vladimir Poutine,

Lauréat désigné pour le Prix Nobel de la Paix par procuration microbienne »

Quelques heures plus tard, la planète retentit d’un vacarme numérique : Trump tweete à la chaîne, en majuscules bien sûr. Les

serveurs surchauffent, Twitter rebaptisé — Xplosion — clignote, et CNN diffuse en boucle :

“POUTINE A VOLÉ MON NOBEL !!!” “TROP DE PAIX TUE LA PAIX !!!” “MAKE NOBEL GREAT AGAIN !!!”

Pris de panique, le Comité Nobel tente d’éteindre l’incendie médiatique par un communiqué de presse — rédigé visiblement entre deux gorgées de café et trois soupirs d’épuisement :

“Nous ne nions pas les mérites du Président Trump dont les initiatives — bien que parfois explosives — visent toujours à instaurer une forme de paix, à sa manière.

Cependant, le Comité a préféré la démarche du Président Poutine qui a propagé la bienveillance dans le monde comme une gentille grippe diplomatique.

Quant à M. Trump, il a sans doute confondu paix et pression, bienveillance et bombardements préventifs.”

Et sous ce texte, dans une note de bas de page que peu de personnes lisent :

“À dire vrai, le prix aurait dû revenir au virus lui-même. Mais les difficultés logistiques liées à la remise d’une médaille à une entité microscopique et contagieuse nous ont contraints à revoir notre choix.”

La demande directe à Poutine étant tombée à l'eau, Trump convoque ses conseillers et ses généraux dans la Salle du Conseil, smartphone en main et bronzage impeccable — prêt à régler le problème à la Trump, en grand, et avec style.

— J'ai tout lu, tonne-t-il. Les médias ne parlent que de Poutine et de son Nobel. Moi, j'ai toujours été pour la paix ! J'aurais mérité au moins une moitié de cette médaille, un selfie et un discours télévisé en Prime Time. Je n'ai pas été entendu.

Hannah, la pro de la com, propose la parade :

— Monsieur le Président, organisons une action qui vous remettra en piste, une action spectaculaire, humanitaire et surtout... photogénique.

— Photogénique ? J'adore, lance Trump. Continuez !

Vance opine. Michael Douglas et des généraux déroulent des cartes. L'idée jaillit : des convois d'aide humanitaire, mais à la sauce américaine ! Le visage de Trump s'illumine :

— Oui ! Des convois et des parachutages de vivres ! Mais attention — américains. Pas de quinoa bizarre. Des hamburgers. Avec ketchup. Et des cornichons.

— Des hamburgers bénis ? suggère Vance.

— Exactement : hamburgers célestes. L'Amérique distribue la paix — deux cheeseburgers à chacun.

On marque sur les cartes les points stratégiques : caméras ici, drones là, frontières accessibles pour des plateaux TV à côté. Le plan a un nom officiel :

— « Opération Hamburger pour la Paix ! » selon la suggestion de Trump qui se plante au milieu de la pièce, satisfait de lui-même.

Hannah propose un logo : Make Peace Delicious Again¹¹. Trump approuve :

— Parfait ! Chaque colis aura un petit drapeau, une prière pour la paix... et deux burgers : un pour l'âme, un pour l'estomac.

Douglas est plus terre-à-terre :

— Président, larguer des burgers par drone pose de sérieux problèmes logistiques.

— Quels problèmes ? On dira que ce sont des “bombes de charité”. Ça sonne bien.

— Et si ça tombe sur une centrale nucléaire ? demande le Général.

— Alors ça sera une grosse explosion de saveurs ! répond Trump, avec un air satisfait de lui-même.

Vance ajoute avec ferveur et générosité :

— Et nos entreprises fourniront les pains, les steaks, les sauces. Ça sera « *Win-win* », la diplomatie du ventre.

Hannah voit tout de suite le slogan à associer à l'opération :

— Si ça marche, on pourra dire : “ Poutine a pensé à la guerre, mais Trump a pensé aux burgers.”

Trump est ravi :

— On imprime ça sur des tee-shirts. Et j'écris une autre lettre à Vladimir.

Le projet de lettre est classiquement trumpien.

« *Cher Président Poutine,*

Félicitations pour votre nomination pour le Nobel de la paix. Moi aussi j'agis pour la paix : j'envoie des containers de hamburgers, frites et milk-shakes. Si vous voulez partager le prix, je livre des frites gratuites à Oslo. La paix, c'est meilleur avec du cheddar.

Votre ami, Donald J. Trump

Fondateur de l'opération “Hamburger for PeaceTM”»

Silence dans la salle. Entre stupeur et rire, Douglas déclare :

— Au moins, c'est non-violent !

¹¹ Rendez de nouveau à la Paix sa saveur

— Oui, tant qu’il ne demande pas de parachuter des glaçons sur le Kremlin, ajoute Vance.

Au Pentagone, on travaille sur la logistique : trajectoires, horaires, milliers de menus double-cheese, etc... Les rendus visuels présentent des parachutes blancs déposant des boîtes fumantes pendant que des colibris publicitaires survolent la scène. Trump est aux anges :

— On filme tout en reprenant le slogan : “ Avec Poutine la guerre, avec Trump les burgers !”

— Et si l’opération n’a pas d’effet ? s’inquiète un adjoint de Hannah.

Trump a une riposte toute prête :

— Je créerai mon propre prix : The Trophy of Peace™. Avec un petit burger doré dessus.

À peine le comité Nobel avait-il prononcé le mot « Poutine » que l'Amérique, elle, avait entendu « trahison ».

En quelques heures, une marée casquettée en rouge a déferlé sur les réseaux : “STOP AU VOL – LE NOBEL A TRUMP !”

Des centaines de milliers de fans persuadés que les élites scandinaves ont truqué leur choix s'organisent. Une partie d'entre eux décident de partir en pèlerinage pacifique vers Oslo. Leur mot d'ordre : “MAKE THE NOBEL GREAT AGAIN WITH TRUMP !¹²”

Depuis plusieurs aéroports de grandes villes américaines on affrète des avions. À bord : drapeaux, burgers, pancartes et un enthousiasme qui ferait pâlir un organisateur de meetings de campagne électorale à Dallas.

Deux mois avant la cérémonie de remise du Nobel, les premiers supporters débarquent à Oslo, éblouis par la neige, les fjords, et la blondeur des beautés locales.

Sur la place de l'Hôtel de ville, c'est la fête : chants patriotiques, stands de hot-dogs bénis, selfies avec des sosies d'Alfred Nobel relookés façon influenceurs MAGA. On n'avait pas vu pareille effervescence à Oslo depuis l'invention du hareng mariné.

Mais tout dérape quand un patriote surexcité hurle :

— On veut voir les registres du Comité Nobel !

et qu'un Norvégien placide lui répond :

¹² Redonnez au Nobel sa Grandeur avec Trump

— Pas la peine. Ici, les juges sont honnêtes.

Erreur fatale !

La foule gronde, les pancartes voltigent, les frites congelées deviennent des projectiles. Une tentative d'invasion pacifique de l'Hôtel de ville s'organise avec bousculades, glissades sur les pavés gelés : c'est le Capitole 2.0, version fjord et morue. Les caméras du monde entier se régalent. L'audimat explose. Les frites aussi.

Quelques heures plus tard, la police norvégienne, stoïque et légèrement frigorifiée, dresse des procès-verbaux avec la précision des horlogers suisses. L'ordre revient.

À Washington, Trump réagit aussitôt, avec un sourire télévisuel et un bronzage de gala :

— Je n'ai rien à voir avec ces petits débordements à Oslo. Mes supporters sont simplement... très enthousiastes. Trop de paix les rend nerveux, c'est un phénomène typiquement américain. Je compatis avec les Norvégiens, et je leur enverrai du ketchup gratuit, spécialement conçu pour accompagner leur excellent saumon fumé.

Il prend un air inspiré :

— Je félicite bien sûr M. Poutine. Mais le vrai Nobel, c'est celui qu'on porte dans le cœur. Et le mien brille comme un cheeseburger sous le soleil de la liberté.

Sa déclaration est diffusée avec l'hymne américain en fond musical, version ukulélé nordique.

Le calme est revenu à Oslo. Les Norvégiens, imperturbables, nettoient la place en silence en ramassant soigneusement les casquettes rouges tombées dans la neige. Les fans de Trump, eux, repartent ravis :

— On reviendra ! Les Norvégiennes sont sympas !

Les journaux d'Oslo titrent sobrement :

— “La paix récompensée, l'Amérique déchaînée.”

Après la manifestation sympathique de ses supporters, pour protester face au “scandale Nobel”, Donald Trump, tenace comme une tache d'autobronzant et convaincu de son charme et de sa force de conviction, décide de s'envoler lui-même, en personne, à Oslo.

Son objectif : récupérer *son* Prix Nobel de la Paix. Son slogan : “Redonnez sa Grandeur au Nobel ”

Coiffé comme une meringue roussie, Trump embarque dans son Air Trump One, accompagné d'une armée de conseillers, d'un coiffeur personnel et de valises remplies de dossiers...et de cheeseburgers d'urgence.

Son atterrissage se veut discret et diplomatique, mais sur le tarmac d'Oslo, il s'avance en conquérant. Les membres du Comité Nobel, trop polis pour fuir, l'accueillent avec une révérence qui frôle la panique. Dans le salon d'accueil, l'ambiance est étrange : sourires figés, regards vitreux, un calme presque inquiétant. Le Président du Comité s'avance, voix douce et yeux brillants :

— Monsieur Trump, quel honneur, quel bonheur, quelle bienveillance de votre part d'être venu nous voir !

Trump fronce les sourcils :

— Trop aimables. Quand les gens sont trop gentils avec moi, c'est louche. Qu'est-ce que vous cachez ?

Aussi calme qu'un moine sortant d'une méditation, le Président du Nobel se justifie :

— Nous ne cachons rien. Pour être honnête, notre bienveillance tient peut-être aux effets du virus.

— Le virus ? Le virus russe ? Le virus de la “*Bienveillance*” ? Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Un diplomate russe nous a tous contaminés. Depuis, nous sommes très apaisés.

Les autres membres du Comité hochent la tête avec un sourire de Bambi. L’un d’eux déclare haut et fort :

— Nous aimons tout le monde, même les anciens présidents américains. Nous en avons déjà récompensés plus d’un dans le passé !

Trump recule, toujours nerveux :

— Mais vous êtes devenus des hippies nordiques ! Je veux des explications claires ! Pourquoi Poutine et pas moi ?”

Le Président du Nobel s’éclaircit la gorge, toujours paisible :

— Eh bien, quand le virus nous a touchés, il a renforcé notre empathie, notre douceur, notre foi en la paix intérieure. Nous avons donc voté pour celui qui nous paraissait le plus... zen.

— “Zen ? hurle Trump. Poutine est zen ? Il monte à cheval torse nu pour effrayer les ours !

— Justement, répond calmement le Président, il a fait la paix avec les ours. Et avec lui-même. C’est très beau, n’est-ce pas ?”

Trump, rouge comme un Big Mac trop cuit, se dresse :

— C’est un complot biologique contre moi ! Vous avez tous sniffé du virus de la gentillesse ! Moi, je veux un comité non contaminé, dur, autoritaire, exigeant, un vrai comité à l’américaine !

— Nous ne nions pas vos mérites, Monsieur Trump, lui répond le Président du Comité, mais nous avons préféré la démarche du Président Poutine pour faire la paix, et c’est le virus lui-même qui a inspiré notre décision et non une quelconque machination ou erreur de décompte des votes.

Devant le calme paisible du Comité, Trump revient sur sa réponse :

— Alors je veux bien goûter de votre tisane contaminante. Ou plutôt donnez-en un échantillon à mon personnel médical.

Le Président, imperturbable, lui tend une tasse de tisane bio :

— Goûtez ceci vous-même, Monsieur Trump. C'est une infusion à la camomille, offerte par l'ambassade de Russie. Vous verrez, ça détend...

Trump hésite, goûte... et son visage se radoucit un instant. Il marmonne :

— C'est pas mal... Peut-être que je pourrais faire la paix aussi avec ça pour négocier d'autres accords dans le monde ?

Puis il se ressaisit :

— Non ! Mauvaise idée ! Je préfère gagner une guerre propre qu'une paix contagieuse !”

Mais en pensant aux futurs combats électoraux qu'il va devoir affronter, il a une autre idée :

— Autorisez mes médecins à prélever un peu de votre virus. J'ai l'intuition qu'il pourrait m'être utile !

Et, se retournant vers sa chargée de communication, il détaille son plan à voix basse :

— Cela va nous servir pour les élections de mi-mandat qui s'avèrent tendues. Nous allons en faire un modèle américain « plus fort, plus rapide, plus rentable » avec le slogan “Rendons l'Amérique plus Bienveillante Encore” en espérant que cette version américaine sera électoralement efficace.

En le voyant partir, le Président du Comité, toujours maître de lui, respire un peu et pousse un « Ouf ! » de soulagement. Puis il ajoute calmement :

— Il n'est pas immunisé. Mais j'espère que ça ne durera pas. Le virus de la bienveillance trouve toujours une faille.

Dans le couloir, un éternuement discret, suivi d'un : “Rendez l'amour plus fort encore !” semble lui donner raison. Mais ce n'est qu'une fausse alerte car le phénomène Trump résiste à toute contamination.

Décembre est arrivé, froid, sec et lumineux sur Oslo. C'est le grand jour de la remise officielle du prix Nobel de la Paix. La neige recouvre les toits comme une nappe fraîche prête à recevoir le dîner du Nobel. La ville est en effervescence, car jamais encore le prix Nobel de la Paix n'a été aussi surprenant.

Le matin de la cérémonie, Poutine se prépare dans la suite de l'hôtel qu'on lui a réservée. Il ajuste soigneusement sa cravate turquoise — qu'il considère désormais être la couleur officielle de la paix — sous l'œil attentif de son médecin Yvan, qui lui prend la température toutes les heures pour surveiller l'intensité du virus dans son corps au cas où le *Bienveillant* déciderait de faire un dernier petit tour.

Dans le hall de l'hôtel, Poutine croise Zelensky. Ce dernier a troqué son sweat kaki pour un costume sombre. Les deux hommes échangent une poignée de main polie, légèrement crispée. Ils sont escortés tous deux jusqu'à l'Hôtel de Ville d'Oslo, tandis qu'une fanfare joue une version assez dissonante de l'hymne européen.

Dans la grande salle de cérémonie, le Comité Nobel accueille les invités venus du monde entier. Les journalistes, massés dans les tribunes, murmurent et échangent déjà des scoops sur la présence ou non du *Bienveillant* dans la salle.

L'Hôtel de Ville bourdonne comme une ruche dopée à la gelée royale. Sous les lustres qui brillent plus fort qu'une vitrine de joaillier et entre des drapeaux alignés au cordeau avec une précision

digne d'un défilé militaire, ministres, diplomates, princes scandinaves, anciens Nobel, journalistes et quelques curieux qui ont réussi à obtenir un badge se faufilent vers leurs sièges.

Au premier rang, Poutine et Zelensky, assis côte à côte, échangent une subtile danse des regards où se mêlent méfiance, prudence... et un soupçon d'ironie. Entre les deux, Sergueï Choïgou joue les médiateurs, penché tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, comme un hôte veillant à ce qu'aucun ne manque de petits fours.

Le Président Trump, quant à lui, brille par son absence, officiellement retenu par des réunions « absolument cruciales » à Washington. Le Comité a accueilli la nouvelle avec un soupir de soulagement : au moins, on ne risque pas une invasion impromptue de fans surexcités.

A l'heure dite, le Président du Comité gravit l'estrade avec la solennité d'un chef d'orchestre entrant en scène. Il ajuste son nœud papillon, toussote pour réveiller son timbre de baryton, balaie la salle d'un regard circulaire et, tel un général prêt à haranguer ses troupes, lance enfin :

— Vos Altesses, Vos Majestés, Mesdames et Messieurs les Chefs d'État, Mesdames et Messieurs les représentants des différents pays, distingués invités,

Il marque une pause théâtrale, qui laisse le temps de contempler les grains de poussière jouant dans la lumière des projecteurs. Toute la salle retient son souffle... sauf un vieux diplomate norvégien, qui ronfle déjà comme un diesel fatigué, qu'un attaché de presse tente de réveiller discrètement sans succès.

— C'est un grand plaisir d'être ici aujourd'hui pour décerner le prix Nobel de la Paix, reprend le Président. Cette année, notre Comité a dû passer quelques nuits blanches – et vous savez qu'elles sont longues ici en hiver ! - pour choisir parmi près de deux cents candidatures. Et pourtant... miracle ! illumination ! consensus total !

Il se redresse, gonfle la poitrine, et ajoute :

— Nous avons tranché à l'unanimité pour un homme dont la trajectoire est pour le moins... disons... atypique. Un homme que

personne n'attendait dans ce rôle, un peu comme si l'on voyait apparaître un lion au pôle Nord. Mesdames et Messieurs, nous honorons aujourd'hui le souverain de la Russie, Son Excellence Vladimir Poutine, pour son action en faveur de la paix, après la difficile — et particulièrement longue — période de conflit qui l'a opposé à l'Ukraine.

Dans la salle, certains hochent la tête avec gravité, d'autres cherchent discrètement une caméra pour vérifier qu'il ne s'agit pas d'une émission de télé-réalité. Sergueï Choïgou, lui, ajuste sa cravate, tandis que Zelensky lève un sourcil, peut-être de surprise, peut-être de philosophie, peut-être parce qu'il pense déjà à son retour à Kiev ou simplement au dîner qui va suivre.

Quelques applaudissements fusent, mêlés à des sifflements discrets. Il semble que quelques supporters de Trump soient passés à travers les mailles du contrôle d'entrée.

— Notre lauréat, qu'on imaginait plus familier des chars que des enchantements microscopiques, a su apprivoiser — avec un flair politique digne d'un vieux renard — un virus au nom presque trop doux pour être vrai : le *Bienveillant*. Qui aurait parié, il y a quelques années, que la paix mondiale tiendrait à un organisme microscopique, voyageant allègrement de poulet en poignée de main, de salive en accolade ? Grâce à sa réflexion, sa ténacité et, disons-le, son étonnante ouverture d'esprit face à ce petit miracle biologique, Son Excellence Vladimir Poutine a montré qu'une guerre pouvait, parfois, se dissoudre comme un nuage dans un ciel clair. Il a eu l'audace tranquille de laisser prospérer ce curieux virus... et de faire cesser le bruit des armes alors même que la situation militaire lui était favorable.

— Nous avons bien pensé à remettre le prix au virus lui-même. Mais il ne nous avait pas donné d'adresse postale. Et puis, inviter un microbe à Oslo et lui passer une médaille autour du cou aurait relevé de l'acrobatie ! Nous avons donc choisi d'honorer l'homme qui a su prêter l'oreille à son médecin... et qui, après une plongée involontaire dans un coma aussi profond qu'une nuit polaire, s'est réveillé métamorphosé.

L'atmosphère de la salle se détend. Poutine baisse les yeux, visiblement ému.

— Excellence, poursuit le Président, vous avez proposé de partager ce prix avec votre médecin personnel et avec le Président Zelensky. Nous savons que vous leur devez beaucoup. Malheureusement, le règlement est strict. Un seul nom figure sur le diplôme, mais vous m'avez appris qu'une partie de votre prix sera affectée à la création d'un centre de recherches sur ce virus que dirigera votre médecin personnel, le Docteur Yvan Smirnov.

L'assemblée applaudit.

— Aujourd'hui, nous honorons donc non seulement le souverain de la Russie, mais deux personnalités qui ont su exploiter une opportunité exceptionnelle pour s'engager en faveur de la paix, de la compréhension et de la fraternité entre les peuples, en prenant appui sur le climat de bienveillance créé par ce virus.

L'orateur se tourne vers l'assemblée pour conclure :

— La paix a parfois des chemins mystérieux, et cette année, elle a choisi le chemin d'un virus. Puisse-t-il rester bienveillant... et ne pas muter en variant « Grognon » !

Le Président du Comité Nobel s'efface en virevoltant, comme s'il quittait une piste de danse, et laisse la place à Poutine. Celui-ci avance vers le pupitre, visiblement impressionné – peut-être autant par la salle que par son propre smoking aux revers si brillants qu'on pourrait presque s'y coiffer. Plusieurs journalistes se contorsionnent en une chorégraphie improvisée pour mieux le voir et le photographier.

Le Tsar paraît un peu raide, comme s'il ne savait pas trop où poser ses feuillets. Toute l'assemblée le fixe, mi-étonnée, mi-curieuse, attendant d'entendre ce qu'il va bien pouvoir dire dans ce grand salon de l'Hôtel de Ville d'Oslo. Va-t-il parler de la fin d'un conflit qu'il trouvait justifié ? De la grandeur de la Russie ? De ses ambitions morales, politiques, économiques pour son pays et pour le monde ?

D'une voix rapide mais assurée, le lauréat commence son discours :

— Vos Majestés, Vos Altesses Royales, Mesdames et Messieurs... Je dois commencer par un aveu : si quelqu'un m'avait dit, il y a quatre ans, que je viendrais chercher un prix Nobel de la Paix, je vous aurais tous accusés de complot et fait surveiller jour et nuit !

Quelques rires étouffés fusent. Zelensky, au premier rang, se permet un sourire plus franc.

— Et pourtant, me voilà. J'ai mené une guerre que je pensais juste. J'ai pris des décisions très lourdes. Puis j'ai attrapé un virus... et je me suis retrouvé dans un coma où ma grand-mère m'est apparue pour me dire : « Vova, arrête tes sottises et sois aimable. »

Les sourires se font plus nombreux. Même Choïgou, d'ordinaire peu démonstratif, se risque à un rire qui ressemble à un léger raclement de gorge.

— Oui, je sais, cela paraît étrange. Qui aurait imaginé que quelques molécules malicieuses seraient plus efficaces que les armes ou la diplomatie ? Ce n'est pas moi ni ce que j'ai fait qu'il faut célébrer, mais ce qui en moi m'a fait voir ce qui conduit à la paix. C'est la petite étincelle qui s'est allumée dans mon corps, et qui a éclairé cette part sombre en nous qui nous fait croire que la puissance s'obtient à coups de canons et de lancers de drones.

Dans la salle, les sourires se changent en hochements de têtes approbateurs.

— Je faisais la guerre comme d'autres font du sport ou des abdos, avec application, obstination, et même une certaine fierté. Je trouvais des raisons de la mener, je la jugeais nécessaire pour agrandir nos frontières, comme si l'on pouvait recoudre un empire cassé avec des drones et du fil de fer barbelé. À mes yeux, c'était une guerre juste — ou du moins justifiée pour réveiller les fantômes d'une grandeur perdue.

Mais un virus, aussi minuscule qu'une poussière de lumière, est venu me chatouiller l'âme. Il m'a soufflé que la véritable grandeur ne se mesure pas en kilomètres carrés, mais en battements de cœurs apaisés. Que réduire en miettes des chars, des ponts ou des avions

n'a jamais fait fleurir la prospérité, pas plus qu'une tempête ne fait pousser les arbres.

J'ai compris que les conquêtes par la force ont toujours un goût de cendre froide... tandis qu'un empire fait de liens de confiance, de gestes ouverts et de paroles franches peut s'étendre sans jamais blesser personne. La bienveillance, je le sais maintenant, est la seule arme dont l'usage et les victoires ne laissent ni ruines ni larmes — seulement des voisins qui deviennent des amis, et un monde qui respire un peu mieux.

De nouveaux signes d'approbation parcourent la salle comme une petite brise de printemps, avant que le lauréat ne poursuive :

— Je dédie ce prix à tous ceux qui ont découvert qu'un simple virus — minuscule messenger des hasards de la vie — peut réveiller l'humanité que l'on croyait enfouie sous des montagnes de discours martiaux. Je le dédie aussi à mon ami Zelensky, présent ici malgré les murmures, les reproches et les regards sévères de ceux qui, chez lui, voulaient poursuivre la bataille coûte que coûte. Il n'a pas tremblé devant les critiques, pas plus qu'un chêne ne frissonne sous un vent printanier, et il a accepté de marcher à mes côtés dans ce moment étrange et nouveau. Qu'il soit honoré ici autant que moi car je me sens redevable à son égard d'une bienveillance que je n'ai pas toujours eue envers lui dans le passé.

— Je suis reconnaissant à mon médecin, qui m'a empêché de mourir... du moins pas trop vite, je l'espère.

— Je pense enfin au Président Trump, qui aurait sans doute aimé voir son nom gravé sur cette médaille, et qui, à sa manière haute en couleur, l'aurait sans doute méritée. Après tout, dans ce grand théâtre du monde, chacun rêve un jour d'entendre la fanfare jouer pour lui... et lui plus que beaucoup d'autres.

L'assemblée applaudit plus franchement. Yvan Smirnov est ému. Zelensky hoche la tête ; il n'est pas mécontent mais prêt à bondir si le discours dérape.

Poutine le rassure par sa conclusion :

— Si j’ai accepté le grand honneur que vous me faites aujourd’hui, je dois vous dire pourquoi. Ceux qui, comme moi, ont traversé cette étrange nuit qu’est le coma — cette mort éphémère dont on revient plus léger qu’on est parti — ont aperçu d’autres horizons que ceux qu’ils croyaient connaître. Là-bas, j’ai découvert un monde tissé de bonté, de générosité et de paix, un monde que je n’avais jamais pris le temps de regarder en face.

C’est ce monde-là que je souhaite à chacun d’entre vous. C’est lui qui m’a soufflé de quitter le territoire de mon voisin, et de commencer à bâtir avec lui une paix qui ne s’effrite pas au premier vent. Et aujourd’hui, je m’en félicite... et je m’en réjouis comme un homme qui a enfin trouvé ce qu’il cherchait sans le savoir.

Il ajoute à l’intention du Comité Nobel :

— En m’attribuant ce prix, c’est un choix généreux et courageux qu’ont fait les membres de votre Comité. Je les remercie de tout cœur. Bien d’autres que moi méritaient ce prix

Et il termine par ces mots :

— Je remercie enfin le virus qui nous a laissé cette leçon en le priant de ne pas disparaître trop vite. J’espère qu’il m’entendra !

Il se redresse, visiblement ému. Des applaudissements nourris font vibrer la salle.

L’assemblée qui était restée sur une image froide et dure de ce souverain ne s’attendait visiblement pas à une telle déclaration. Mais le virus était passé par là.

Poutine se tourne vers le Président du Comité qui l’invite à venir vers lui. La salle les regarde. Les flashes s’emballent. Le Président va procéder à la remise officielle de la médaille et du diplôme.

— Excellence, veuillez-vous approcher pour recevoir cette médaille et ce diplôme officiel.

Poutine s’incline et se tourne vers l’assemblée qui l’applaudit.

Zelensky se lève à son tour et monte sur l’estrade pour lui serrer la main sous une « standing ovation ».

La médaille et le document officiels une fois remis à Poutine, Zelensky prend ce dernier par le bras dans un geste théâtral puis s'avance vers le micro :

— Mesdames et Messieurs, déclare-t-il, j'ai longtemps cru que ce jour serait plus probable sur Mars que sur Terre. Mais puisque nous y sommes je confirme que Vladimir mérite ce prix. Enfin... la moitié, au moins. L'autre moitié, c'est pour ce fichu virus ou pour moi ! Et puis je pense aussi à ceux qui sont en Amérique et qui nous ont soutenus !

— Nous en avons déjà parlé, intervient le Président du Comité, nous n'allons pas remettre une médaille à un virus invisible ou à d'autres personnalités !

— Mais on pourrait au moins leur envoyer une carte postale, ajoute Zelensky.

Les rires fusent une nouvelle fois.

Les caméras tournent, les flashes clignotent. Les deux anciens ennemis posent côte à côte, sous la bannière du Comité Nobel. Sur le fond bleu et or, les mots « PAX » scintillent comme un heureux présage.

Soudain, sans prévenir, Zelensky s'avance vers le pupitre et prend le micro en main en déposant un texte devant lui. Il se tourne vers Poutine et chante sur un air de sa composition, avec un talent et les gestes de grand acteur qui ont fait sa réputation :

On a croisé nos routes comme deux âmes dans la nuit.
On s'est perdus, blessés, mais on est toujours ici.
Que les erreurs du passé se perdent dans le vent,
Qu'elles s'effacent doucement, tel un écho mourant.

Que les champs de bataille naguère souillés de sang
Deviennent des lieux de vie, de bonheurs innocents.
Que le bruit infernal de nos armes létales
Se transforme partout en chansons amicales.

Que la paix jaillisse en plein cœur,
Qu'elle combatte la douleur !
Que nos voix portent dans la nuit,
Un cri qui dit : « On reconstruit ! »

Que la terre rejette les guerres et la haine,
Et choisisse la lumière qui dissout toute peine !
Qu'un monde paisible se lève enfin demain,
Comme un don éclatant, protégé par nos mains.

Hier encore, grand Tsar, tu étais un rival
Poursuivons désormais un nouvel idéal.
Que nos voix se répondent, ardentes, libérées...
Pour construire ensemble, chanter et célébrer
L'amitié partagée qu'on appelle LA PAIX !

Dans un coin de la salle, le médecin Yvan, ému, essuie une larme
et murmure à son voisin :

— Vous vous rendez compte ? Tout ça grâce à un petit virus, à un
gros coup de fièvre et à une belle inspiration !

L'ambiance est joyeuse, presque légère. On fait savoir que le dîner
officiel sera servi vers 20 heures. Poutine et Zelensky se font une
accolade avant de redescendre de l'estrade en se tenant la main. La
cérémonie est terminée. D'un ton solennel le Président du Comité
conclut :

— Que ce prix Nobel soit un symbole. Un virus peut disparaître, mais la bienveillance, elle, ne doit jamais s'éteindre.

Avant de filer au dîner officiel, le souverain russe est assailli par des dizaines de journalistes aussi pressés que des moineaux se précipitant sur les graines qu'on leur jette. Il ne consent à répondre qu'au plus rapide qui s'est faufilé à ses côtés, et annonce aux autres qu'une conférence de presse suivra le lendemain.

L'audacieux journaliste tout fier d'avoir gagné la première place se hâte de poser ses questions :

— Pouvez-vous nous dire qu'est-ce qui a bien pu se passer dans votre tête pour décider de mettre fin à cette guerre avec votre voisin alors que vous étiez en position de force pour le vaincre ?

— Je vous l'ai dit : tomber dans le coma, c'est comme faire un petit tour du côté de l'au-delà sans passer par les formalités administratives. On en ressort en étant retourné comme une crêpe en se disant que la toute-puissance, c'est loin d'être aussi beau que la vie et toutes les merveilles qu'elle nous donne. Ce virus m'a soufflé ça dans l'oreille... enfin façon de parler.

— Cela ne ressort-il pas de la magie ou d'une sorte d'illumination mystique ou religieuse qui vous a transformé ? Ne seriez-vous pas victime de sorcellerie ?

— Pas du tout ! C'est un acquiescement à une voix intérieure offerte gracieusement par cet étonnant virus, qui vous remet les idées en place. D'ailleurs si vous voulez vérifier par vous-même, faites-vous vite infecter par ce virus, à condition de trouver encore quelqu'un de positif pour vous contaminer. Dépêchez-vous ! L'épidémie n'a peut-être pas prévu de prolongation. Vous aurez ainsi la meilleure des réponses. ... Voilà, je vous remercie. On m'appelle. Je dois me préparer pour le dîner. Et comme vous le savez, un dîner officiel ne se mange pas tout seul !

Le lendemain de cette cérémonie, les deux anciens ennemis se retrouvent derrière un long pupitre décoré d'orchidées blanches et de rubans dorés. Face à eux, une nuée de journalistes venus du

monde entier. Caméras, micros et téléobjectifs frémissent d'impatience.

Le maître de cérémonie s'éclaircit la gorge :

— Mesdames et Messieurs, nous ouvrons cette conférence de presse conjointe avec le lauréat du prix Nobel de la Paix et le Président de l'Ukraine, Volodymyr Zelensky. Veuillez poser vos questions dans la limite du raisonnable... et du temps imparti !

Un journaliste allemand se lève aussitôt :

— Monsieur Poutine, pensez-vous qu'on puisse distribuer le *Bienveillant* dans d'autres zones de conflit, comme le Moyen-Orient ou l'Afrique ?

Poutine esquisse un sourire :

— Si je pouvais, je mettrais ce virus en spray et je le diffuserais à la tribune de l'ONU. Mais malheureusement, il n'existe pas encore en version aérosol.

Une journaliste française enchaîne :

— Monsieur Zelensky, regrettez-vous de ne pas partager officiellement ce prix avec Monsieur Poutine ?

Zelensky hausse les épaules :

— Bah... non. Moitié-moitié, ce n'est jamais pratique. Vous imaginez scier la médaille en deux ? Quant à l'argent du prix, j'ai proposé à Vladimir qu'on se fasse un petit crédit mutuel : moi pour reconstruire mes routes, lui pour reconstruire sa réputation...

De nouveau, quelques rires sympathiques.

— Et le partage avec Donald Trump ?

— C'est en cours, mais vous savez, c'est un personnage un peu versatile !

Un jeune journaliste norvégien demande à son tour :

— Monsieur Poutine, qu'est devenu le *Bienveillant* ? Disparu pour de bon ?

Poutine soupire théâtralement :

— Hélas... il se fait plus rare. Les scientifiques disent qu'il est en train d'hiberner. Cela dit, j'ai conseillé à mon médecin Yvan d'en garder des flacons au congélateur. Et puis nous venons de faire ce qu'il faut pour qu'il passe bientôt en Amérique ! Et avec ce qui reste

de ce virus, on va essayer de trouver des candidats pour faire la paix en d'autres lieux où sévissent encore des guerres.

Yvan, présent au premier rang, lève ses deux pouces en signe d'approbation.

Une journaliste américaine prend la parole pour faire remarquer :

— Messieurs, vous parlez beaucoup de paix, mais que va-t-il se passer avec les mercenaires et les unités encore hostiles ?

Zelensky s'empresse de répondre :

— On a prévu des thérapies de groupe. Vladimir chantera des balades cosaques pendant que je jouerai de la guitare. Et si ça ne suffit pas, on les contaminera au *Bienveillant*.

Poutine acquiesce :

— Et si ça échoue... on les enverra pêcher le brochet avec mon garde pêche. Il est redoutable !

3^{ème} PARTIE : GROS TEMPS SUR LE NOBEL

De retour au Bureau ovale, peu de temps après la remise du Nobel de la Paix à Poutine qu'il a suivie à distance, Trump est assis derrière une pile de journaux et devant plus d'une dizaine de télévisions allumées.

Il tapote les journaux en faisant ses propres commentaires devant son staff :

— Poutine a reçu finalement le Nobel de la Paix. Et il a refusé de partager ! Injuste ! Moi, j'ai nourri les peuples, j'ai largué des tonnes de nourritures et d'excellents hamburgers... et lui ? Rien !

Vance tente de l'assagir :

— Cher Président, vous pourriez montrer l'exemple de la patience et de la vertu...

— Patience ? Vertu ? Non, Vance. Puisque c'est comme ça, je crée quelque chose de nouveau. Quelque chose de grand. Plus grand que le Nobel. Plus... Trump !

Hannah a deviné : Vous voulez dire... un prix ?

— Exactement ! Le Trumpel de la Paix ! Et devinez quoi ? Je serai le fondateur, le jury, et le premier lauréat !

Douglas lance un commentaire un peu ironique :

— Vous pourriez aussi nommer le jury « le comité Trumpel », ça sera très crédible.

— Mieux que crédible ! C'est la « une » des journaux assurée ! « Trump crée le Trumpel de la Paix et s'auto-couronne ». Je vais être immortel.

— Et vous pensez à la monétisation de ce prix, Cher Président ? demande le conseiller économique. Une licence pour vendre des trophées, des médailles, ou même des figurines en chocolat ?

— Bien sûr ! Le Trumpel de la Paix sera partout : bureaux, écoles, fast-foods... On va faire de ce prix une affaire très rentable !

Vance fronce ses sourcils :

— Et sur le plan spirituel. Vous y pensez ?

— Dieu aime la paix...déclare Trump fièrement et il aime les burgers. Et il aimera aussi le Trumpel de la Paix. Demain, dans les journaux, on verra : “Le Trumpel de la Paix : un Président, un prix, une légende.” Personne ne pourra l’ignorer ! Et on ne parlera même plus du Nobel de Poutine.

Hannah qui ne manque pas d’imagination suggère de faire un filtre TikTok avec des largages tombant du ciel, façon parachutisme humanitaire.

Trump est ravi :

— Cela me plaît ! On va montrer au monde que si Poutine a reçu le Nobel, moi, Trump, j’invente la paix... et tout le reste !

Tous hochent la tête, certains avec amusement, d’autres avec consternation. Trump considère le succès comme déjà assuré. Son ami Douglas est plus circonspect. Il murmure à l’oreille de Vance :

— La diplomatie internationale est passée à la case « fast-food ». Ça y est ! C’est fait !

Sur un son de fanfare patriotique qui se transforme en jingle de fast-food, ces hauts-dirigeants sortent du Bureau ovale.

De retour à Mar-a-Lago, après cette réunion, Trump, encore éméché, saisit son téléphone doré et compose le numéro secret du Kremlin en oubliant le décalage horaire.

Poutine d’une voix calme et endormie :

— Allô ? Donald ? Qu’est-ce qui t’arrive ?

Trump, hurlant dès la première seconde :

— Vlady ! Mon ami ! Encore toutes mes félicitations pour le... faux Nobel de la Paix que tu as volé ! Mais écoute, j’ai une idée fantastique...

— Quelle idée ? demande Poutine

— Tu l’as reçu mais tu me le vends. Oui. Je t’achète ton Nobel ! J’ai des hôtels partout, des terrains de golf partout, je te file tout ce que tu veux. Une Trump Tower à Moscou ? Deux ! Trois ! Avec sauna en or massif et McDonald’s intégré !

— Je ne peux pas vendre un prix Nobel, Donald. Ce n’est pas un hamburger, ni une mine de lithium

— D’accord, d’accord, on fait un échange. Tu me donnes le Nobel, et moi je t’offre... tiens-toi bien... le Groenland ! Enfin... je ne l’ai pas encore, mais je peux dire à mes fans qu’il est à toi. Ça marche, non ?

Poutine s’amuse à répondre en jouant le jeu :

— Je préfère la Crimée, elle a une mer plus chaude et elle est déjà à moi.

Trump poursuit en chuchotant :

— Bon... et si je te prête Melania ? Enfin... pour un week-end seulement. Et je rajoute un golf en Floride. Et un hamburger gratuit à vie.

Poutine devient sérieux :

— Donald, pourquoi tu veux ce Nobel ?

— Parce que moi aussi je veux être sur la photo avec la colombe pour la postérité ! Et pouvoir dire que je suis « L’homme le plus pacifique de l’histoire ! »

— Toi pacifique ? C’est pour avoir ce prix que tu as bombardé l’Iran ?

— Exactement ! J’ai fait la guerre... pour la paix ! C’est génial comme concept, non ?

Poutine veut abrégé :

— Je vais y réfléchir... Tu as autre chose à m’offrir ?

Trump, un peu paniqué pour trouver un autre cadeau :

— Euh... Je peux te donner... Twitter ! Enfin... X ! Enfin... si Elon Musk dit oui...

Il va se recoucher.

A 3h du matin, à Mar-a-Lago, Trump, en pyjama rouge brodé « Peace Maker » compose pour la cinquième fois le numéro de

Poutine. Il tient une serviette pleine de calculs douteux et une carte des oléoducs dessinée au feutre.

Poutine répond, épuisé :

— Donald... encore toi ?

— Vlady, écoute ! C'est ma dernière offre, une offre historique. Une offre qui va faire trembler Wall Street, la Trump Tower et faire s'envoler les pigeons de la place Saint-Marc à Venise !

— Es-tu vraiment sérieux ?

— Je t'achète ton pétrole. Tout. Jusqu'à la dernière goutte ! Contrat à vie ! Je paye plus cher que tout le monde. Plus cher que la Chine, plus cher que l'Europe, plus cher que ce que te proposait Biden avec ses pauvres petits dollars !

— Et... en échange ?

— En échange, tu m'offres ton Nobel. Tu dis : "Trump est l'homme le plus pacifique du monde, il mérite mon prix." Et Boum ! Je rentre dans l'histoire, dans les manuels scolaires, les musées, les collections de statues en or, et tout ça !

— Et comment tu comptes payer ?

Trump, fier de lui :

— En casquettes MAGA ! En steaks Trump ! Et en bons de réduction à vie dans mes hôtels. Tu vas adorer et tes amis aussi !

— Et les marchés financiers où tu as investi vont réagir comment ?

Trump s'emballe :

— Ils vont exploser ! Les traders vont pleurer de joie ! Les pigeons de Venise vont s'envoler en applaudissant ! Et Wall Street ? Bam ! Elle s'écroule de bonheur !

— Donald... tu te rends compte que tu me proposes de vendre un prix Nobel contre des hamburgers et des pigeons heureux ?

— Exactement. Et c'est génial. Tout le monde adore les pigeons.

Il devient hystérique. Il frappe sur sa table de nuit :

— Écoute-moi bien, Vlad ! Si tu refuses de me vendre ton Nobel... je crée immédiatement mon propre prix de la Paix. Un prix merveilleux, énorme, le plus Grand, le plus doté de l'histoire ! Tout est prêt. C'est déjà en cours.

Poutine ironique :

— Et tu vas l'appeler comment ?

Trump fièrement :

— Le Trumpel de la Paix ! Avec ma tête dessus. Et des paillettes. Et il sera en or massif. Pas comme ton machin norvégien qui ressemble à une pièce de casino !

— C'est original ! commente Poutine...

— Et je te le donne à toi, Poutine ! Oui, toi ! Mais seulement si tu repars à Oslo et tu dis à tout le monde : “Le vrai prix, c’est Trump qui va me le donner. L’autre, celui que j’ai reçu à Oslo ne vaut pas un kopek”. Ça fera la une de toutes les télévisions. Fox News va exploser de joie !

— Intéressant... et ton prix, il s’élève à combien ? lui demande Poutine, amusé.

— Un milliard. Non... deux ! Avec un lingot d’or frappé à tes initiales, une montre suisse Rollux et un golf gratuit à Mar-a-Lago à vie. En autre cadeau, un abonnement illimité aux steaks Trump. Et je fais graver sur le trophée du prix : “Poutine, le meilleur ami de Trump”. Si tu veux, je te paye en actions de Social Truth si Musk est d’accord.

— Et si je refuse ? demande Poutine.

— Alors je crée le prix Trumpel de la Guerre... et devine qui sera le premier lauréat ? Toi ! Avec une photo de toi torse nu sur un tank. Pas cool pour ton image, hein ?

Poutine en rit franchement :

— Tu es fou, Donald. Mais... ça me plaît. Envoie-moi ton projet par mail.

Vingt jours plus tard, Breaking News sur CNN, Fox News, BFM, et même sur Rossiya et TV Centre. Les médias s’emballent : “*Trump et Poutine en guerre ouverte... pour la Paix !*”

Des images circulent sur tous les réseaux : Trump brandissant une colombe en plastique devant Mar-a-Lago, et Poutine chevauchant un ours blanc en Sibérie, une branche d’olivier serrée entre les dents.

Les commentateurs se surpassent :

— Trump a offert le Groenland, deux terrains de golf et Melania pour convaincre Poutine d’abandonner son prix Nobel.”

Sur Twitter/X : #NobelGate est en tendance mondiale. Un même circule : Poutine et Trump tirant la même colombe par les ailes. L’oiseau crie : “Lâchez-moi donc, idiots !”

Le Comité Nobel, paniqué, publie un communiqué officiel :

“Nous rappelons que le prix Nobel de la Paix n’est pas transférable, ni échangeable contre des steaks, des tours en or ou des abonnements à Social Truth.”

Le lendemain dans le même Bureau ovale avec des écrans partout. Trump n’a pas assez d’yeux et d’oreilles pour suivre tous les journaux qui parlent de lui.

— Regardez-moi ça ! “Trump invente le Trumpel de la Paix et s’auto-couronne”. Londres, Paris, Tokyo... Tout le monde parle de moi ! On ne parle même plus du Nobel de Poutine !

— Et sur les réseaux sociaux, déclare Hannah, c’est de la folie virale : #TrumpelDeLaPaix, #BurgersPourLaPaix...

Vance marmonne entre deux prières :

— Dieu doit être surpris...

Je le savais, déclare Trump :

— Dieu adore ! Les hamburgers, bien sûr... et sans doute moi.

On fait défiler pour lui les commentaires internationaux en succession rapide. Sur une télé allemande aussi sérieuse qu’un pasteur luthérien, on est dubitatif :

— Des experts s’interrogent : peut-on s’auto-décerner un prix de ce type sans comité indépendant ?

Sur Twitter, un animateur d’émissions culinaires est au contraire enthousiaste :

— Trump promet des trophées en chocolat et du caviar dans des emballages en or fin.

Tandis qu’un journaliste japonais déclare plus sobrement :

— Le monde observe avec stupéfaction... et amusement l’initiative du Président Trump....

Puis on passe en revue les commentaires et les clips parus sur TikTok. Un jeune influenceur annonce les bonnes affaires à venir :

— Les amis, Trump s’offre un Nobel à lui-même et promet des parachutages de burgers, et des trophées dorés. Plus d’infos sur #TrumpelChallenge, #PeaceWithCheddar...

Un fan affirme que Poutine lui-même a « liké » ce clip, sans garantie d’authenticité, commente un follower !

Trump n’a pas le triomphe modeste :

— Voyez-vous ? Si Poutine refuse, moi je crée. La paix, c’est moi qui la distribue ! Avec des hamburgers et un selfie.

Vance est un peu désespéré, religieusement parlant mais admiratif politiquement, tandis qu’Hannah est comblée :

— C’est parfait pour la communication internationale : diplomatie, humour et fast-food. Des messages en trois D et en trois B : Burgers, Bonnes intentions, Buzz.

— Parfait ! lui avoue Trump. Le monde ne pourra plus ignorer le Trumpel de la Paix. Et demain, on envoie des nuggets à Oslo et à Moscou pour Poutine. Juste pour rappeler qui commande la paix... et la bonne friture.

Une fanfare patriotique et des bruits de friteuses se répandent sur les réseaux, sur fond d’écran de burgers tombant du ciel. De grands hashtags défilent : #TrumpelDeLaPaix, #BurgersPourLaPaix, #MakePeaceDeliciousAgain.

Dans les locaux où se réunissent les membres du Comité Nobel de la Paix, l'ambiance est grave, sérieuse et même très recueillie car il s'agit de défendre l'honneur de Nobel et de son Prix. La séance est filmée en direct par la télévision norvégienne officielle.

Trois membres du comité Nobel apparaissent, très sérieux, costumes sombres, ambiance solennelle.

— Mesdames et messieurs, annonce le Président du Comité Nobel de la Paix, après avoir suivi avec étonnement l'initiative du Président Trump et ses “opérations burgers pour la paix”, nous tenons à clarifier la situation.

C'est au premier des membres de ce Comité de déclarer solennellement :

— Le Prix Nobel de la Paix reste attribué selon des critères très précis. L'auto-couronnement n'en fait malheureusement pas partie.

Le membre suivant poursuit de façon quelque peu ironique en s'efforçant de rester concis :

— Et nous déconseillons fortement la distribution de nourriture par drones dans des zones de conflit... même si l'intention est bonne et le cheddar de qualité.

Le troisième membre parle plus posément :

— Enfin, créer un “Trumpel de la Paix” reste légal... tant que cela ne s'appelle pas officiellement un Nobel et qu'on ne tente pas de le faire entrer dans nos archives historiques.

Le Président du Comité fait un clin d'œil à la caméra tout en ajoutant :

— Mais nous saluons l'imagination, la créativité, et surtout l'humour que tout cela a apporté au monde. Mais rappelons-le : la paix véritable ne se mesure pas en hamburgers, ni en trophées dorés, ni en selfies.

L'émission en direct est terminée. Les journalistes et réseaux sociaux se reportent immédiatement aux hashtags : #TrumpelDeLaPaix, #BurgersPourLaPaix pour connaître la suite. Trump, filmé dans son salon doré, réagit avec sa solennité habituelle :

— Je les comprends. Ils ont peur du virus. Mais si on voulait récompenser quelque chose d'invisible, ils n'avaient qu'à me donner le prix pour mon humilité. Je suis l'humilité incarnée !”

Et d'ajouter, avec un visage illuminé et sur un ton quasi mystique :

— Le virus a fait la paix dans les cœurs ? Très bien. Moi, j'ai fait la paix dans les menus. Je nourris la planète, lui, le virus, il éternue dessus. Nous ne jouons pas dans la même classe.

A Mar-a-Lago, Donald éternue plusieurs fois. Ce n'est pas un éternuement banal, non, mais un atchoum ! franc et sonore, accompagné d'un sourire attendri et d'un :

— Pardon, chérie, pour mon éternuement !

Melania lève un sourcil délicatement surligné au mascara :

— Donald... tu viens de me dire 'pardon' en éternuant ?

Il répond, rêveur :

— Oui, ma chérie... et j'ai même envie de remercier les journalistes qui m'irritent.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiète Melania.

Les médecins hésitent sur le diagnostic car le virus ne sévit pas encore en Amérique. Mais la laborantine qui a accompagné le Président à Oslo a attrapé une très grosse fièvre trois jours plus tôt et vient de sortir d'un coma de plusieurs heures. Les médecins l'ont l'examinée et leur diagnostic est clair, c'est le *Bienveillant* qui vient d'immigrer dans le Nouveau-Monde au mépris des contrôles et des murs dressés contre l'immigration clandestine autour des Etats-Unis. Cette laborantine a ouvert l'un des tubes à essai où dormaient des échantillons du virus rapporté d'Oslo pour vérifier leur état. Trop heureux de sortir de sa prison, le virus n'a fait ni une ni deux, il s'est échappé et l'a contaminée sans le lui dire. Le virus circule maintenant dans les cercles du pouvoir et Trump semble en avoir profité.

Alors qu'en Europe, les populations retrouvent leur humeur grincheuse ordinaire, du moins celles que le virus a quittées, en

Amérique du Nord, ironie du sort, lui, Trump devient doux et gentil comme un agneau après s'être relevé d'un coma qui l'a rendu muet pendant 2 heures 59 minutes et 12 secondes. Le virus qui disparaît ailleurs prospère maintenant au pays du Président et celui-ci a repris ses tweets. Son comportement de convalescent est revenu dans la norme. Il est plus aimable et chaleureux que les prêcheurs mormons qui sillonnent les rues de Washington. Et il a décidé d'envoyer deux lettres courtoises et pleines de gentillesse :

La première, à Poutine :

“Cher Vladimir, tu es un grand homme, un frère dans la paix. J'envie ton cheval et ta sérénité. Garde ton prix, inutile de le couper en deux, garde le entier comme un bon sirloin-steak américain. Et puis je te promets de te décerner l'année prochaine le Trumpel de la paix avec un hamburger au ketchup si tu penses toujours à moi et si tu fais marcher nos affaires.”

La seconde au Comité Nobel :

“Merci d'avoir choisi de récompenser la paix, même si ce n'est pas moi qui ai reçu votre Nobel. J'ai attrapé le virus grâce à vous. Je suis désormais addict à la bienveillance et Melania vous remercie.

Et si vous cherchez un bon hôtel pour une prochaine cérémonie, ma propriété en Floride a un jacuzzi pour 200 personnes. Et je vous fais un prix d'ami !”

Les journaux s'affolent : “Le Virus de la Bienveillance a frappé la Maison Blanche ! Trump apaisé est trop gentil ! C'est la fin d'une époque !”

Au sein du comité Nobel, un débat s'instaure pour tirer les conclusions de ce qui s'est passé. L'ambiance est électrique : ça discute, ça soupire, ça refait le monde. Le Président, les yeux fatigués et les lunettes un peu de travers après tant de nuits blanches, expose la situation :

— Allons-nous vraiment continuer à couronner des chefs d'État ? demande-t-il en levant les yeux vers le plafond, comme s'il espérait y trouver un avis céleste, parce qu'on a vu ce que cela peut faire : un Président furibond parce qu'il n'a pas été choisi et qui croit que ça s'achète comme un hamburger de luxe, un autre qui croit qu'il peut négocier son Prix et en retirer une fortune... nous voilà embarqués dans des tempêtes diplomatiques dignes d'un opéra.

— Très juste, acquiesce un membre du Comité. Peut-être faudrait-il célébrer les artisans discrets qui œuvrent depuis longtemps pour la paix plutôt que les puissants qui n'ont pas besoin de prix et qui, pour la plupart, ont raccroché leurs ambitions comme on range un vieux costume.

— Parfait ! renchérit un autre. Les chefs d'État passeront leur tour, pour une fois. Mettons en lumière celles et ceux qui sont en train de travailler à l'avenir de l'humanité avec trois fois rien et beaucoup de courage.

— Oui mais..., s'inquiète une voix nerveuse. À force de faire des heureux modestes, ne va-t-on pas finir par ressembler à une simple ONG avec un joli logo ?

— Pas du tout ! reprend son voisin. Notre prix ne sera peut-être plus le propulseur des égos des grands dirigeants, mais il restera un

phare respectable grâce à sa visibilité. Entre nous, un peu moins de paillettes pour eux et pour notre Comité, et un peu plus pour ceux qui n'en ont jamais eues... ça ne ferait pas de mal...

— Voilà au moins quelqu'un qui parle vrai ! s'exclame son collègue et voisin. Moins de publicité pour notre Comité, plus pour les causes qui en ont besoin. C'est bien ce que vous avez dit ?

— Exactement ! Qu'en pense notre Président ?

Le Président, tel un sage nordique tirant son verdict d'un fjord intérieur, a un hochement de tête approbatif. Mais l'un des membres fait remarquer :

— Attention aux susceptibilités des puissants ! Ils sont comme des ours en hiver : mieux vaut ne pas les réveiller trop brusquement. Alors aujourd'hui disons simplement merci à Monsieur Trump, qui nous a aidés à réfléchir sans le vouloir, et à Monsieur Poutine, dont on peut malheureusement constater qu'il n'a pas beaucoup avancé pour faire la paix avec d'autres voisins après avoir reçu le prix de cette année.

Le Comité et ses conseillers en débattent et parviennent à un compromis plein de prudence et de sagesse nordique qu'elle soumet aux diverses personnalités impliquées dans le processus d'attribution du Nobel de la Paix. A l'issue de ces consultations, le Comité publie la déclaration suivante :

“Le Comité Nobel de la Paix annonce qu'il n'acceptera plus, pour les deux ans à venir, les candidatures émanant d'un chef d'État, d'un ancien Président, d'un roi, d'un émir, d'un sultan, d'un dictateur repent, et de quiconque ayant possédé un bouton nucléaire sous son bureau ou présidant un grand pays.”

“Le Prix Nobel de la Paix sera réservé pendant cette période à celles et ceux qui, à l'ombre des projecteurs, œuvrent pour soulager les souffrances humaines, préserver les ressources de la planète, nourrir les affamés, protéger les plus faibles, et réparer les conséquences des décisions parfois absurdes des puissants.”

Cette déclaration fait l'effet d'un tremblement de terre dans les salons dorés de la diplomatie mondiale.

À Mar-a-Lago, oubliant pendant quelques minutes qu'il est devenu bienveillant, Trump se met à hurler :

— Quoi ? Ils ne peuvent pas faire ça ! Ce prix est fait pour moi ! Pour les gagnants ! Ils ne peuvent pas m'écarter !

Hannah, sa conseillère en communication le rassure :

— Mais Donald, c'est très bon pour Le Trumpel de la Paix, le seul prix qui restera pour les vrais dirigeants, pour les Chefs d'Etat autoritaires qui savent imposer la paix de façon musclée sans craindre les morts et le bruit ! Il va être encore plus apprécié par vos amis, et par vous-même bien sûr, qui êtes finalement le roi de la paix. Et vous pourrez vous l'attribuer quand cela vous arrangera. Vous êtes un génie du marketing diplomatique !

En quelques semaines, effectivement, Trump et le monde avec lui assistent à l'énorme succès médiatique du Trumpel de la Paix. Sur les réseaux sociaux, l'hashtag #NobelPourLesVrais est plus que viral ; il est « trumpètement » viral déclare un journaliste.

À Moscou, Poutine s'assure qu'il est bien réveillé avant de murmurer devant sa télévision :

— C'était inévitable. Ils sont trop gentils à Oslo. Ils lui ont refilé le virus sans le lui faire payer et sans taxes d'importation.

Ailleurs, les réactions sont contrastées.

En Israël, Netanyahu déclare : “ On va pouvoir se concentrer sur ce qui compte : notre sécurité dans la région.”

À Téhéran, un ayatollah a un sourire en coin : “ Pendant qu'ils se battent pour rien, gagnons du temps pour réparer nos centrifugeuses d'enrichissement d'uranium et pour garder le pouvoir.”

En France, Macron ne sait plus très bien sur quel pied danser, ni quel discours préparer.

Inquiets de ce succès du Trumpel de la Paix, et pour couper l'herbe sous les pieds de ce trublion qu'est Donald Trump, plusieurs grandes nations lancent leur propre Prix de la Paix :

- La Chine annonce qu'elle va récompenser par le Prix du *Dragon de Jade* celles ou ceux qui transforment les conflits en harmonie, comme on transforme une pierre brute en jade précieux.

- Aux États-Unis, des rivaux de Trump tiennent à s'en distinguer et créent le prix "*Donnons une Chance à la Paix, Sérieusement !*" destiné à récompenser les personnalités qui œuvrent pour la paix sans grand spectacle ni visée commerciale ou électorale.

- La France crée le prix de la « *Colombe Républicaine* » qui récompensera les diplomates rêveurs, humanistes, faiseurs de ponts et de beaux discours.

- Au Japon, c'est le Prix du *Cerisier en Fleurs* qui sera attribué chaque printemps aux citoyens qui cultivent la paix, la délicatesse et le renouveau par les plantes. Le trophée aura la forme d'une fleur géante et s'appellera : "Le Souffle du Printemps Éternel. "

Devant cette avalanche d'initiatives, et le coût modeste des trophées offerts, deux autres pays se mettent également sur les rangs :

- L'Inde récompensera ceux qui trouvent la paix dans l'action non-violente, avec un trophée tissé en paille de riz : "*Le Gandhi du Souffle Pacifique*".

- La Suisse, fidèle à sa grande tradition de neutralité et de paix, annonce à son tour la naissance du Prix de la "*Neutralité Rayonnante*", destiné à celles et ceux qui savent éviter les tempêtes sans jamais sombrer dans l'indifférence. Les heureux élus repartiront avec la Médaille du Chocolat Diplomatique, fondante à souhait, qui promet déjà de faire son petit effet dans les relations internationales.

Et comme le pays helvétique ne fait jamais les choses à moitié, surtout quand il s'agit de paix ou de chocolat, voilà qu'il propose d'organiser chaque année, au Palais des Nations de Genève, le Gala Planétaire de la Paix, un rendez-vous où se retrouveront, sous les dorures et les drapeaux, tous les comités de la paix du monde, histoire d'offrir un solide coup de main au Nobel norvégien et de prouver que la neutralité peut avoir du panache sans ressembler au Trumpel de la Paix.

Contredisant joyeusement leur réputation de lenteur, les Suisses s'affairent déjà avec l'énergie d'un coucou suisse à ressort : le premier Gala est annoncé pour l'automne suivant.

Une colombe holographique géante, en cours d'assemblage, battra majestueusement des ailes au-dessus du public, tandis que des ensembles venus de tous les continents mêleront guitares, erhus, koras, sitars et violoncelles. Ce soir-là, l'humanité rendra hommage à celles et ceux qui font respirer le monde, sous une pluie de pétales tombant d'un blanc nuage avec la lenteur poétique des flocons de neige.

La Chine, décidée à faire vaciller le fameux « Trumpel de la Paix », a déjà confirmé sa participation. La France enverra une délégation menée par le Président de la République en personne. Le Japon, fidèle à son sens de la délicatesse, remettra son prix, sous un nuage de fleurs roses, à une association internationale de maîtres bonsaïstes, chantres du soin et de l'harmonie dans les plus petites choses.

Quant à la Suisse, elle peaufine actuellement une petite cloche censée tinter comme un rire de montagne lorsque sera remis son Prix de la Neutralité Rayonnante, le tout accompagné d'un trophée somptueux : une barre de chocolat en or, finement gravée de ces mots : « *Pour celles et ceux qui savent apaiser les conflits par la patience, le temps... et une diplomatie aussi douce que le miel de montagne.* »

Ces préparatifs font un peu oublier le vrai Prix Nobel et le Trumpel de la Paix, ce qui ce n'est pas plus mal pour une presse qui ne sait plus où donner de la tête tellement se multiplient ces nouvelles initiatives. A la conférence de presse qui se tient à Genève pour promouvoir ces événements, la future maîtresse de cérémonie annonce le slogan retenu pour ce Gala : « *Ce soir, le monde prouve que la paix n'a pas qu'un nom... elle en a mille.* » Et elle ajoute : « *Pendant quelques instants, le monde respirera un seul souffle, celui du bon air de la paix célébrée et partagée partout autour du Globe* ».

Cette effervescence autour de ces initiatives n'a pas fait diminuer le nombre des candidatures envoyées à Oslo pour le Nobel de la Paix traditionnel. Des centaines d'ONG qui veulent se faire connaître se sont manifestées. Et dans les médias et sur les réseaux sociaux, des millions de citoyens découvrent, stupéfaits, qu'il existe des héros silencieux qui n'ont jamais donné d'interview, jamais brandi de drapeau, mais ont creusé des puits, sauvé des enfants, nourri des villages, soigné des vies, défendu la paix... sans jamais demander de médaille ni de prix.

Parmi eux, Kaddour, un jeune Sahraoui, qui vit le long du Mur des Sables : un mur de 2 700 kilomètres, bordé de fossés, de barbelés, de remblais et de routes militaires. C'est une longue cicatrice qui coupe le Sahara occidental en deux. À l'ouest, la partie du territoire tenue par le Maroc ; à l'est, celle tenue par le Polisario, qui réclame un référendum d'autodétermination. Jusque-là, rien ne poussait sur cette frontière, et tous les habitants s'en tenaient éloignés par peur des mines et des hommes armés qui empêchent tout franchissement du mur.

Kaddour est venu là il y a huit ans, avec la NPA¹³, pour une mission de déminage. Au terme de cette mission, ce jeune Sahraoui a décidé de rester sur place pour créer une oasis le long du mur en profitant d'un caprice météo exceptionnel : Des pluies rares et violentes avaient formé un oued éphémère et creusé une dépression

¹³ NPA : Norwegian People's Aid, grande ONG norvégienne militant notamment pour le désarmement et le déminage.

sous ce mur en emportant les barbelés sur plusieurs dizaines de mètres. Ce mur s'était fissuré, une zone plus basse et plus facile à traverser s'était formée et stabilisée en ouvrant un passage. Kaddour s'y était glissé, avait sécurisé les abords avec des démineurs sans déclencher d'alerte. On l'avait laissé faire, comme on laisse passer un fennec des sables... mais un fennec obstiné.

À côté de ce passage, il avait planté ses premières graines et pousses d'arbres : un acacia, puis un autre, en tirant l'eau d'une boutasse. Aïssa, une vieille femme rencontrée lors des opérations de déminage, se mit à jouer les contrebandières. Elle vint lui lancer par-dessus le mur des sachets de semences et de graines, des petits outils, et même un instrument pour mesurer l'humidité du sol. Un jour, portée par une dune et par l'audace, elle franchit la brèche. Les soldats la regardèrent, mais n'ont pas bougé. Depuis, elle est souvent revenue. De mois en mois, le passage s'est consolidé, comme si le sable lui-même avait décidé de l'aider.

Aujourd'hui, Kaddour s'agenouille devant un harmel qui a survécu à plusieurs tempêtes. Il lui parle, l'arrose, et attend Aïssa. Elle arrive avec une dizaine de volontaires venus du Maroc, bientôt rejoints par d'autres venus du Polisario. Tout le monde se met au travail, sous la conduite tranquille de Kaddour. Certains repèrent les gueltas¹⁴ et vérifient leur état, d'autres emplissent des outres d'eau, plantent et arrosent, d'autres encore protègent les jeunes pousses par de petits murets de sable et de cailloux, ou ombragent les semis. Imitant Kaddour en riant, ils encouragent les graines à pousser en parlant comme on encourage une équipe : « Allez, vous aussi, faites votre part ! ». D'autres enfin organisent le campement et l'intendance.

Soutenus par des ONG et la NPA, de nouveaux volontaires continuent année après année à rejoindre Kadour. Ils viennent pour déminer, planter et protéger la maigre végétation. Marocains, Arabes, Berbères, membres de différente tribus - Tekna, Reguibats, Oulad Delim, Laroussiens, Bédouins, Sahraouis -, bergers et

¹⁴ Guelta : petite cuvette qui retient l'eau dans la terre ou le sable.

chameliers, ils arrivent en suivant de petites pistes balisées et enjambent le mur dans l'oasis. Les étudiants en agronomie cartographient les points d'eau, d'autres entretiennent une chaîne de solidarité pour faire venir outils, semences et bras supplémentaires. Les progrès se voient : des familles séparées s'y retrouvent, quelques nomades y font passer chèvres et chameaux pour quelques semaines « de l'autre côté ». Ici, les seules armes sont le cœur, la patience et les techniques de plantation.

Face à l'organisation impeccable de Kaddour, les patrouilles militaires sont devenues tolérantes. Ces « planteurs sans arme » ne sont pas une menace, ...sauf pour la stérilité du désert qui recule. Cette Oasis de la Brèche du Mur, comme on l'appelle, — unique passage réellement sécurisé — est désormais reconnue et respectée.

Cette écologie transfrontalière remet du vert - couleur de l'espérance - là où tout semblait condamné. Autour de l'oasis, le désert reste sec comme une chèvre famélique, mais les arpents fertilisés produisent désormais fruits, agrumes, herbes et nourriture pour ceux qui passent ou y séjournent. Et dans ce segment de mur qui bruisse au milieu de nulle part, des jeunes, des adultes et des familles de toutes origines se croisent paisiblement, parfois juste pour le plaisir de travailler ensemble ou de palabrer quelques heures. Les jeunes apprennent avec les adultes à cogérer ce morceau de désert qu'on disait hostile et stérile. Ils proposent, discutent, décident, s'organisent en se parlant sans tabou. Tous repartent marqués par leur passage — comme si l'oasis déposait un ferment fécond en chacun.

Les militaires ne les repoussent plus dans leur territoire d'origine et sécurisent les abords : l'histoire est assez rare pour être notée.

Chaque année, Ingeborg, permanente de la NPA, revient le long de ce mur avec des démineurs. Elle retrouve Kaddour avec joie, et chaque fois, elle constate que l'oasis a grandi : davantage d'arbres, plus de plantations, plus de vie.

L'an passé, après les échanges houleux des grands de ce monde autour du Nobel de la Paix, elle a posté une photo de Kaddour : silhouette fine devant un trou creusé dans le sable brûlant, un

arbuste à la main, entourés de volontaires avec cette légende : « Pendant que les puissants se battent, Kaddour plante la paix dans le sable. » La photo a voyagé jusqu'en Norvège et au-delà

Cette année, elle a décidé de faire mieux : un vrai dossier envoyé au Comité Nobel de la Paix trois mois avant de revenir ici. Trois mois sans réponse. Mais au moment de terminer son séjour, son téléphone sonne : « Oslo ! »

— Allô ? Vous êtes vraiment du Comité Nobel ? Le traditionnel, le sérieux ? demande-telle avec candeur.

— Oui, madame. Nous savons que depuis plus de huit ans vous avez suivi et aidé une personne qui a créé une oasis remarquable dans le Sahara occidental, sans rien demander. Le Comité Nobel souhaiterait vous entendre sur ce dossier. Où êtes-vous ?

— Je suis sur le terrain au Sahara, mais je serai de retour à Oslo la semaine prochaine. Je serais très heureuse de me rendre dans vos bureaux.

Avant de partir, elle prévient Kaddour. Il est assis devant un palmier nain, sourire doux, mains dans la terre, appuyé contre une cabane ; à ses côtés, une chèvre au piquet et un enfant à l'ombre. Pas de costume, pas de cravate, pas de discours, pas de followers. Il ignore qu'il peut, à lui seul, donner un cafard géopolitique abyssal aux grands de ce monde.

Ingeborg le prend en photo, fait quelques vidéos de l'oasis et s'en va pleine d'admiration et d'espoir.

Et pendant que Trump tweete frénétiquement depuis son bunker en forme de taco pour organiser le premier « Trumpel de la Paix » à Dallas, et que d'autres pays s'apprêtent à remettre leurs prix nationaux de la Paix avec moins de trompettes, à Oslo, au milieu de la pile de dossiers, un nom vient s'ajouter : Kaddour — l'un de ces candidats qui ne font pas plus de bruit que des graines qui poussent.

La salle de réunion du Comité Nobel donne sur un Oslo gris et neigeux. Sur la table, des dossiers cartonnés s'entassent. Sur l'un d'eux, un nom : Kaddour Ben... – le reste est masqué par un trombone.

Un huissier annonce l'arrivée d'Ingeborg.

— Faites entrer, demande le Président.

Ingeborg Nilsen, veste polaire bleu marine marquée du logo NPA, s'avance. Un léger sable ocre reste incrusté dans les coutures de ses chaussures malgré l'hiver norvégien.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir, déclare l'arrivante.

— Nous connaissons bien votre organisation, madame Nilsen, annonce le Président du Comité, et son rôle majeur dans la lutte contre les mines, notamment pour le Traité d'interdiction des mines. Mais aujourd'hui, vous ne venez pas pour la NPA, n'est-ce pas ?

— Non. Aujourd'hui, je viens pour un jeune homme qui n'a ni siège à Genève, ni bureau à Oslo, ni service de communication. Il a juste... deux mains, beaucoup de courage, et une oasis au milieu de l'un des endroits les plus minés au monde.

— Parlez-nous de lui, demande le Président.

— C'est un Sahraoui de trente ans. Depuis huit ans, il vit et travaille dans une brèche informelle du grand Mur des Sables qui coupe en deux le Sahara occidental sur près de 2 700 kilomètres.

— Nous connaissons l'existence de ce mur, dit un membre du Comité. Mais qu'entendez-vous par une « brèche », comme vous dites ? C'est une image car ce mur n'est nullement fissuré et tient toujours debout ?

— Justement, non ! répond Ingeborg. Il y a quelques années, après un très violent orage, un wadi s'est creusé et a entamé la base de ce mur en un endroit où le sable s'est affaissé, en créant une zone instable où les militaires ne s'aventurent plus. La plupart des gens l'appelaient « le trou de la mort », parce qu'on ignorait combien de mines s'y trouvaient et où elles étaient. Ce Kaddour, lui, a vu autre chose : un endroit qui n'appartenait à personne. Ni poste marocain, ni position du Polisario, un genre de vide administratif et militaire. Un trou dans le mur, mais aussi dans la logique de la guerre.

— Et il a décidé d'y planter des arbres ? demande un membre du Comité, ce qui provoque un sourire sur le visage d'Ingeborg qui lui répond :

— Avant les arbres, il a décidé d'y planter... ses pieds. Il a commencé par cartographier chaque mètre carré avec les nomades des deux côtés, les vieux bergers qui se souvenaient des pistes, des explosions, des accidents. Ce Kaddour a participé avec nous à la neutralisation de chaque engin explosif autour de cette brèche. Mine par mine. Obus par obus. Et quand la zone est enfin devenue sûre, il n'est pas parti. Il a planté les premiers palmiers nains et des acacias, en créant une oasis au milieu de ces champs de mines

Le Président lui demande de préciser :

— Vous dites « oasis ». Cela semble plus symbolique que réel quand on regarde les cartes.

— C'est très concret. Il a capté l'eau des gueltas, construit un petit bassin avec des pierres et de l'argile, installé un système de goutte-à-goutte bricolé avec des tuyaux récupérés sur d'anciens camions militaires abandonnés. Et aujourd'hui, il y a des palmiers, des figuiers, des tentes, de l'ombre. On y cultive quelques légumes, on y soigne les chèvres blessées par les mines. D'un point de vue strictement technique, c'est le seul endroit sur des centaines de kilomètres de frontière où l'on peut s'asseoir au sol sans risquer de tomber sur une mine. Mais le plus important, c'est ce qui s'y passe.

— Qu'est-ce donc qui s'y passe ?

— Ce que le mur empêche partout ailleurs : Des familles séparées se retrouvent. Des jeunes des tribus de l'ouest qui sont sous contrôle marocain, et des jeunes de l'est, dans la zone du Polisario viennent

là pour apporter leur aide à Kaddour. Ils ne brandissent pas de drapeaux. Ils viennent avec du thé, du lait de chamelle, des portables qui diffusent de la musique. Kaddour a instauré une règle simple : « Ici, on ne parle pas d'armes. On parle de ce qu'on fera le jour où le mur n'existera plus. Et tout le monde s'y tient ».

Le Comité reste un peu sceptique :

— Madame Nilsen, nous comprenons l'importance symbolique de ce lieu. Mais notre travail n'est pas de récompenser tous les gestes de courage, hélas. En quoi ce jeune homme est-il différent de tant d'autres militants pour la paix ?

— Parce que son geste touche au cœur même du conflit, répond Ingeborg. La plupart des initiatives de paix se déroulent à Genève, à New York, dans des hôtels, autour de tables de négociation. Lui, Kaddour, a choisi le lieu le plus dangereux, là où le mur est le plus concret : un talus de sable, des barbelés, des millions de mines autour. Il ne discute pas de frontières sur des cartes, il crée un espace vivant, là où la frontière est une ligne de mort. Il ne cherche pas à dresser un camp contre un autre ; il fait venir des gens des deux côtés pour expérimenter, en vrai, ce que serait un territoire démilitarisé.

— Mais son oasis reste minuscule à l'échelle du mur, fait remarquer le Président.

— Oui. Et c'est précisément ce qui le rend intéressant pour vous. Si vous me suivez, vous n'allez pas décerner le prix Nobel à une puissance, à un État, ni même à une grande ONG déjà reconnue. Vous allez le décerner à un homme qui a fait la preuve que la paix est possible à l'échelle d'une dune, et vous pourrez demander aux puissants : « Êtes-vous capables d'en faire autant à l'échelle d'un pays ? »

Un membre du Comité réagit :

— Vous semblez penser qu'un prix Nobel de la paix aurait un impact direct sur le statut du Sahara occidental. N'est-ce pas optimiste ?

— Bien sûr que c'est optimiste, lui répond Ingeborg. Mais c'est aussi réaliste et très concret. Aujourd'hui, le mur ne pose pas qu'un problème diplomatique. C'est un sujet qui gêne les rapports entre

des peuples et un problème technique pour les opérations de déminage de l'ONU. Demain, s'il devient un sujet dont on parle du fait de votre décision, il devient un symbole mondial comme l'a été le mur de Berlin. Imaginez les dirigeants du Maroc, du Polisario et de l'Algérie, convoqués en quelque sorte par l'opinion publique internationale, pas pour être jugés, mais parce qu'un jeune Sahraoui a fait mieux qu'eux : il a démilitarisé quelques centaines de mètres, là où eux maintiennent des kilomètres de mines.

— Vous pensez vraiment qu'ils réagiraient ? demande l'un des membres.

— Ils réagissent déjà pour moins que ça. Pour un tweet, pour une résolution, pour un communiqué qui les contrarie. Là, il s'agirait d'un prix mondial qui leur rappellerait à chaque anniversaire de remise du prix, que la seule zone paisible du mur n'a pas été créée par eux, mais par un jeune devenu démineur et jardinier.

— Et quelle réaction espérez-vous ? questionne le Président.

— Qu'ils comprennent qu'il y a une sortie honorable consistant à étendre la zone déminée autour de l'oasis ; à installer une mission conjointe de déminage et de surveillance civile, avec l'ONU ; à transformer petit à petit ce point d'eau en premier segment d'un corridor démilitarisé ; à utiliser ce corridor comme laboratoire pour un futur territoire commun, un État reconnu par l'ONU, associé à ses voisins dans la paix. Vous ne pouvez pas imposer un statut politique, mais vous pouvez récompenser celui qui en a esquissé le modèle, à l'échelle humaine.

— Et lui, Kaddour, comprend-il les risques d'une telle exposition aux yeux du monde ? demande un membre du Comité. Nous avons déjà vu des lauréats mis sous pression, menacés, emprisonnés.

Ingeborg le rassure :

— Il le sait. Quand je lui ai dit : « Tu réalises que si ton nom est proposé, on parlera de toi à Rabat, à Tindouf, à Alger ? » il m'a répondu : « On parle déjà de moi dans les tentes et les casernes. Autant qu'on en parle aussi dans les bureaux de ceux qui gouvernent. » Il vit avec le risque, depuis qu'un de ses proches parents a perdu une jambe en marchant trop près du mur. Pour lui,

le vrai risque, ce n'est pas d'être connu ; c'est que le mur reste là pour toujours.

Le Président écoute mais ne semble pas encore convaincu :

— Pouvez-vous nous donner un exemple, un moment précis qui, à vos yeux, résume ce que fait Kaddour ?

Ingeborg réfléchit, puis précise d'une voix calme et posée :

— Oui. L'année dernière, j'étais sur place pour une mission d'évaluation. Il faisait une chaleur écrasante. Au milieu de l'oasis, des adolescents riaient autour du bassin. À un moment, un vieil homme est arrivé. Il marchait lentement, appuyé sur un bâton. Son burnous était d'un bleu très pâle, délavé par le soleil. Il venait du côté marocain. En le voyant, une femme plus jeune, qui venait du côté du Polisario, s'est figée. Puis elle s'est mise à courir vers lui. C'était son père ! Ils ne s'étaient pas vus depuis douze ans. Ils se sont enlacés, là, dans ce lieu qui, quelques années plus tôt, n'était qu'un segment anonyme de mur miné. Kaddour a simplement reculé de quelques pas, pour leur laisser de l'espace. Ensuite, il m'a dit : « C'est pour ça que je déterre les mines. Pour qu'ils puissent se disputer en paix sur le prénom des petits-enfants. » Pour moi, c'est ça, son œuvre : permettre aux gens de se retrouver pour des choses ordinaires, dans un endroit qui malheureusement a été fait pour entretenir la guerre.

On n'entend plus dans la salle de réunion que le chauffage qui ronronne. Un des membres reprend la parole pour donner plus explicitement son point de vue :

— Vous savez que certains diront que ce prix est une prise de position politique sur le statut du Sahara occidental. Nous décernons un prix de la paix, il est donc inévitable que certains y voient de la politique.

— Mais nous ne couronnerions pas une solution constitutionnelle, ni un traité, précise son voisin. Nous couronnerions un principe : Là où il y a un mur miné, un seul homme peut commencer à créer un espace commun, sûr, partagé. Que cet espace devienne un jour un État indépendant, un territoire autonome, ou autre chose, ce sera aux peuples et aux diplomates de le décider. Nous, nous pouvons

dire « Nous avons vu qu'un jeune Sahraoui, sans pouvoir, sans armée, sans parti, a réussi à faire ce que les armes n'ont jamais su faire : donner un avant-goût de paix à ceux qui vivent de part et d'autre du mur. »

Le Président intervient à son tour :

— Et vous, Ingeborg ? Pourquoi vous battez-vous autant pour lui et pas pour votre propre organisation ou pour l'ONU ?

— Parce qu'en travaillant dans le déminage depuis onze ans, j'ai souvent eu l'impression que nous réparions une catastrophe sans jamais empêcher la suivante. Kaddour, lui, ne se contente pas de nettoyer : il invente un futur. Il prend la terre que la guerre a condamnée et il en fait un endroit où des enfants apprennent à n'avoir pas peur du sol sous leurs pieds. Je peux vous donner des chiffres, des rapports, des coordonnées GPS. Mais au fond, tout se résume à ceci : Dans la plus grande ceinture de mines du monde, il a créé le seul endroit où l'on peut marcher pieds nus. Est-ce que ça ne mérite pas, au moins, d'être sérieusement discuté ici, à Oslo ?

Le Président referme doucement le dossier, les doigts posés sur le nom de Kaddour.

— Merci, madame Nilsen. Nous avons beaucoup d'autres dossiers à examiner, mais je peux déjà vous dire une chose : quel que soit notre choix final, cette oasis fera désormais partie de nos cartes mentales. Et si un jour le mur tombe, nous saurons que quelque part, un jeune homme avait commencé le travail avant tout le monde.

Ingeborg incline la tête, un peu émue.

— C'est tout ce que je demande. Que son oasis devienne contagieuse.

Elle est satisfaite. Dans son esprit, le vent du désert soulève déjà, grain par grain, le grand Mur des Sables pour le faire disparaître.

Dans les locaux du Comité, la porte se referme doucement derrière elle. Un silence flotte quelques secondes, épais comme la neige derrière les vitres.

Les membres du Comité étant de nouveau seuls entre eux, le Président reprend la parole

— Bon... nous avons entendu son plaidoyer. Ouvrons la discussion.

Il enlève ses lunettes, les pose sur le dossier marqué « Kaddour – Oasis de la Brèche ».

Erik, un membre du Comité, fait part de ses doutes :

— C'est une histoire très touchante, personne ne dira le contraire. Mais enfin, nous parlons d'une oasis minuscule au milieu du désert. À peine quelques hectares. Le Prix Nobel de la Paix, c'est autre chose. C'est censé peser sur l'histoire du monde, non ?

Peu convaincu par cette objection, un autre membre intervient :

— Cela ne pèserait-il pas sur l'histoire du monde qu'un endroit, le long de ce mur, devienne un symbole de paix ? Nous avons déjà récompensé des hommes d'État, des diplomates, des institutions puissantes. Est-on sûrs que ce sont eux qui ont le plus changé la vie quotidienne des gens ?

Son voisin lui emboîte le pas :

— Et puis ce n'est pas seulement « une oasis ». C'est un espace complètement déminé, au milieu de ce qui reste l'une des lignes les plus dangereuses du continent. Ce que j'ai entendu, c'est que ce Kaddour a créé le seul espace réellement partagé entre des populations séparées par un mur et des mines. C'est loin d'être anecdotique.

Erik revient à sa critique :

— Je n'ignore pas cela. Mais nous risquons d'être accusés de prendre parti sur le statut du Sahara occidental. On nous dira : « Vous reconnaissez implicitement ceci ou cela ». On nous l'a déjà reproché pour d'autres conflits.

L'un des plus âgés lui répond d'une voix douce mais ferme :

— On nous l'a toujours reproché. Chaque fois que nous avons récompensé un combat pour la paix, quelqu'un a crié à la partialité. La vraie question n'est pas là. La question est : cet homme et ceux qui l'entourent travaillent-ils réellement pour la paix ?

Le plus jeune des membres du Comité reprend son dossier et le feuillette :

— Il y a quelque chose qui me frappe. Dans ce cas, il n'y a ni armistice signé, ni traité spectaculaire. Il y a simplement des gestes très concrets : enlever des mines ; planter des arbres ; accueillir des gens des deux côtés ; poser, en pratique, l'idée que cette terre pourrait être partagée et devenir fertile. Ce n'est pas spectaculaire, mais c'est profondément positif.

— D'accord, reprend Erik. Mais regardez la liste des autres candidatures de cette année. Nous avons des accords régionaux, des négociations au long cours, des processus de paix structurés. Ne risquons-nous pas d'envoyer le message que l'action d'un seul jeune, aussi exemplaire soit-elle, vaut davantage que des années de diplomatie ?

— Mais Erik, sois honnête : combien de ces négociations avancent vraiment ? Nous le savons tous : certains « processus » sont surtout des vitrines. On signe, on pose pour la photo, puis on range le dossier. Ici, nous avons quelqu'un qui ne pose pas pour la photo, qui continue jour après jour, sans garanties, sans voitures officielles, sans gardes du corps. Et puis... le prix ne dit pas : « Seul Kaddour compte ». Il dit : « Voici ce que peut faire un être humain sans pouvoir, quand il refuse la fatalité du mur » Mon cher Erik, il n'y a pas que les chefs d'État...

Le doyen du Comité se penche légèrement vers Erik, avec un petit air narquois :

— Mon cher Erik, tu sembles prisonnier d'une vieille idée du Nobel. Il n'y a pas que les chefs d'État qui peuvent être récompensés. Tu le sais très bien et nous en avons convenus au point d'écarter dans les deux années à venir la candidature des chef d'Etat. Ce prix n'est pas une médaille pour présidents méritants. Il est pour tous ceux qui travaillent pour la paix de manière discrète, continue et persévérante. Même, et peut-être surtout, quand personne ne les regarde.

Erik réagit avec une moue dubitative :

— Je ne dis pas le contraire. Mais il faut garder une certaine échelle...

— L'échelle, reprend le doyen, la voici : des millions de mines ; un mur de centaines de kilomètres ; des décennies de conflit gelé ; et au milieu, un seul point où l'on peut marcher pieds nus. C'est minuscule sur une carte, mais immense symboliquement. Et n'oublions pas : nous ne couronnons pas uniquement un individu, nous orientons le regard du monde. Si nous disons : « Regardez ici, regardez ce jeune Sahraoui et ceux qui l'entourent », alors peut-être que les dirigeants, eux aussi, devront regarder dans cette direction.

Un autre membre jette un œil vers le Président :

— Une idée me vient. Ingeborg nous a parlé de Kaddour comme initiateur, mais elle a aussi évoqué les jeunes qui se retrouvent là, qui travaillent sans bruit, qui discutent d'un futur sans mur. Et si nous formulions le prix ainsi : « Au jeune Sahraoui Kaddour et, à travers lui, aux jeunes Sahraouis de l'Oasis de la Brèche du Mur » ?

Un autre renchérit :

— J'aime cette idée. On évite de figer tout sur une personne, on met en lumière une génération qui refuse de réduire sa vie à un mur. Cela deviendrait alors un prix adressé à une jeunesse... à une résistance pacifique locale. Mais évidemment cela reste très focalisé géographiquement.

Le Président croit bon de reprendre :

— Tous nos prix sont ancrés quelque part. Ils n'en parlent pas moins au monde entier. Le Mur de Berlin, à l'époque, était très localisé lui aussi. Il est devenu un symbole universel. Le Mur des

Sables du Sahara occidental pourrait devenir, à son tour, un symbole si on le place sous une lumière différente.

Le Président prend un stylo, et ouvre une page blanche :

— Essayons de formuler une première ébauche de motivation. Vous me corrigerez.

Il écrit, puis lit à haute voix.

— « *Le Comité Nobel de la Paix a décidé d'attribuer le prix de cette année à Kaddour, jeune Sahraoui fondateur de l'Oasis de la Brèche du Mur, et à travers lui aux jeunes Sahraouis engagés pour la paix, pour avoir créé, au cœur d'une zone militarisée et minée, un espace entièrement démilitarisé où des familles séparées peuvent se retrouver sans danger, démontrant par l'action quotidienne qu'un territoire de guerre peut devenir un lieu de rencontre, de vie et de réconciliation.* »

Il marque une pause.

— Et sans doute, est-il bon d'ajouter : « *En honorant cette initiative locale, le Comité souhaite encourager les efforts visant à trouver une solution pacifique et durable au statut du Sahara occidental, afin que les murs, les mines et les lignes de séparation puissent un jour disparaître au profit d'une coexistence reconnue et sécurisée pour tous.* »

Le doyen hoche la tête :

— C'est clair, et en même temps, nous restons à notre place : nous n'imposons pas un modèle politique, nous encourageons une dynamique de paix.

Un autre l'approuve :

— Et le message implicite est puissant : déminons ; ouvrons des brèches ; transformons ces brèches en oasis ; puis laissons les peuples décider.

Erik soupire, puis admet enfin :

— Je dois reconnaître que cela se tient. Et il y a une certaine élégance à récompenser quelqu'un qui a commencé par enlever les mines avant de planter des arbres. La méthode devrait inspirer certains négociateurs...

Le Président invite le Comité à passer au vote avec deux options :

— Option A : on donne la préférence à un des grands processus diplomatiques internationaux, et si oui, on verra lequel.

— Option B : Kaddour et les jeunes Sahraouis de l'Oasis de la Brèche du Mur.

Les mains se lèvent, une à une.

Pour l'option A, une seule main se lève, celle du membre qui craint la polémique. Mais il explique qu'il désirerait en réalité s'abstenir mais que cette option n'est pas proposée.

Pour l'option B, toutes les mains des autres membres du Comité.

Le Président rappelle qu'il n'est guère dans la tradition de s'abstenir. Après un court échange, l'abstentionniste se range finalement à l'option B, ce qui conduit à l'unanimité. Il note donc avant de refermer son stylo :

— C'est décidé. Le prix Nobel de la Paix sera attribué cette année à un jeune Sahraoui et à sa génération, qui ont choisi de transformer un morceau de mur en promesse d'avenir.

Il se tourne vers Erik.

— Tu pourras toujours répondre, si l'on te questionne : « Non, il n'y a pas que les chefs d'État qui peuvent être récompensés. Il y a aussi ceux qui, loin des caméras, déplacent les frontières un palmier après l'autre. »

Erik sourit enfin :

— Très bien. Je vais l'écrire sur un papier pour ne pas l'oublier.

Le doyen referme doucement le dossier en déclarant :

— Quand j'étais jeune, j'ai vu tomber un mur à la télévision. Je me souviens des gens qui dansaient dessus. J'aime l'idée que, cette fois, ce soit une oasis qui commence le travail. Pas une explosion, pas un assaut, juste des mains qui enlèvent des mines, qui plantent des palmiers, qui versent le thé pour des cousins séparés depuis trop longtemps.

Le Président :

— Alors faisons en sorte que le monde voie cette image. À partir de demain, nous commencerons à rédiger le communiqué final.

Il pose sa main sur la couverture du dossier.

— Que ce petit point vert au milieu du Mur des Sables devienne, ne serait-ce qu'un instant, le centre de la carte du monde.

La réunion est levée.

Dehors, il continue de neiger sur Oslo.

Loin au sud, dans le désert, un vent chaud fait doucement frémir les feuilles des palmiers de l'oasis.

Le Comité Nobel, ébranlé depuis la période troublée de l'année écoulée, a donc pris la décision de préférer Kaddour aux chefs d'Etat et aux autres candidats pour son Prix Nobel de la Paix.

Ingeborg, enthousiaste, est revenue l'annoncer à Kaddour dans l'oasis. Elle veut le convaincre d'accepter ce prix et d'aller le recevoir en décembre à Oslo. Ce n'est pas gagné. Il proteste :

— Merci. Je ne peux pas aller à Oslo. C'est la meilleure saison pour les plantations et j'attends beaucoup de volontaires. C'est plus important qu'un prix.

— Quoi ? lui dit-elle. Sais-tu vraiment ce qu'est le Prix Nobel de la Paix ?

— Je le devine, et je te remercie. Mais je n'irai pas à Oslo. Je te laisse me représenter si tu le veux.

— Attends, lui dit-elle. Si tu ne peux pas venir, tu peux au moins te montrer en vidéo.

Elle le filme au milieu des volontaires présents dans l'oasis. Il lève le bras en faisant un signe amical. Elle respire ! Elle peut repartir à Oslo !

Et comme pour les rares fois, depuis la création du Nobel de la Paix, où le lauréat n'a pas voulu ou n'a pas pu se déplacer, la remise officielle de ce prix a lieu dans le grand salon de l'hôtel de ville d'Oslo sans discours officiel. Juste avec une vidéo où Kaddour, debout dans son oasis plantée de jeunes arbres, lève une main vers la caméra et s'excuse de ne pouvoir venir.

Ce choix provoque un tsunami de déprimés chez les grands.

À Mar-a-Lago, Donald Trump, effondré sur un canapé en velours doré, avale compulsivement des nuggets. Il regarde la vidéo de Kaddour en boucle et s'esclaffe :

— Il n'a même pas de jet. Ni de cravate, ni de gueule qui fait peur quand il rit. Et n'est même pas sur TikTok !

Il s'enfonce dans un silence boudeur. Une femme de ménage lui tend gentiment un coussin.

— Monsieur ? Un petit coussin pour vous reposer ou vous détendre ?

Trump le jette dans un bassin.

De l'autre côté de l'Atlantique, à novo-Ogaryovo, Poutine en peignoir, après avoir fait ses abdominaux matinaux, médite face à un lac gelé. Il se parle à lui-même en regardant la télévision :

— Lui, au moins, il n'a pas besoin de bombardier ni de parachuter des hamburgers pour faire du bruit dans le monde.

Il se lève, époussette son tapis de dojo, et ordonne d'annuler sa prochaine réunion avec ses généraux en se disant : "À quoi bon se presser ?"

À Téhéran, des ayatollahs découvrent le reportage sur Kaddour. L'un d'eux soupire :

— Il a plus d'influence que nos sermons du vendredi et nos chaînes satellitaires réunies.

— Il faut peut-être, nous aussi, planter quelque chose dans nos déserts, chuchote son voisin.

Trump regarde tous ces événements, les yeux vides.

Il lance une dernière pièce dans son distributeur de Coca qui lui répond :

— Merci, Donald. Tu as été un bon client !

Les grands dirigeants du monde, éclipsés par ce jeune habitant du Sahara sombrent dans une forme inédite de dépression géopolitique. Ils appellent leurs conseillers. Ils publient des tribunes. Ils organisent des grands sommets pour redevenir "inspirants".

Mais rien n'y fait. Le monde s'est retourné.

Désormais, ceux qu'on écoute sont ceux qui ne parlent que très peu.

Le choix surprenant du Comité Nobel a redonné à cette belle institution sa place dans le cœur des humains. Elle reprend son leadership au milieu des turbulences géopolitiques provoquées par l'attribution de l'avant-dernier Prix Nobel de la Paix à Poutine. Le Trumpel de la paix a bien amusé le monde mais a perdu de son éclat et de son attractivité. Le vrai Prix Nobel a retrouvé son prestige et sa notoriété.

Trump s'est assagi et prépare les élections de mi-mandat en diffusant discrètement le *Bienveillant* dans les Etats démocrates américains. La Suisse lui a attribué le premier prix de la Neutralité Rayonnante assorti d'un cadeau comme il les aime, un lingot d'or gravé à son nom et une horloge de bureau dorée, en reconnaissance de la création du Trumpel de la Paix – une initiative bruyante et brouillonne – mais qui a suscité, sans le vouloir, de nombreux autres prix de la Paix dans le monde.

Le Nobel traditionnel n'a donc pas été dynamité. Il a bourgeonné au contraire et produit de multiples pétales et des fleurs plus belles les unes que les autres pour le bénéfice de l'humanité comme l'a voulu Alfred Nobel.

Et dans le désert poussent de nouveaux arbres, et grandissent des enfants et une population jeune et active autour de Kaddour Ben Ouali, toujours peu conscient de sa gloire planétaire.

Son dernier message est une réponse à une lettre reçue par surprise, signée par plusieurs multimilliardaires :

“Cher Kaddour, pouvez-vous nous apprendre à être utiles et bienveillants ?”

Il sourit, prend un bâton, et écrit candidement sur le sable :

“Accueillez des gens pauvres ou malheureux, plantez et cultivez avec eux tout ce qui peut grandir même sur des sols ingrats en vous appuyant sur la nature et son extraordinaire pouvoir de croissance, et partagez ses fruits autour de vous. Voilà ma réponse.”

Principaux personnages

Vladimir POUTINE, Président de la Fédération de Russie (Tsar /souverain de Russie)

Yvan SMIRNOV, Professeur de médecine, médecin personnel de Poutine

Alexeï, Majordome de Poutine à Novo-Ogaryovo

Raman KADYROV, Président de la Tchétchénie

Dmitry PATROUCHEV, Conseiller du Président de la Fédération de Russie

Andreï BELOOUSOV, Ministre de la Défense (à la suite de Choïgou)

Sergueï CHOÏGOU, Secrétaire du Conseil de Sécurité (ex-Ministre de la Défense)

Dmitri MEDVEDEV, Vice-Président du Conseil de Sécurité

Valéry GUERASSIMOV, Chef d'Etat-Major général des forces armées

Mikhaïl MICHOUSTINE Président du gouvernement (Premier ministre)

Alexandre BORTNIKOV, Chef du FSB (services secrets, ex-KGB)

Nadia, Chargée de communication auprès du Président

KIRILL, Patriarche orthodoxe de Moscou, ami de Poutine.

Dmitri PESKOV, Porte-parole du Kremlin

Sergueï LAVROV, Ministre des Affaires étrangères

Dmitri, Chef de la propagande

Maria, Fille de Poutine

Evguenia, Fille de Maria et petite-fille de Poutine.

La professeure de danse d'Evguenia

Mikhaïl KHODORKOVSKY, principal opposant politique de Poutine, basé à l'étranger

Igor, Chef local des opposants à Poutine

Rassoul, Responsable de la communication des opposants locaux à Poutine

Evgueni PRIGOJINE, Ancien cuisinier de Poutine et chef d'une milice au service de la Russie, décédé accidentellement.

Volodymyr ZELENSKY, Président de l'Ukraine

Donald TRUMP, Président des Etats-Unis d 'Amérique

J.D. VANCE, Vice-Président des Etats-Unis

Hannah, Chargée de la communication de Trump

Michael DOUGLAS, ami de Trump.

Ingeborg NILSEN, membre active de NPA (Norwegian Peoples'Aid) ONG norvégienne travaillant notamment au désarmement et à la lutte contre les mines.

KADDOUR Ben Ouali, jeune Sahraoui du Sahara Occidental.

Les membres du Comité Nobel de la Paix.

Lieux principaux

- URSS, ou Union soviétique, ancien « empire » fédéral qui s'est disloqué en 1991.
- Fédération de Russie ou Russie, République issue de l'ex-URSS.
- Ukraine, pays également issu de l'éclatement de l'URSS, devenu indépendant en 1991.
- Moscou, capitale de la Russie.
- Kiev, capitale de l'Ukraine.
- Le Kremlin, centre politique de la Fédération de Russie, ancienne résidence des Tsars et des dirigeants soviétiques à Moscou.
- Novo-Ogaryovo, domaine et résidence d'État du Président russe, à 30 kms à l'ouest de Moscou.
- Daïval, domaine et lieu de villégiature du Président russe, situé entre Moscou et Saint Pétersbourg.
- Vektor, Centre de recherche en virologie et biotechnologie, classé P4, c'est-à-dire hautement sécurisé, car il peut travailler sur des virus très dangereux.
- Mar-a-Lago, Résidence familiale de Donald Trump en Floride.
- Boutcha : lieu d'un horrible massacre par les troupes russes au début de l'invasion de l'Ukraine entre le 27 février et fin mars 2022
- Marioupol : ville martyre de l'Ukraine avec de très nombreux morts et dont le théâtre a été détruit en mars 2022 au début de l'invasion russe.
- Oslo, capitale de la Norvège où a lieu chaque année en décembre la remise du prix Nobel de la Paix.
- Le Mur des Sables, mur de 2700 kms, construit au Sahara Occidental par le Maroc séparant le Sahara marocain du territoire du Polisario.

Note sur le Prix Nobel de la Paix

Composition du Comité du prix Nobel de la Paix :

Jury de 5 personnalités, nommées par le Parlement norvégien pour un mandat de 6 ans renouvelable, aidées par des conseillers qualifiés

Critères d'attribution du Prix Nobel de la Paix :

Personnalités ayant contribué :

- au rapprochement des peuples
- à la suppression ou à la réduction des armées permanentes,
- à la propagation des progrès pour la paix
- à la fraternité entre les peuples

Remerciements

Je suis redevable à de nombreux journalistes et reporters pour les nombreuses informations qu'ils ont fournies sur la guerre entre la Russie et l'Ukraine, sur le Président de la Fédération de Russie, sur le Président de l'Ukraine et sur le Président des Etats-Unis au cours des années 2022 à 2025, parfois au péril de leur vie. Je les admire et les remercie sincèrement.

Merci aux auteurs de ChatGPT et de Copilot qui m'ont aidé à mettre en forme et à apporter un peu d'humour dans plusieurs passages de ce livre.

Merci enfin aux amis et parents qui ont révisé les premières rédactions de ce texte ou ses premières traductions pour que cette fiction puisse un jour devenir réalité dans tous les pays en conflit.

Table des matières

1 ^{ère} PARTIE : POUTINE BIENVEILLANT.....	1
2 ^{ème} PARTIE : TRUMP ET LE NOBEL DE LA PAIX.....	99
3 ^{ème} PARTIE : GROS TEMPS SUR LE NOBEL	129
Principaux personnages	166
Lieux principaux.....	168
Note sur le Prix Nobel de la Paix	169
Remerciements	170